

Animaux en terres humaines I

Les bêtes noires

Ana Minski



Les Ruminant.e.s

Animaux en terres humaines I

Les bêtes noires

Première partie

Née de l'hilarité des louves

*« Il est des plaies qui, pareilles à la lèpre,
rongent l'âme, lentement, dans la solitude.
Ce sont là des maux dont on ne peut s'ouvrir à personne. »*
(Sadeg Hedayat, La chouette aveugle)

*« Quand j'ai su que tout existait de ce que j'avais vu, sauf l'homme,
et quand je me suis vu devenir homme,
j'ai compris ce qu'était la peur.
J'étais enfermé dans un opéra gigantesque,
au milieu d'une machinerie un peu vieille et grinçante déjà,
et je ne connaissais pas mon rôle. »*
(Gérard Prévot, La haute note jaune)

1.

Tant d'années sont passées mais depuis la nuit dernière, beaucoup de souvenirs me reviennent, me bousculent, me hantent. Ça me tracasse toutes ces paroles, toutes ces histoires, toutes ces confidences. Je sens qu'il me faut revenir sur ce passé pour appréhender notre présent, notre mise en quarantaine dans ces tours dorées.

Je dors peu et mal. Chaque matin le réveil est plus difficile, une colère et un désespoir me dominent, je rage sous la couverture et rumine longuement l'état pitoyable de mon esprit. Je ne supporte plus l'irresponsabilité qu'ils nous ont imposée. Je ressasse sans cesse les vaines paroles échangées au détour d'un couloir. Aucune parole n'est innocente, chacune me fait honte. Je ne comprends pas mon incapacité à partager mon angoisse, leur faculté à nier le désespoir qu'est devenu notre monde. J'essaie de me raisonner, de me comporter autrement, de contenir mon agacement, mais je n'y arrive pas. Leur naïveté feinte me poignarde de toute part. Tant de fois ils se sont offensés ou effrayés d'un rien. Confortablement installés dans

leur fauteuil, emmitouflés dans leur thermolactyl, leur détoxifiant fumant sur la table, des livres d'images entre les mains, ils ouvrent de grands yeux innocents, de grands yeux de victimes et me demandent de ne pas en dire davantage. Ils ne tiennent pas à savoir. La réalité les terrorise, elle pourrait les empêcher de dormir et nous n'y pouvons rien, affirment-ils. Ils sont volontairement soumis parce qu'en vérité leur corps est malade, atteint irrémédiablement par l'indifférence. Ils ne veulent rien lâcher de leur confort dominical, avant-goût, pensent-ils, du paradis futur, et ils participent activement à la destruction qu'impose notre civilisation à la planète.

Il est difficile de commencer. Par où, comment, quand ? Je me suis décidée cette nuit, je commencerai par elle. Elle qui me confia à Lorgne et qui m'apprit à lire et à écrire. Sans elle je ne pourrais pas rendre compte d'événements que beaucoup préfèrent taire ou oublier. J'adapterai ses écrits et ses confidences le plus fidèlement possible. Certains me reprocheront d'être trop explicite, je ne le serai jamais assez. La délicatesse, la pudeur, la suggestion se dégustent dans les salons de thé. Louise n'était pas une adepte de la sophistication

et de la langue de bois. D'autres me reprocheront, à trop en dire, de ne pas respecter la liberté du lecteur. Cela m'importe peu, le mot liberté est le masque porté par les censeurs.

Je me souviens, étendue sur ma branche, elle était assise à la place de Lorgne et me racontait sa vie d'avant Écale, sa vie d'avant Lorgne. Je ne comprenais pas tout mais je me laissais bercer par sa voix rauque et profonde. Elle parlait bas, toujours. Je tendais l'oreille entre deux somnolences. Avant de partir elle me confia ses écrits. Ceux auxquels elle tenait. Certaines choses ne pouvaient être oubliées, disait-elle. J'insistais pour les lire. Elle me les lut. Parmi les ruines, dans le silence d'un jour crépusculaire. Elle y est sûrement encore. Assise à la place de Lorgne, pierre peut-être, fossile ou momie rêvant toujours à d'autres ciels.

Ses écrits portent en eux une vérité qu'il serait coupable de recouvrir, c'est avec elle que nous pourrions affronter les paroles et les actes qui composent notre présent. Certains penseront que tout ceci n'est que littérature, dans ce cas, la dernière pomme du verger sera le mot de la fin.

Dans l'obscurité d'une nuit sans lune, il vit, à la lumière d'une torche, Hakim le muet, celui qui dénonce à tour de bras, faire avec ses mains des gestes explicites. Il soupçonne d'être dans la liste noire des Blancs, mais malgré la terreur qui l'empêche de fermer l'œil, il ne peut se résoudre à rejoindre les insurgés.

Dès sept heures du matin tous les villageois se préparent pour la messe. Les femmes sortent leur plus beau voile, les hommes leur plus belle montre. Les enfants aimeraient dormir mais mère et père crient en ôtant et secouant les couvertures : ils doivent porter leurs plus beaux vêtements, ceux dont les boutons dorés scintillent comme des boulons ou des clous, dont les coupes droites et étroites taillent le corps à la serpe et le maintiennent comme une orthèse, ceux qui mettent en valeur les hanches et les tailles, attirent les regards vers les cous, les gorges et les chevilles.

Un grondement, d'abord faible puis de plus en plus régulier, progresse vers le village. Il n'y a pas de doute, l'armée

Blanche arrive précédée de son tambour et son messager qui hurle déjà les noms des prochains pendus. La peau du dos de Girham s'étire douloureusement vers le fond du sombre corridor où le roulement des pas rampe comme un serpent invisible prêt à étouffer sa proie. La sueur émerge comme une tempête d'angoisse sur sa poitrine et son front. Son regard fixe celui de sa femme qu'il ne voit pas, tout en lui chavire entre un pan de mur et une porte. Le tambour, le tambour résonne, vitres et murs s'écroulent en un fracas monstrueux. Le nom de Girham est prononcé trois fois et c'est à sa troisième nomination qu'il revient à lui. Sans comprendre, pris d'une révolte et d'une insubordination heureuses, Girham se rue dans les escaliers qui le conduisent jusqu'au toit. Dehors, une dizaine de soldats stationnent et l'un d'entre eux le pointe déjà de son fusil. Tous deux se considèrent et la balle passe loin, très loin de Girham. D'une telle distance, il est impossible de rater sa cible, et tous le savent. Sans sommation le supérieur tire une balle dans la tête du soldat. En l'espace d'une seconde, la peur, l'horreur et l'adieu passent du regard bleu de la victime au regard de Girham qui se sauve poursuivi par le bruit sourd du corps qui tombe et des balles qui sifflent. Il court le long du

toit, saute du côté de la montagne, se faufile entre les arbres et grimpe le versant abrupt. Personne ne le suit, les soldats sont restés au village où d'autres proies sont à saisir. Girham, haletant et en sueur, s'appuie contre un vieux chêne. Pris de sanglots, il s'affaisse contre le tronc énorme et vermoulu du vieil arbre dont certaines branches fleurissent encore.

Il ne peut cesser de voir, malgré les larmes et les poings, le regard de l'enfant soldat - regard apeuré et triste de celui qui sent la brûlure du métal lui brûler le cœur et le foie ; regard doux et résolu de celui qui désobéit - Girham lui doit la vie, et sous la poussée de cette pensée, il se lève, s'essuie les yeux et la morve à la manche de sa veste, puis grimpe pour rejoindre les insurgés.

Du sommet de la montagne il scrute au loin la pierre des morts, celle où de nombreux camarades ont été exécutés et où d'autres amis à cet instant sont pendus. Son regard se durcit, une haine farouche s'empare de son être. Girham le musicien sent qu'une corde se brise au fond de sa gorge. Il serre les poings et la mâchoire pour lutter contre le désir de se ruer sur l'ennemi et lui déchirer la gorge. Dans sa rage impuissante, des sons gutturaux sourdent en bave blanche aux commissures. Sa

grande silhouette maigre domine le haut plateau. Parmi les quelques bruyères et genêts, il est comme un jeune arbre dont la vigueur croît à chaque instant.

L'armée blanche emporte dans son sillage les corps des insurgés, leurs femmes et leurs enfants. Elle recrute chez les plus jeunes, grossissant la bête vorace à la monstrueuse humanité. Les massacres se multiplient et le peuple épuisé capitule. Les derniers insurgés sont désormais une poignée de morts en sursis qui entame une nuit la marche à travers les montagnes pour traverser la frontière. Pour vaincre le froid et la neige ils se réfugient dans les grottes et certaines femmes, comme celle de Girham, accouchent de morts-nés. La mort est pour eux une compagne que le jour revigore et rajeunit. Insatiable, elle mord sans cesse le corps des fugitifs jusqu'à ce matin de janvier où, blanche et froide, elle se répandit en détonation de poudre, emportant camarades et amis dans le sang de son souffle.

Dans sa demi-conscience, Girham entend la voix caverneuse de la mort : « J'ai créé la vie à mon image ». Elle a les yeux bleu du jeune soldat dont la voix moqueuse inlassablement répète : « La mort ce n'est pas si mal ». Toutes deux résonnent dans le vide de son être comme le rire d'un asthmatique. Dans la pénombre de ses faibles râles Girham entrevoit un visage fantomatique et émacié dont la large bouche murmure : « Haguir est mon nom ». Inquiétant mélange que cette puissante mâchoire d'Hakim et ces étroites tempes qui enveloppent l'iris bleu. Dans son délire fiévreux Girham est condamné à l'amertume, à l'incapacité d'éclater cette mandibule, de forger les tempes pour qu'elles dominant et cisèlent cette ossature débordante et carnassière. Malgré sa haine, ce sont les mâchoires, les gencives, les dents mises à nues qui l'emportent sur l'iris bleu.

Les heures de veille gagnent peu à peu sur les heures de fièvre et Girham revient lentement à lui. Après des semaines de délire il émerge à une conscience du monde encore fragile. Son corps maigre est dur comme un stylet, ses mâchoires sont plus larges et ses tempes plus étroites. Sa nouvelle venue au monde est marquée par les semaines de fièvre, la culpabilité, la

hargne, l'impuissance. La présence de sa femme n'est pas réconfortante. Il voudrait être seul, seul avec Haguir pour détruire cette mâchoire qui force ses lèvres à sourire.

Cette nuit-là, vingt-cinq camarades furent tués, quatre seuls survécurent, mais aucun ne parvient à consoler Girham dont la morne résignation exaspère le cul-de-jatte, veuf et orphelin, Ilouf :

« Ne serait-ce que par respect pour mes nombreuses mutilations il pourrait au moins parler de temps en temps, esquisser un sourire. Chaque visite me flingue le peu de moral que j'ai. »

Plus aucune mélodie ne hante Girham, instrument vide dans lequel erre Haguir.

Réfugiés politiques dans une grande ville, Ilouf, Samuel et Sonia tentent de reconstruire une vie ou du moins un trou. Sonia est la première à trouver un emploi dans un abattoir de poulets et son zèle lui permet d'y faire entrer son époux Girham. Dès le premier jour, le bras du flûtiste devient celui de la machine à découper, les yeux ceux de la machine à découper, le corps machine à découper... des heures d'un seul

et même geste et pour seul horizon des corps déplumés et étêtés dansant comme des insurgés au bout d'une corde. Des pensées surgissent alors comme des ailerons de requins brisant un océan calme ; des pensées absurdes et cruelles qui l'effraient comme enfant l'effrayait l'orage. Pour lutter contre ses peurs, il n'a plus pour arme que le ricanement de Haguir qui, dans un déferlement d'images sadiques, l'emporte toujours.

Plus aucune mélodie ne hante Girham. Sa flûte est restée au pays d'Hakim le muet et son mutisme inquiète Sonia : « Ses souvenirs sont des chats qui lui déchirent la chair, ils s'abattent sans répit emportant dans leurs griffes des lambeaux de son âme. Je ne sais pas quoi faire pour atténuer sa douleur. « Un enfant, peut-être ? » lui répond Samuel, second survivant.

« Un enfant... peut-être oui... peut-être qu'il est temps... peut-être qu'un enfant aidera à refermer les plaies... mais comment faire ?... il ne me touche plus, ne me voit plus... », et pendant des mois Sonia sollicite Girham qui accomplit son devoir d'époux dans un soupir las.

« ... ce n'est pas glorieux, non, ce n'est pas même une

petite victoire... pathétique cet accouplement... les plaies ne cessent de déverser leur pourriture... elles sont le pain quotidien que nous bouffons, bouffons, jusqu'à s'en éclater le cœur de dégoût... mon sexe est une plaie dans un bout de carne... urine et menstruations sont suintements de pus... quel dégoût de moi-même... quel acte sordide... que l'enfant nous vienne en aide... »

« Une fille... comme elle est belle... son regard est aussi sombre que celui de Girham... déjà si moqueuse... elle rit du matin au soir... quelle bêtise que l'indifférence de son père... mais ça viendra... quand elle commencera à marcher... quand elle commencera à parler.... »

La petite grandit sous l'atonie imperturbable de son père mais du moins Sonia, que la grossesse avait réconcilié avec son corps, avait-elle désormais sa fille pour oublier l'odeur de plaies de son époux. La photo de sa grossesse règne dans le salon, tee-shirt relevé pour mettre à nu son ventre sous lequel ses mains sont prêtes déjà à accueillir le nouveau-né. Girham ne voulut pas poser près d'elle, sous les mains de Sonia c'est du sang qu'il voit, du sang à moitié coagulé, lourd de graisse et d'excréments ; dans le sourire de sa femme ce sont des entrailles fétides qu'elle se réjouit de lui tendre.

Il ne veut pas d'enfant ; le premier, inhumé dans la grotte, est une chouette aveugle hurlant son désarroi dans la cage thoracique de Girham, une chouette aveugle qui se cogne

contre ses côtes et dont bec et serres arrachent muscles et chairs. Mais le désir de Sonia était trop impérieux et elle y croit ferme au pouvoir de l'enfant pour réconcilier son mari avec la vie. Elle-même ne s'est jamais sentie si épanouie, si heureuse. Le regard que l'enfant porte sur elle abolit son angoisse, l'enveloppe du chaud parfum des fleurs à peine écloses, ravive l'énergie affaiblie par l'exil.

Têtue et énergique l'enfant grimpait partout, brisait les objets, criait, courait jusqu'à en perdre le souffle, tournait jusqu'au vertige... seul le kaléidoscope du fils de Samuel la calmait. Elle vécut ses premières années sous le regard d'un inconnu qu'elle devait appeler "papa" et les cajoleries de Sonia qui l'admirait béatement « ah ses petites mains... sa frimousse espiègle... si elle casse tout c'est parce qu'elle est trop sensible... si son père était plus vivant... elle est si douée, si curieuse, si vive... ». Mais bientôt Sonia s'inquiéta des longues périodes de solitude de sa fille, de son refus de parler, du vide qu'elle fixait pendant des heures quand elle ne regardait pas le monde à travers le kaléidoscope volé au fils de Samuel avec force cris et coups de pieds. Sonia se reposait un peu sur Ilouf

qui aimait s'occuper de l'enfant, qui s'amusait de son excès d'énergie, de ses maladresses. Grâce à son attention et sa patience l'enfant apprit tôt à lire et son obsession devint les livres : « une intellectuelle... bon pourquoi pas... mais pas trop quand même... d'où ça lui vient ce goût ?... à lire comme ça elle va bientôt nous mépriser... ses regards nous jugent déjà... non, je délire... elle n'est qu'une enfant, c'est l'indifférence de son père qui la perturbe... elle m'aime c'est certain... comme j'aime la sentir somnoler sur mes genoux quand la famille de Samuel nous rend visite... mais pourquoi ne joue-t-elle jamais avec les enfants de Samuel ?... »

Pour l'enfant la voix des adultes n'était qu'un murmure inaudible, une pluie s'abattant sans relâche contre une vitre, et dans sa somnolence ces murmures se terraient dans des boyaux obscurs cédant devant des nuées de lucioles ; elle souriait alors, plongeant lentement dans le scintillement des mots qu'elle s'inventait, jeu de lettres, syllabes qui tourbillonnaient et s'enroulaient donnant vie à tout un passé à venir, haut en couleurs et en vides, incantation de mots en chute libre capables de la disperser dans un fabuleux vertige.

Ilouf était ravi que l'enfant aime lire et lui apportait des livres qu'elle dévorait. Déchiffrer, imaginer, inventer, poursuivre ou modifier une histoire, cela lui occupait tout l'esprit. Ilouf ne lui posait pas de question, pas comme sa mère qui s'inquiétait sans cesse et lui demandait toujours « que fais-tu ? ». Ilouf lui lisait des contes, lui racontait des histoires : « Ton père était musicien et quand il jouait de la flûte tous les oiseaux sortaient de la forêt pour l'accompagner. C'est d'eux qu'il apprenait le langage secret. Les villageois pouvaient alors danser sans craindre ni la vipère ni l'ours ni le loup qui méditaient gaiement. Mais il y avait au village un homme sourd de cœur qui n'aimait pas la musique de ton père. Il lui reprochait de ne pas respecter les lois de la Création : "l'homme et le loup doivent être ennemis, la femme doit être soumise à l'homme, l'homme doit être soumis à d'autres hommes et tous les hommes doivent craindre Dieu !". Quand ton père jouait il criait depuis son toit, mais personne ne l'écoutait, l'amitié était notre priorité. Un jour l'homme sourd rencontra un autre homme sourd qui distribuait des fusils à ceux qui refusaient le mystère du monde. Au début ces hommes n'étaient pas nombreux mais leur maladie est contagieuse, elle s'attaque au

cœur et il est difficile d'en guérir. La maladie se répandit lentement, sournoisement, et de plus en plus d'hommes, de femmes, d'enfants, s'armèrent pour dénuder le mystère. La crainte, la méfiance, la colère et la haine prirent le dessus. Un jour, ils menacèrent ton père de leurs armes, quelques villageois vinrent à son secours, mais ils n'étaient pas assez nombreux et ils craignaient trop les armes pour oser même s'en emparer. Sa flûte fût brisée et enterrée dans un endroit secret où les instruments de ces temps-là sont aujourd'hui de grands arbres. On dit que les flûtes de cette époque sont des bouleaux et que les âmes des flûtistes errent à la recherche de leur arbre.» L'enfant adorait cette histoire et parfois elle interrompait Ilouf pour lui demander ce que signifiait "entente", "dieu", "soumission", mais la plupart du temps elle était tellement captivée que quand l'histoire devenait effrayante elle se cachait derrière ses mains pour ne pas voir et entendre, toute tendue pourtant vers la suite.

Bien que l'école lui permette de quitter la trinité familiale, elle ne l'aime pas. Elle sent que les maîtres aimeraient la façonner, la modeler, plus ou moins à leur image,

briser son silence, ce qui gronde en elle, et des rapports de force s'installent. Elle devient indocile, récalcitrante, s'enferme dans un mutisme glacial, intraitable, exaspérant. Elle n'est pas à l'aise non plus avec ses camarades : les portemanteaux roses pour les filles, bleus pour les garçons, les garçons qui se moquent des filles qui voudraient jouer au foot, les filles qui n'osent pas s'imposer, qui rasant les murs, souriant timidement aux garçons... trop de stridence lui parcourt les nerfs, des palpitations ne lui laissent pas de répit et la conduisent parfois jusqu'à des gouffres de rage et de colère. Pourquoi se donne-t-elle donc en spectacle ? D'où lui vient ce besoin d'être au centre de l'attention ? Prête à tout alors, irréfléchie et insensible, elle s'évertue soudainement à choquer en avalant un ver de terre, en giflant une camarade sans raison. Comme elle voudrait être invisible, ne pas se sentir enfermée dans un corps fou qui la propulse toujours dans des états d'impuissance et de honte. Chaque nuit elle rumine humiliations et défaites, parfois réelles, parfois inventées. Et tant de fois, malgré les turpitudes et perturbations, elle se sent fantôme, en-dehors du monde, jamais née.

Le rayon livres du supermarché l'envoûte mais sa grande découverte est la bibliothèque municipale où toutes les pièces sont entièrement consacrées aux livres. Elle dévore les contes, les bandes dessinées, admire les livres d'art et de géographie. Elle découvre le « Vicomte pourfendu » et s'imagine être Paméla, vivant dans les bois, loin de ses parents, ayant pour seules compagnes une cane et une chèvre. Un dimanche Ilouf lui raconte le mythe de l'androgyne, comment l'homme et la femme s'unissent pour retrouver l'harmonie perdue. À la lecture du Calvino elle en conclut que sa mère est le Bon Médard, son père l'Infortuné Médard, et que la séparation est responsable de leur malheur. Se retrouveront-ils un jour ? Se demande-t-elle souvent. Elle observe les différents couples qui l'entourent : Samuel et sa femme Rebecca, si différents l'un de l'autre et toujours à se chamailler ; les femmes qui cuisinent, qui discutent dans le salon, regardent la télé, surveillent les gosses ; les hommes qui sont toujours à l'extérieur pour boire, fumer, jouer aux cartes, à la pétanque, au foot ; les femmes anxieuses, les hommes agacés, indifférents, cruels. Elle ne voit pas beaucoup d'harmonie dans les couples. Il en est de même à l'école où la plupart des garçons se

bagarrent, soulèvent les jupes des filles, et où la plupart des filles s'apprêtent, minaudent, rougissent. Les femmes sont coquettes, rêvent au prince charmant, d'une vie de famille paisible ; les hommes sont jaloux, possessifs et ne pensent qu'en bande. Ilouf, le cul-de-jatte solitaire, est le seul humain harmonieux qu'elle connaisse. Les unions ne lui semblent pas être une réussite, elle les voit comme un contrat, un CDI, ce contrat dont tout le monde parle, que tout le monde désire, sans bien comprendre pourquoi l'indéterminé devrait être réduit à un acte contractuel.

Son imagination trop vive, son observation obstinée et ses nombreuses lectures lui apprennent tôt que les humains qui l'entoure sont des animaux peureux, angoissés et vaniteux qui se parent de breloques insignifiantes pour se croire importants. Elle-même n'est-elle pas la breloque insignifiante de sa mère ? Sa mère qui tente obstinément de réveiller son père, cet homme silencieux et apathique, cette ombre désolée ne portant pas même "*le soleil noir de la mélancolie*". Un soir sa mère insista pour qu'il joue un petit morceau à la flûte. Son père ne voulait pas mais Sonia, tenace, le suivait avec la flûte à bec de sa fille :

« Juste un p'tit morceau, pour la p'tite, tu jouais si bien, c'est comme le vélo, ça ne s'oublie pas, s'il-te-plaît Girham, juste trois notes... »

Agacé, il arracha la flûte des mains de Sonia pour souffler dans l'instrument. Un déchirement lugubre envahit la pièce, ouvrant la porte aux fantômes hargneux et vindicatifs. Girham, effrayé, jeta la flûte qui se brisa et dont l'un des morceaux se ficha dans le bras de Sonia. La douleur de sa femme lui procura du plaisir et l'enfant lut ce plaisir dans le regard de son père. Conscient de son plaisir malsain Girham tenta de se ressaisir : « Je ne jouerai plus, je ne rirai plus, je ne penserai plus, je ne parlerai plus... ».

Sonia restait aveugle au pouvoir de Haguir, elle s'accrochait à la faible étincelle qui lui indiquait que Girham était encore, malgré tout, tapi dans les ombres de ce corps souffrant. Depuis ce jour, l'enfant qui aimait tant la flûte n'en supporta plus la sonorité, elle répugnait à souffler dans les becs et les notes qui en sortaient lui étaient nauséuses. Depuis ce jour, Girham, d'ombre silencieuse et apathique qu'il était retrouva une certaine passion dans le vin et la violence.

« Ils se ressemblent tant au final dans leur incapacité à fuir, à vouloir autre chose... » se surprend à penser un jour l'enfant. Certains soirs pourtant, l'homme se remémorait la rivière qui coule au bas du village et dans laquelle il aimait nager ; la montagne, domaine des loups, des ours et des bouquetins, dans laquelle il aimait courir, hurler et rire ; il se souvenait encore parfois de l'exaltation du « non » et sentait, ces soirs là, sourdre fugitivement la mélodie de son être. Mais son Horla veille, broie lentement l'âme de celui qui aimait faire danser les villageois et, en échange du sacrifice exigé, offre des extraits d'illusions médiocres par le biais d'un petit pouvoir domestique.

Les sourires timides et les regards inquiets de sa femme agacent de plus en plus Girham qui a beau se dire : « Je ne dois pas y penser. Je ne dois ni la regarder ni l'écouter. », le plaisir de sa main s'abattant sur la joue devient plus fort chaque jour. À cette violence qui le soulage s'ajoute l'étrange peur que lui inspire sa fille dont les regards semblent refléter ses nombreux échecs : « Je suis machine du matin au soir et quand la journée de labeur se termine je voudrais me battre à main nue contre

tous les fauves de la nuit mais je suis tout juste bon à m'endormir devant la télé. » Pour oublier qu'il est devenu son propre ennemi, il rêve d'anéantir ceux qui lui sont proches :
« ... elles complotent... médisent... derrière leur sourire je lis leur mépris... elles me souhaitent mort... esclave de leurs désirs... aimeraient me dépouiller... je ne les laisserai pas faire... je suis plus fort qu'elles... »

Et la peur s'empare quotidiennement de Sonia :

« ... son regard change brutalement, il devient glacial et s'enfonce en moi comme une aiguille... que de colère et de haine... que faire dans ces moments-là ?... me taire.. je n'y arrive pas... encore un mot... son visage se durcit davantage... ne prends pas l'assiette... ne lui demande rien... fais-toi toute petite... comme j'aimerais disparaître. « Veux-tu un peu plus de viande ? »... pourquoi, pourquoi ai-je parlé ?... sa colère se déverse en insultes... je suis une putain, une salope... il sait, il sait... et la première gifle tombe. »

« Il la cogne à nouveau. J'entends les cris. Je ferme les yeux pour ne pas voir ce que j'entends et plonge ma tête sous

l'oreiller. Je ne veux pas entendre, je ne veux pas savoir... mais la peur l'emporte à nouveau. La peur que ça aille trop loin et je me lève une nouvelle fois, ouvre la porte de ma chambre et appelle « maman, maman, ça va ? ». Tout vacille dans l'obscurité du silence quand la porte de la cuisine s'ouvre et que la silhouette de ma mère apparaît en ombre sanglotante auréolée de lumière. Mon père est penaud comme à chaque fois dans ces moments-là. Elle avance de quelques pas dans le couloir, me dit que tout va bien, que ce n'est pas grave, que je devrais dormir... »

Ces soirs-là, l'enfant se concentre sur le grondement de l'usine, les vrombissements et les klaxons du périphérique.

« ... parfois c'est comme si un vaisseau de nulle part venait me chercher » écrit-elle ; elle regarde par la fenêtre et entend les hurlements des chats, frissonne sous l'avancée de nuages gris et bas qui malmènent la lune ; ses jambes grelottent de peur, d'excitation, d'espoir... elle attend fébrile mais rien ne vient. Non, il n'y a rien, se dit-elle, rien au-delà ou en-deçà de cette vie terrestre. Le vertige de l'immense solitude qui condamne la Terre et les terriens est à la fois terrifiant et extraordinairement fantastique. Elle n'a pas peur, elle est prête

à relever le défi, à accepter l'ambiguïté de sa venue au monde... mais aux cris des chats, des étourneaux, des rats, à la vue des façades de verre qui reflètent si bien les crépuscules, elle se sent emportée dans un tel tourbillon qu'elle croit alors à l'existence des esprits et la moindre brique devient une âme qu'il ne tient qu'à elle de rencontrer. Et puis il y a les mots, les mots écrits, les mots murmurés, comme une ivresse de la langue, des cordes vocales... elle aime lire pour elle-même à haute voix, entendre les mots résonner, sentir l'air dans sa gorge et sa voix muer. Elle consacre ses nuits à la lecture de Pizarnik, Baudelaire, Woolf... Parfois elle joue à exister, fait semblant de croire à ses pensées et à ses désirs, mais elle ne se sent ni libre ni vivante, toujours à côté, entre deux, une âme d'eau... comme ce petit chiot que Sonia ramena du marché un dimanche matin « Un chiot... c'est mignon, obéissant et fidèle... peut-être qu'il l'aimera... ». Sonia espère et attend. Mais l'époux ne supporte pas la soumission et l'affection du chiot ; insensible aux gémissements il le cloître dans un placard dès qu'il rentre le soir. Que de souffrance pour Sonia qui supporte à présent la violence de son mari, l'éloignement de sa fille et le malheur de son chien. Dans son désarroi elle se

demande parfois si cette fille, si récalcitrante et insensible, ne serait pas responsable de la violence du père. Après tout, « sa venue au monde n'a fait qu'empirer l'état de Girham » se dit-elle souvent. Et la méfiance envers sa fille s'empare du cœur de Sonia.

Bien qu'elle n'en montrât rien, l'arrivée du chiot enthousiasma l'enfant. Elle l'observait et pensait qu'elle était comme lui, enivrée par la découverte d'un monde qu'elle ne comprenait pas bien. Mais à force d'entendre sa mère dire « Hector est vraiment comme un enfant, si innocent, fidèle, sans jugement... », elle en vint à se demander si c'était ça être une enfant : innocente, fidèle et sans jugement. Curieuse, elle chercha ces mots dans le dictionnaire parce qu'à entendre Sonia ça avait l'air vraiment formidable d'être innocent, fidèle et sans jugement : « ça fait de vous quelqu'un d'admirable et de charmant. » L'enfant revient sans cesse vers le dictionnaire, rumine longtemps et interroge Ilouf : « L'innocent ignore les réalités de la vie, il n'est pas dangereux, pas méchant, jamais coupable. » Ça ne la convainc pas vraiment, elle se sent bien plus méchante que gentille et espère

bien être dangereuse si quelqu'un l'embête. « Le fidèle ne change pas d'avis, ne ment pas, ne trahit pas, ne va pas voir ailleurs... » C'est sûr, le chien ne va pas voir ailleurs et ne ment pas, mais elle, elle ment beaucoup, dès qu'elle peut et elle aimerait aussi voir ailleurs, voir autre chose que ces tours et l'école. « Le jugement c'est raisonner pour pouvoir apprécier et estimer la valeur d'un acte, d'une personne... » Elle aimerait juger correctement, raisonner correctement, ne pas laisser l'ignorance, la fidélité et l'innocence dominer sa vie. Le chien grandit et bien qu'adulte il est toujours « comme un enfant »... La seule chose que constate l'enfant c'est que le chien dort plus qu'avant « Un adulte c'est un enfant innocent, fidèle, sans jugement, dormant beaucoup... ? » ; elle n'est pas convaincue par l'idéal humain de sa mère dont chaque énoncé devient de plus en plus suspect à ses yeux ; quelque chose cloche dans ces paroles qu'elle ne cesse de retourner dans tous les sens pour en saisir la signification.

« Il frappe le chien. Je ne veux pas. Je crie de toutes mes forces. Il s'arrête. Les bras ballants il regarde le chien et me dit : « il a encore essayé de s'enfuir, ce foutu chien n'écoute jamais rien ». C'est bizarre comme des fois il se calme vite. Son regard est triste, tellement triste... Non, je ne veux pas m'attendrir. Peut-être qu'il souffre, peut-être pas. Je ne veux pas connaître son enfer. » L'enfant grandit et la pensée que sa mère est tout aussi coupable que son père s'immisce lentement dans son esprit. Sa mère devient cette adulte qui se rêve innocente, fidèle et sans jugement. Parce que la réalité ne correspond pas à son idéal, Sonia refuse toute responsabilité et s'agace quand parfois son enfant lui demande :

« quand quitteras-tu ton mari ?

– de quoi je me mêle... à dix ans ça veut déjà imposer ses caprices... c'est ton père... tu dois l'accepter tel qu'il est... tu ne sais pas quelles épreuves nous avons traversé... les enfants d'aujourd'hui ne respectent plus rien... ils se croient tout permis... et si tu n'étais pas si têtue et hautaine peut-être qu'il

serait plus calme... cette façon que tu as de nous tenir tête... »

L'enfant grandit et, comme l'annonça Sonia un soir, elle était enfin une femme puisqu'elle avait ses règles. Un gâteau couronnait ce grand événement. Les règles rythmeraient désormais sa vie, l'écoulement de sang et de caillots serait désormais la clepsydre de sa vie de femme. Sonia était heureuse, sa fille à présent avait un sexe, c'était officiel, son corps pouvait enfanter. L'enfant avait détesté cette mise en scène, cet étalage de son intimité devant un homme qui respectait si peu les femmes. Girham avala une bouchée du gâteau et dit simplement « va falloir te surveiller maintenant. »

Sonia approuva du chef « Oui, fini les gamineries et les heures à lire, tu dois apprendre à tenir une maison et fini aussi les visites chez Ilouf, une femme ne reste pas seule pendant des heures avec un homme, les gens sont méchants et ne se priveraient pas de te critiquer pour te salir... »

La nouvelle petite femme ne dit rien se contentant de refuser le fondant au chocolat que sa mère avait préparé avec soin, se disant que l'avenir était bien sombre. Les jours suivants, elle écouta attentivement Rebecca en parler avec sa mère, sa mère en parler avec la voisine, ses menstruations étaient au centre des

discussions féminines et elle ne comprenait pas pourquoi ces femmes étaient si fières de leur écoulement menstruel. L'enfant se sentit surtout trahie par son corps. Elle lit beaucoup pour s'informer sur sa féminité : « Mon sexe serait une fleur, une bouche, une plaie... ? » Elle découvre, sceptique, qu'elle est en accord avec la lune, la mer, la nature et que ces liens sont souvent mis sous le signe de la malignité et de la destruction. Elle apprend par certains auteurs que la subordination de la femme à l'homme est due à cet écoulement. Ainsi, lit-elle : « la femme ne versera pas le sang, pas d'arme tranchante pour la femme, pas d'addition de sang. » Est-ce pour cela que sa mère lui interdit de prendre une douche, sous peine de perdre la raison, lui dit-elle, de ne pas faire de mayonnaise, de ne pas toucher les couteaux, etc. Que d'interdits ne lui sont pas infligés depuis le premier écoulement. Elle observe, silencieuse et butée, et en conclut assez vite que toutes ces légendes et mythes n'ont d'autre origine que l'imagination masculine : « L'homme est un trouillard qui veut dégoûter la femme de son propre corps, et pour lui faire avaler la pilule il lui crée la mythologie de la vierge, de la mère et de la putain. » Elle apprend à juger, à peser le pour et le contre, observe les

relations entre mâles et femelles, se surprend à éprouver du désir pour un garçon de son collègue... tout va très vite, trop vite, elle se laisse embrasser mais l'humidité des lèvres sur les siennes et l'odeur de savon la révolte. Pour se venger de son laisser-aller elle l'empoigne, le jette à terre, le martèle de coups de pieds et l'insulte. Un surveillant intervient et avertit la famille. C'est le drame, Sonia est honteuse, non que sa fille ait été séduite, quoi de plus féminin, mais qu'elle ait roué de coups ce pauvre garçon. « Comment une fille peut-elle se comporter de la sorte ? », crie-t-elle dans les couloirs de l'école pour bien signifier son indignation. Quant au père, c'est une fois de retour à la maison qu'il déclare l'avoir toujours su, parce qu'elle est comme sa mère, qu'elle n'est qu'une putain et que certainement, elle aura roué de coups le garçon parce qu'il ne voulait pas d'elle. Depuis l'arrivée de ses règles son père était devenu suspicieux et tyrannique mais à présent il sera plus vigilant, la suivant jusqu'au collègue, la surveillant par les trous de serrure, la questionnant sans cesse. Petit à petit ce sont des mensonges et des inventions dont il lui demande justification. Elle ne répond pas ou provoque davantage et Sonia, qui ne sait comment la faire taire, joint ses mains et prie, laissant son

époux frapper sa fille. Les regards de l'enfant deviennent aussi meurtriers que ceux de son père et une haine sourde illumine son sourire.

« Aujourd'hui j'ai levé une chaise pour en frapper mon père. D'abord, il n'a pas su quoi faire mais très vite ses mâchoires se sont serrées comme un étau et son poing est parti. J'ai mal à la mâchoire. J'ai dit à l'école que j'étais tombée de vélo. Les coups de ceinture je n'en veux plus, les coups de poings je n'en veux plus, les cris je n'en veux plus, la peur je n'en veux plus. Je jure que cela ne se reproduira pas. Je vais l'éviter, ne plus le regarder, ne plus lui parler et je vais souhaiter de toutes mes forces qu'il meure. »

L'enfant cultive sa haine et sa colère. Dans la cour d'école elle joue à être un garçon et ce sont le foot, la bagarre, la compétition qui l'enivrent ; elle aime déchirer ses robes, ronger les bijoux que sa mère voudrait qu'elle porte ; elle méprise et détruit tout ce qui a une connotation féminine. Un après-midi elle s'enferme dans la salle de bains, s'empare du rasoir de son père et se rase le crâne. Une serviette autour de la

tête, elle quitte la salle de bains, entre dans la cuisine où sa mère prépare le dîner et dénoue la serviette : les bouclettes rousses se répandent dans les plats et la mère en perd son économe, sa carotte et son entrain « ... que va dire ton père ? Ça va encore me retomber dessus... tu es folle... » L'enfant sourit, triomphante :

« Depuis que je suis une petite femme c'est surtout moi qu'il frappe... mais moi je n'ai pas peur... je n'ai pas honte de ne pas l'aimer... »

Elle s'éloigne laissant Sonia terrorisée par tant de froideur et d'aplomb. Lorsque Girham se retrouve face au crâne de sa fille son premier réflexe est de vouloir l'attraper par les cheveux mais le crâne tourne autour de la table, moqueur et provocant. De rage, Girham jette une bouteille qui explose contre le mur, Sonia prie, l'enfant rit ; elle a gagné une première bataille, se sent puissante et sait qu'elle ne se soumettra pas, quoi qu'il lui en coûte.

Sur le chemin de l'école il y a une maison devant laquelle elle s'arrête chaque jour et dans laquelle squattent un couple et un vieux. La jeune femme a les cheveux rouges, elle

est enceinte et ne cesse de hurler après son compagnon, des bières vides s'entassent dans le jardin, ils sentent mauvais, mais elle aime prendre le temps d'écouter le vieux Sofian :

« Elle couche avec tout le monde, on ne sait pas qui est le père et lui est jaloux comme pas deux. Je la comprends, possessif comme il est, ça donne envie d'aller voir ailleurs. Elle devrait le quitter, il est bon à rien, c'est encore le gamin qui va tout s'prendre dans la gueule. Vivre avec son père lui a rien appris, il est pire que lui. J'sais d'quoi j'cause, c'est moi son père - il rit s'enfilant une gorgée de bière - La plupart des adultes sont des idiots, niqués du ciboulot. Tout est dans ce terrain vague, à toi d'y creuser pour en sortir quelque chose de bon. On veut nous faire croire qu'on est tout seul, qu'on naît et qu'on crève tout seul, que tout le reste c'est des salades, des contes de fée pour pas voir passer le temps et pas réfléchir. Mais c'est pas vrai. Celui qui se sent seul c'est parce que cette société l'a mutilé dès sa plus tendre enfance. Les laisse pas détruire ta sensibilité de sauvageonne. »

Elle est fascinée par les colères et la vulgarité de la jeune rouge dont elle ne comprend quasi rien quand elle tente parfois de lui parler :

« Comment tu t'appelles, petite ? Louise, c'est joli, tu sais y'a eu une Louise autrefois, Louise Michel qu'elle s'appelait. C'était une femme très intelligente qui n'avait peur de rien et qui défendait les pauvres, elle s'est battue pour que les hommes soient égaux, qu'il n'y ait plus d'oppression. T'as l'air intelligent toi aussi. Tu connais l'anarchie ? Ça change toute une vie ça, l'anarchie. S'dire qu'on est tous égaux, qu'on peut vivre sans être esclave ni maître. »

À l'école ses camarades lui disent qu'il ne faut pas leur parler, qu'ils sont bêtes, sales et méchants et qu'ils enlèvent les enfants, mais elle hausse les épaules, elle est beaucoup trop curieuse pour que la peur la paralyse et puis ça la fascine ce refus de vivre comme les autres même si elle en voit toute la misère. Ses sentiments et ses actes sont ambigus, toujours teintés de cruauté, de pitié, d'effroi, de rodomontades, du mépris à la modestie, de la froideur à la sympathie, elle passe d'un état à l'autre, d'une pensée à l'autre sans se décider. Comment font donc tous ces gens pour penser si sereinement, affirmer si catégoriquement, juger si rapidement ? Mais sont-ils si sûrs d'eux ou n'est-ce qu'un masque que toute civilité impose ? Elle observe les corps, les mimiques des visages, les

gestes, les mots, tout ce qui peut dévoiler mais le masque, à force de servir, est souvent déjà visage.

« Depuis que je l'ai mordu jusqu'au sang il est plus calme. Ce jour-là, il criait encore contre nous et ses poings étaient serrés. J'avais peur qu'il ne me frappe alors j'ai levé à nouveau une chaise contre lui. Mais cette fois-ci, il n'a pas réagit de la même façon. Ma haine devait être visible. Il m'a regardée avec de grands yeux tristes, ce regard qui me fait si mal. Plus tard, dans l'après-midi, il est venu me voir dans la chambre. Je lisais sur le lit. Il s'est assis, a posé sa main sur mon épaule « Je ne veux pas vous faire de mal à toi et à ta mère, tu sais. Mais ta mère est folle parfois. Elle ment et elle s'emporte. Je suis obligé de la calmer ». Je ne sais pas pourquoi mais quand son visage s'est approché du mien j'ai mordu sa joue jusqu'au sang. Il ne m'a pas frappée, il est tombé au sol et nous nous sommes regardés. Il a fini par se lever en me disant « tu es comme ta mère ». Depuis, nous ne nous parlons plus du tout, mais j'ai peur parce que j'ai senti qu'à ce moment-là mon visage n'était pas le mien mais le sien. Je ne veux pas devenir

lui. Mais je ne veux pas devenir elle non plus. Qui se défend ici ? Personne, pas même le chien. »

« Elle est venue avec une chatte, une chatte couverte de puces, de gale, de teigne, une de ces bêtes horribles qui ne respectent rien, se faufilent partout, vous attaquent et vous contaminent. Pas de chat à la maison, elle doit la ramener là où elle l'a trouvé ou je l'explose devant elle contre un mur. Un chien c'est déjà suffisant, le nôtre est un abruti qui n'obéit jamais, qui ne pense qu'à s'faire la malle. J'aurais dû être plus ferme dès les premières années. Si elle était née au village, là où la vie est dure, elle n'en ferait pas toute une histoire et elle obéirait. Je recevais des coups quand j'obéissais pas, c'était comme ça, et je me porte bien. La violence, j'ai connu ça toute ma vie et je sais c'que c'est que les hommes, c'est pas des bonnes femmes qui vont m'l'expliquer. » Girham avait oublié les heures passées à observer les chats qui lapaient au fond d'un couloir obscur le lait que la vieille voisine leur donnait ; il avait oublié qu'il avait longtemps détesté père et mère pour les coups qu'il recevait ; il avait oublié ses nombreuses fugues pour

pêcher à la main les truites ou tout simplement rêvasser dans la prairie ; au souvenir de ce qu'il fut il préfère à présent la mémoire d'un Haguir mutilé, la disharmonie d'un barbelé au son boisé de la flûte. Girham n'est plus et sa femme s'en doute, mais elle ne peut s'empêcher d'espérer et de guetter, chaque nuit, le retour de l'âme de son époux. Attentive à chaque respiration d'Haguir elle est prête à saisir le moindre frémissement de Girham qu'elle croit parfois entendre dans les halos de la lune, dans les nuages bas, dans le souffle des nuits venteuses, dans les décibels du réfrigérateur. Mais quand les chats hurlent elle se réfugie sous les draps et se blottit contre le corps d'Haguir, persuadée que les chats lacèrent les derniers lambeaux d'âme de son époux. La méfiance de Sonia envers sa fille s'accrut donc le jour où l'enfant vint avec une chatte. Bien que petite, la chatte crachait sur Girham et Sonia, elle ne les laissait pas s'approcher et sortait les griffes. Ils n'avaient pu la saisir et ne la toléraient qu'à contrecœur, espérant un jour la foutre dehors. Elle restait dans la chambre de Louise, rentrait et sortait par la fenêtre, prudente elle ne s'approchait d'aucun autre humain. Elle vécut ainsi pendant neuf mois jusqu'au jour où un collet se referma autour de son cou la soulevant de terre

et l'étrange. Louise trouva son cadavre dans la poubelle et lorsqu'elle le présenta au repas du soir son père resta silencieux, sa mère se contenta de jeter la chatte dans les ordures ménagères. Louise récupéra le cadavre et l'enterra dans un terrain vague qu'elle aimait, au milieu des liserons et des orties.

« Toujours présente, je sens son regard vif et curieux posé sur moi, j'entends ses éternuements, ses ronflements, ses déambulations félines sur le carrelage. Je la sens sauter sur le lit la nuit pour se glisser dans mes bras. Mon vampire avait de grands yeux dorés qui irradient dans mon esprit comme deux soleils bienveillants. Son regard de velours, beau à s'y noyer, distille en caresses sa tendresse profonde. Compagne inoubliable, son petit corps noir et doux est posé à jamais contre mon plexus solaire où elle aimait tant s'installer. À présent elle est mon ombre, mon âme, mon ange gardien... aucun substantif ne peut plus la nommer. Elle n'est plus palpable et pourtant, elle n'est plus audible et pourtant, elle n'est plus odorante et pourtant... elle m'enveloppe comme un brouillard discret et affectueux. Elle m'imprègne, je l'absorbe, je la bois... elle est chaleur enivrante, élixir opiacé. »

Elle ne sut jamais qui de Girham ou de Sonia avait tué sa compagne mais elle ne pardonna ni à l'un ni à l'autre que leur silence rendait complices. Toujours aussi peu bavarde, elle ne se confia ni à Ilouf ni à Sofian mais la mort de sa compagne, l'injustice dont elle avait été victime, accrut la haine qu'elle portait aux hommes. Elle détestait sa condition humaine et se rêvait chatte noire « Je sens parfois ses oreilles bavardes s'emparer des miennes, et mes oreilles se dressent, attentive à un bruissement, ou se couchent d'agacement. Je sens ses pupilles envahir les miennes et se dilater de peur ou d'excitation. Je sens sa queue, prolongement de mon coccyx, se dresser, droite et fréillante pour accueillir l'ami, ou battre l'air de colère. Il m'arrive de vouloir donner des coups de pattes pour éloigner un objet encombrant ou attraper ma nourriture, de grogner ou de feuler silencieusement quand une pensée idiote m'obsède... »

Lorsqu'Ilouf se rendit compte de la haine croissante de Louise pour l'humain il sut qu'aucune consolation n'était alors possible et qu'elle devait aller au bout de sa honte et de son chagrin.

Chaque nuit, Louise s'affirme dans l'écriture :

« Règne des monstres... aux vampires, ces comtes et comtesses sanglants qui tiennent à leur pouvoir, je ne préfère pas le zombie mais le loup-garou, bête solitaire, maudite, errante qui tranche la gorge de l'humain, trop humain. ». Elle s'acharne à saper les dualismes culturels qui produisent de l'humain et l'entravent : « ... par la discipline tu seras homme ou femme. La fabrique de la femme, la fabrique de l'homme. Ça vient de loin cette dualité, mais je refuse de croire que c'est inné. C'est drôle ça, que tant de femmes kiffent encore les pantins de la testostérone. Et ceux qui font l'éloge du courage de la mère, de la sœur, de l'épouse, des nanas qui baisent pas mais font l'amour, c'est pas mieux. Le sexe peut démanger l'homme mais pas la femme ? Son sexe à elle se doit d'être chaleur maternelle, nourrissante, réconfortante, et rien que ça ? Ils nous veulent servantes, ignorantes, muettes. Tous ces mâles qui disent aimer la femme, symbole de la Terre, du Printemps et de la Beauté, ne valent pas mieux. Ce sont des charmeurs, des flatteurs, admirateurs de leur propre discours, attentif

uniquement à leur propre sensibilité, ils se disent protecteurs mais prennent toujours la parole à notre place. Peu de possibles à les entendre : sainte ou pouffiasse, marqueur social ou tas de viande. Beau symbole en effet pour cette Terre qu'ils veulent dominer, contrôler, entraver. Voilà ce qu'est la beauté pour ces porteurs de couilles, stupide et conciliante pour ne pas heurter leur médiocrité. Et ça empire même avec ce délire de mère parfaite, amante parfaite, carriériste parfaite. Je me fous de la rage que père, mère, soumises et dominant-e-s déploient pour me faire comprendre que je suis une fille, et qu'une vraie fille ça doit d'abord se plier aux normes imposées par une bande de mâles déments. Mon vagin c'est mon problème, et c'est pas mon utérus qui me définit mais tout mon corps, avec ses pensées, ses souvenirs et les désirs qui l'incarnent. *Sapiens* se rêve omniscient, édifiant et mâle... je ne suis pas *sapiens* ».

Si parfois elle se laisse aller à quelque rêverie romantique elle n'espère jamais concrétiser un flirt, l'amour platonique lui semble plus riche en émotions que la cohorte des jalousies, des angoisses qui accompagnent les aventures amoureuses de ses camarades. Elle n'est pour autant pas

détachée des turpitudes de son corps. Quand elle est seule, elle apprécie ses seins, son ventre, son sexe, ses poils toujours plus drus, mais le regard des autres la dépossède de son corps, ses seins sont trop gros, sa croupe trop affirmée, ses hanches trop larges. Elle oscille entre de courtes périodes de curiosité excessive et de longues périodes de méfiance et d'enfermement. La plupart des garçons et filles du lycée s'obstinent à vouloir être des clichés et se prennent tellement au sérieux à jouer à l'homme et à la femme qu'elle en éprouve du dépit. Elle a beau faire semblant, c'est de plus en plus difficile de jouer les humaines et elle espère les idiots, les animaux impossibles à catégoriser, souvent silencieux et invisibles. « Je rage, j'enrage, je me rêve *le poumon des peuples, je veux dévorer l'air et cracher l'orage...* » (*La Rumeur*) Mais à quoi bon quand les peuples meurent abêtis par les films d'action, sensationnalistes ou sentimentaux. Pas de porte de sortie, pas d'alarme à incendie qui se déclenche. Le temps passe et tout empire. Maria, la plus jeune des sœurs Guérin, décide de rentrer au couvent, elle ne veut pas être vue comme un objet sexuel. La vision des panneaux publicitaires la fait toujours rougir comme les commentaires débiles des frangins et

cousins. Elle craint le regard de l'obsédé, du pervers, du violeur, de l'homme qui ne voit chez une femme que l'espace où il trempe son petit ver. Et elle accuse bien sûr les femmes qui couchent à droite à gauche. Ah le sexe, pourquoi c'est si compliqué à gérer, on le cache, on le nie, on le fantasme. Je comprends pas pourquoi tant de gars acceptent d'être réduits à une bite et je ne supporte pas le machisme des petits morveux à qui je mordais les fesses à la récré. Ils se tiennent les couilles, se passent la langue sur les lèvres en matant les gonzesses, du foutre dans les yeux. Ils se croient forts et subversifs « t'as déjà léché une chatte quand elle a ses règles ? Ça pue, c'est dégueulasse. » Ça matte et ça ricane, gueulant à tout va « Suck my dick »... « Suck my clit, connard », on est tous pris au piège de cette maladie mentale qu'ils appellent fièrement virilité. Ça critique les keufs tout en s'extasiant sur la batte molle qui se dresse entre leurs jambes. »

Elle ne supporte plus les murs trop fins, la radio, les cris, les allées et venues des voisins, des escaliers encombrés, elle voudrait rêver mais les autres s'imposent toujours avec leurs malheurs, leur fierté, leurs chansons ; la vie est une

succession de repas, de digestions, de chierie, ponctuée de quelques divertissements. Elle se méfie de la télé-réalité, des séries de sa mère, du journal de son père : « une débauche émotionnelle qui bloque toute réflexion », lui dit Ilouf qui se moque gentiment de la série préférée de Louise. « Oui, Buffy c'est un peu féministe, je te l'accorde, mais quand même c'est bien du petit blanc tout ça, une sorte de princesse armée capable de lutter contre le grand violeur qu'est le vampire, mais qui ne remet jamais en question la civilisation du grand méchant vampire. » Louise adopte de plus en plus l'attitude des rappeurs qu'elle écoute, rêve de vengeance, s' imagine guerrière. Ilouf en rit et Sonia s'inquiète de la sexualité de sa fille, pourquoi ne s'intéresse-t-elle pas aux garçons ? Girham même souhaiterait voir sa fille dans les bras d'un type. Serait-elle gouine ? Lui faudrait-il surveiller toutes les femelles à qui elle parle ? Pour son anniversaire Ilouf lui offre un laptop qu'elle cache précieusement, parce que sa mère a déjà fouillé dans ses affaires lui demandant de rendre compte de ses écrits « Tu souhaites donc la mort de ton père ? Tu n'as pas honte ? », et qu'elle n'a plus le droit depuis longtemps de voir Ilouf.

« Me v'là la mâchoire bleue et gonflée parce que mon père m'a vue parler à un mec. Le v'là encore une fois qui me traite de pute. Je me plonge dans la zik : *A man don't really love you if he hits ya, This is my notice to the door, I'm not taking it no more, I' m not your personal whore, that's not what I'm here for (Queen Latifah)*, et j'ouvre le premier livre chourav au supermarché du coin. Pour la première fois, je comprends la condamnation écrite du poète : « *Tu resteras hyène...* » Ma mère s'inquiète, pour elle, pour moi, j'en sais trop rien, mais est-elle capable de ressentir autre chose que de l'inquiétude ? Je montre mes bras chaque soir, pas de trace de piqûre, ça rassure. Je lis, j'écris. Je sèche parfois les cours pour hanter la bibliothèque municipale où je rencontre des poètes, des peintres, des personnages, des forces démoniaques... et le rap m'accompagne : *Depuis ma fenêtre j'observe les hommes me demande qui ils sont où ils vont et ce qu'ils veulent...* » (Al)

À la bibliothèque elle surfe sur le net, s'inscrit à des blogs, participe à quelques forums, mais ce sont trop souvent

minauderies et flatteries auxquelles elle refuse de participer. Ses écrits sont systématiquement critiqués, en quelques phrases on lui reproche de ne pas inspirer l'empathie : « comme si l'empathie avait quelque chose à voir avec l'écriture, comme si l'empathie dépendait de ce que l'autre est capable de t'inspirer. L'empathie est le nouvel abreuvoir des égoïstes : pas d'empathie, pas de considération. Ils n'hésitent pourtant pas entre eux à se comparer qui à Rimbaud, qui à Kafka. Et puis, à vouloir être sans tabou, à vouloir être fun et cool, ils parlent de cul à tout va confondant éjaculation et écriture, feuilles mortes et vagins, désir et viol. Y'a celles qui jouent les Pythie ou les Belles de jour, les Dames aux camélias ou les Reines vampires, ceux qui jouent les Protecteurs ou les Guerriers, les Révoltés ou les Charmeurs, mais ils sont tous interchangeable, pris au piège de la représentation sociale dont les règles sont celles des spectacles débiles et bon marchés qui englobent la réalité. La plupart ont tant de choses à prouver, tant de vanité frustrée, et surtout tant de solitude. Ils n'hésitent pas à se répandre sur tous les blogs : des spams de poésies médiocres, de commentaires verbeux et idiots. Et les femmes sont tout aussi agressées ou complices sur la toile que dans le quotidien. »

Louise découvre le règne de l'infantilisation : « Ils s'appellent eux-mêmes "adultes". Ils sont fiers, très fiers. Pourquoi sont-ils si fiers ? Il y a des mots qui reviennent sans cesse : rationnels, créateurs, intelligents, libres. Conneries ! Ils sont moins que des bêtes de somme, soumis et tellement irresponsables qu'ils s'octroient sans vergogne la responsabilité comme principale qualité. Je ne les aime pas. Ils appartiennent à un autre temps que le mien et leur corps est monstrueux. Ce corps qu'ils exposent si orgueilleusement est mou, lent, difforme. Ils peuvent être fiers d'avoir quitté le règne animal pour celui de la bête. Ah, ils voudraient que je devienne une des leurs et ils ergotent sans cesse en ma présence pour que je prenne le bon chemin. L'un s'invente mousquetaire de la littérature, l'autre du droit des femmes. L'arrogance est leur plus grande qualité. » Elle évite ses camarades, reste au fond de la classe et s'embrouille même avec Ilouf qui voudrait qu'elle soit plus sociable, moins dure avec ses semblables. Pourtant quand les autres lui signifient qu'elle n'est pas une vraie fille, n'est-elle pas agressée ?

« Une vraie fille c'est donc qu'une matrice qui ne peut vivre sans le regard du mâle ?

« Bien sûr que non mais tu t'enfermes dans une révolte négative, s'enfermer sur soi-même ce n'est pas bon, il y a forcément des gosses sympas dans ton collège, tu les rejettes tous pour ruminer dans ton coin. »

Il regrettera ses paroles trop moralistes, d'autant plus qu'il comprend parfaitement sa colère, lui-même a lutté contre le paternalisme, le patriarcat, le virilisme.

« Rumine, tu as raison, rien ne vaut la rumination et que personne ne te manque de respect. Puisque la plupart ne comprennent que les rapports de force, tu dois t'armer et ne pas craindre la confrontation. Mais qui suis-je moi pour te parler de la femme ? Les mâles ont fait assez de dégâts ! Construisez donc le deuxième ou troisième sexe, comme ça vous arrange, mais ne méprise pas les autres femmes, même si beaucoup sont encore complices c'est souvent par ignorance.

– Elles sont responsables, j'en ai marre de cette condescendance, beaucoup trop aiment encore être le sexe faible, elles y trouvent de l'orgueil, de la coquetterie et une certaine sécurité. Leur collaboration rend d'autant plus dangereuse toute riposte. Si toutes les femmes s'emparaient de coutelas il n'y aurait plus d'hommes pour les cogner.

– Ce n'est pas si simple, les rapports de force sont multiples et traversent aussi bien le mâle que la femelle. N'oublie pas que le mâle libre c'est de la connerie, il fait le malin mais il est la première victime du machisme et de ses symboles. Tu sais très bien que la plupart ne sont que des avortons piailleurs terrorisés par le mystère de la vie. »

Ilouf grandit auprès de femmes fortes qui géraient tout au foyer, sa grand-mère ne faisait pas de sentiments et labourait pendant que son époux toussait, souffrant de l'asthme. La constitution de sa mère était aussi bien plus imposante que celle de son père, c'était elle qui tranchait la gorge aux cochons, aux poules, aux lapins. Le père préférait les tâches du foyer, le jardinage, la cuisine. Lui-même avait toujours été un homme détestant les rapports de force, « un petit peureux » disaient tendrement ses parents, un rêveur naïf, un imbécile pour certains. Le jour où il prit les armes fut un déchirement, mais il ne le regretta pas, il devait être capable de lutter pour défendre ce qu'il aimait.

« La loi du plus fort est une aberration, l'homme est un être social qui ne peut rien tout seul, on ne pense jamais seul, on

invente jamais seul. Mais les autoritaires martèlent sans cesse "l'homme est un loup pour l'homme", l'emprisonnant dans ce rôle de prédateur narcissique incapable d'amitié et de solidarité, et c'est grâce à cette guerre de tous contre tous qu'ils se vautrent dans leur délire de puissance. Ni plus ni moins que les hommes les femmes ne sont faibles, elles ont été les premières à prendre les armes. Ce qu'ils ont instauré, c'est pas supportable. Certains hommes avaient beau faire les malins, surtout dans les bars, l'avenir nous a donné raison, confiner les femmes à la maison, leur interdire l'avortement et le divorce, concevoir le couple comme unique producteur de soldats ou de nourrices à soldats, c'est le terreau des névroses, des infanticides, des trahisons, du mépris, de la violence, des massacres. »

Ilouf aime partager ses souvenirs et réflexions avec Louise :

« Les lois ne jugent que par rapport aux universaux et aux invariants qu'elles créent, elles ne savent pas prendre en compte la variabilité humaine, et bien trop souvent tout ce qui sort des cases n'est que mauvaise herbe à arracher. ».

La mort de la chatte avait créé un lien entre Sonia et Girham, la complicité des criminels, et depuis, ils s'unissent contre leur fille à qui ils ne cessent de dire : « Tu n'es pas normale ils ont dû se tromper d'enfant à la clinique ». Et Louise se demande « En quoi cela devrait les rassurer ? Le mépris que j'éprouve pour ma mère, pour mon père, pour l'humanité est toujours là. L'humanité ! Belle invention encore que celle-là. Comme je hais leur condescendance quand ils s'adressent à moi. Je suis une petite d'homme, paraît-il. Non, je suis une louve dans une bergerie et mon avantage c'est que ces agneaux ont la prétention de se croire lions. Dépourvus de volonté, d'imagination, de désir, ils se fantasment qui Attila qui Proudhon jusqu'au jour dit où, repus et satisfaits, ils feront les comptes. Faire les comptes... c'est la seule chose qu'ils sachent plus ou moins faire. Quand je serai grande, je leur ouvrirai les yeux et la gorge. Je commencerai par ma mère. Je la hais plus que tout pour cet assujettissement qu'elle veut me transmettre. Le contact d'une lame froide devrait la faire frissonner bien

plus que mes regards haineux et mes paroles répugnantes. Oui, quand je serai grande je lui ferai un sourire large jusqu'aux oreilles. Elle n'aura jamais semblé si heureuse d'avoir enfanté. Quand je serai grande... je n'ai vraiment pas les mêmes rêves que mes camarades. Je ne veux pas d'une maison, je ne veux pas d'un travail, je ne veux pas des divertissements. Je suis ce qu'on appelle communément une rabat-joie. Quand je serai grande, je serai troglodyte et mes seuls compagnons seront la vipère, les chiroptères et la hulotte. L'animal homme n'est pas encore prêt à assumer son animalité. Qu'il reste donc bête cet imbécile. »

Avec son ami Sofian elle apprivoise la nature des terrains vagues et des déchetteries, les objets abandonnés, inutiles, recouverts par les mauvaises herbes. Toujours accompagné de son chien et de sa bière il lui apprend à identifier certaines plantes et leurs propriétés :

« Tu vois gamine j'aurais aimé être naturaliste, botaniste, entomologiste, j'sais pas moi un truc comme ça, mais la vie nous joue d'ces mauvais tours... j'suis tombé amoureux... elle était magnifique ma femme, intelligente, moqueuse, insoumise... bah elle est tombée enceinte malgré nos

précautions... on n'en voulait pas du gosse... des fois tu sais les gosses c'est pas une bonne idée... on a fait ça dans la cuisine... lui enlever l'foetus tu comprends ?... hémorragie, urgences... toutes les infirmières la regardaient de travers... comme si elle était le diable...

– Elle est morte ?

– Non, quand elle a été mieux on est parti loin de tous ces gens qui nous méprisaient. On a bossé dans une usine à papier pendant plus de dix ans et puis on a fait un gosse, le grand guignol que tu connais. C'était drôlement chouette d'occuper du p'tit, de l'voir grandir... et puis un soir elle m'a quitté, elle en avait ras-le-cul de la vie de famille, de l'usine, de la grisaille de la ville. Elle s'est cassée toute seule même pas avec un autre, non, toute seule. J'l'ai croisée un jour à la capitale, dans un bus, elle était radieuse et moi tout ratatiné, tout vieilli par le chagrin et l'abêtissement des journées de boulot. Des étoiles dans les yeux elle me racontait qu'elle vivait dans le Sud où elle avait repris des études. Elle est vétérinaire quelque part en Albein. Tu t'rends compte ? Une vraie torgnole que son sourire ! Ça m'a r'tourné, pire que le jour où elle m'a quitté.

– Elle s'est pas remariée ?

– Quand j'l'ai rencontrée elle disait qu'elle voulait pas d'homme dans sa vie, qu'elle aimait ses nuits de solitude dans sa vieille baraque de pierres. »

Louise trouvait cette histoire fantastique et si elle n'aimait pas le chagrin qui transperçait la voix de Sofian, elle s'imaginait bien menant une telle vie, loin de la grisaille des tours, dans une ruine couverte de liserons, de ficaires, de plantains... soignant ceux à qui les hommes ont refusé une subjectivité.

Elle aurait aimé qu'Ilouf et Sofian se rencontrent, tous deux aimaient la nature, non comme une conquête ou une force primordiale et mystique, mais comme une compagne irremplaçable. Mais chacun était très attaché à son territoire et ne voulait en bouger. Ilouf sortait de moins en moins, les promenades dans les rues non aménagées l'épuisaient et ça ne l'amusait plus tant de voir les gosses s'emmerder au bas des immeubles, faire du trafic de voiture ou de shit, bomber le torse au moindre regard. De son balcon il les voyait ces gamins bruyants qui riaient parfois magiquement jusqu'aux larmes, ils lui posaient des questions sur ses fleurs, ses tomates, son handicap, ils étaient vifs et curieux mais la plupart

deviendraient des bêtes de somme comme n'importe quel humain résigné et sans rêves. Son aide à domicile lui apportait la nourriture et il commandait parfois des livres à Louise qui se rendait alors dans la seule librairie du quartier. Intimidée elle se contentait de communiquer le livre demandé et de répondre "ce n'est pas pour moi". Elle lui achetait aussi des graines ou des plantes en pot, son balcon était l'un des plus fleuris malgré l'ombre des grandes tours qui le dominait. Sofian quant à lui ne quittait les environs du squat qu'occasionnellement pour mendier de temps en temps au centre-ville mais c'était surtout son fils et sa bru qui se fournissaient en bières et en invendus. Parfois, quand ils tombaient sur des dépôts de livres, de Cd ou de Dvd, ils partageaient avec elle. Le fils de Sofian n'était pas un mauvais bougre mais sa compagne l'obsédait, il se pliait en quatre pour qu'elle se sente comme une reine et surveillait tous ses faits et gestes, une greffe de Bernadette sur sa côte droite l'eût soulagé jusqu'à la fin de ses jours. Quant à Bernadette elle jouissait de son image de reine tyrannique et jubilait de sadisme théâtral quand son Jules la fixait de ses yeux de chien soumis. Battu le triste Jules n'en était pas moins content de posséder son âme, sa dulcinée, sa mélusine, après tout n'y

avait-il pas toujours un prix à payer pour garder emprisonné un tel joyau ? Louise ne s'inquiétait pas d'eux et trouvait comique la contradiction entre ce qu'ils prétendaient être et ce qu'ils étaient, ce qui l'agaçait c'était cette manie qu'ils avaient tous deux de tout connaître à tout, d'avoir tout vu et tout fait et de parler en continu de tout et de n'importe quoi.

« Ils sont bruyants - disait parfois Louise

– Ouais, pour beaucoup faire du bruit c'est exister - et d'un haussement d'épaules - bah, ce sont des crétins mais ils me sont utiles, ils sont mon faire-valoir, sans eux j'aurais l'air tellement paumé qu'jamais tu s'rais v'nue m'voir.

– C'est vrai que Bernadette et ses cheveux rouges m'ont bien fait kiffer les premières semaines ».

Et ils rient en écho à la voix criarde de Bernadette

« Salaud d'lécheur de bite où qu't'as vu qu'on faisait des œufs au plat sans huile, ramasseur de glands ! Vas donc en chercher, démerde-toi, c'est pas mon problème, bouge-toi l'cul, gueule d'anus ! »

Ce jour-là Sofian lui donna un documentaire sur les loups que Jules avait récupéré on ne sait où et qu'il tenterait

d'écouler en échange de clopes ou de bières. Elle le regarda le soir même et fut fortement impressionnée par une louve au pelage noir et aux yeux dorés qui ressemblait tant à sa défunte compagne, la féline Fantomette. Elle pleura longuement son absence, rumina son chagrin et sa rage, se leva et prit un couteau à viande dans la cuisine. Elle entra dans la chambre de ses parents qui dormaient profondément, tenant ferme le manche et fixant d'un regard glacial les deux corps endormis.

« Ce soir j'ai pris un couteau pour en frapper mes parents mais je n'y suis pas arrivée. Et pourtant pour être soi-même, pour défendre sa liberté, il faut être capable de tuer. Je me croyais plus forte. J'ai honte. Je ne peux pas vivre comme eux. Je ne veux pas vivre comme eux. Comment faire autrement ?... »

Elle s'endormit sur ces derniers mots puis plongea dans un rêve si puissant et étrange qu'à son réveil il lui semblait n'être plus vraiment la même. Elle transcrivit son rêve au milieu de la nuit :

« Enfant insomniaque, depuis sa fenêtre, elle contemple les douces luminosités qui pleuvent sur la surface de la terre, écoute la bouche ronde de la nuit qui stridule le pas des bêtes et le gargouillis incessant de la fontaine où des louves lapent chaque nuit la liqueur de la montagne. Parfois elles traînent dans leur gueule une carcasse, se rassasient de chair, s'enivrent et hurlent. Chaque nuit, elle assiste sans peur à ces terribles festins et, se rêvant louve, lutte contre l'envie de s'y joindre.

Au fil du temps, une plante étrange croît, là où les louves se désaltèrent. Elle seule remarque ce brin d'herbe monstrueux. Elle seule commence à puiser à ce faible filet l'eau de son quotidien. Et le brin d'herbe devient une tige rouge et longue possédant deux grandes oreilles vertes et trois globes oculaires.

Une nuit, un des globes se détache et volette jusqu'à l'oreille de la petite fille somnolente :

« Muet, immobile, aveugle et sourd... jusqu'à ce que le rire des bêtes s'abreuve à mes lèvres inertes. Et toi, toi qui me boit, toi qui lave ton corps à mon sang... peut-être es-tu celle qui épuisera ce qui m'enchaîne ?

« Libère le monstre et deviens autre » hulule la chouette.

Dès lors, elle rêve, des heures durant, aux pieds de la plante qu'elle nomme Eucolie, et il lui semble participer aux murmures de l'eau, des racines, du vent.

« Qui chante ? » Se demande-elle parfois. « L'oiseau, le ruisseau, les étoiles... ? »

Sa fascination grandit pour ce lieu humide et bavard qu'elle ne parvient plus à quitter. Dès qu'elle perçoit une présence humaine elle se cache dans les arbres, immobile et silencieuse. Elle ne sait pas qu'elle ne se ressemble plus, les globes oculaires lui renvoyant toujours le reflet de ce qu'elle fût.

La fontaine s'assèche et les racines rouges d'Eucolie courent sur le sol, les arbres, les murs... les louves s'abreuvent encore de temps en temps mais c'est elle qui en vide peu à peu l'eau. Elle lape fiévreusement les dernières gouttes tandis que son corps se couvre d'une fine chrysalide. Devenue nymphe, elle goutte ses propres sucs, attentive aux néphrécences qui

tourbillonnent en elle et aux racines d'Eucolie qui bourgeonnent en son infirmité.

Elle sent parfois la présence des louves qui se lovent contre elle et jouit des intensités qui strient les surfaces et traversent les frontières. Elle rêve le monde deux longues années...

À son réveil, elle se découvre chatte noire dans le regard de son amie Eucolie. Cette dernière a toujours ses trois globes oculaires, ses deux grandes oreilles et son long corps rouge, mais une membrane enchâsse à présent les globes et une bouche s'est formée, une bouche souriante qui l'invite à se lever. »

La retranscription de son rêve et le travail d'écriture qu'elle s'était imposé pour en rendre fidèlement les sensations participèrent à sa lente transformation. Elle sentait au plus profond d'elle vibrer la voix de sa compagne et elle écrivait fiévreusement :

« Elle est le médium par lequel mes émotions, mes

expériences et mes réflexions s'expriment en lettres. Dormant toujours sur son cœur, elle était chatte, j'étais humaine. La réversibilité accroissait notre perception de nos mondes respectifs. Les longues siestes, les caresses, les dialogues silencieux, ont développé l'amitié qui nous a assaillies dès la première rencontre. Nous nous sommes reconnues sœurs d'âme et nos corps si souvent l'un contre l'autre ont coulé l'un dans l'autre. Ma disparition a emporté des pans entiers de son individualité tandis que des pans entiers de la mienne se sont déversés en elle. À jamais blottie dans son plexus solaire mes pensées et souvenirs irradiant épousant sa propre mémoire. »

Il lui semble qu'en elle vagit un nouveau rapport au monde dans lequel l'absurdité des nourritures et des fécondations ne serait plus source d'angoisse ou de mépris. Mais le chemin y menant est long et il lui faudra encore louvoyer dans le quotidien des tours qui n'est exempt ni d'espoirs ni d'embûches.

« *Tu resteras hyène...* »

« mâle ou femelle [...] la bête n'est qu'elle-même »

(Casey, Libérez la bête)

*« On ne sait jamais. Tout peut toujours bouger dans les profondeurs,
en dépit des plus rassurantes prévisions. »*

(Annie Le Brun, Les châteaux de la subversion)

« Nous sommes trois à présent, c'est peu et beaucoup. Trois attardées, trois ratées, trois évadées. Nous étions les trois dernières à fuir le lycée en flammes. Un type voulait cramer sa petite copine qui l'avait largué et s'est explosé la tête contre l'ascenseur après sa tentative ratée. Pendant que les flammes envahissaient le bâtiment, que les gamins criaient et couraient, je me suis allumé une clope et j'ai vu, à ma gauche, deux filles qui admiraient la déroute. Nous sommes restées côte à côte, possédées, ensorcelées, jusqu'à l'arrivée des pompiers.

« C'est beau, pas vrai, un bâtiment qui crame ?, dit la brune aux cheveux crépus

– Le pied total, dit la brune aux cheveux ondulés

– Un truc de ouf si le feu se propageait », dit à nouveau la brune aux cheveux crépus. Depuis nous passons un max de temps ensemble. Discuter avec des filles qui n'éveillent ni agacements ni tristesse, c'est exaltant et rassurant. La solitude ne m'a jamais effrayée, je crois même que je n'y échapperai jamais, qu'elle m'est vitale, mais tout de même, et même si j'ai

encore du mal à communiquer, partager des réflexions avec d'autres, c'est sacrément tripant. J'en apprend plus en traînant avec ces filles qu'en allant au lycée. »

Louise sèche de plus en plus les cours pour hanter la ville avec ses camarades. Girham et Sonia tentent de la contrôler, lui interdisant de sortir, l'accompagnant jusqu'au lycée ; mais elle fuit toujours, discrète, silencieuse, « comme une vipère » murmure entre ses dents Girham ; parfois ce sont des cris et des coups mais elle tient tête et n'hésite pas à frapper. Girham sombre de plus en plus dans l'alcool et traîne dans les bars jusqu'au petit matin pendant que Sonia pleure dans les poils de son Hector, son unique consolation. Un soir Girham aperçoit sa fille sur le balcon d'Iloof, la panse et le cerveau empli de vinasse il titube jusqu'à la porte de l'appartement qu'il cogne en hurlant :

« C'était donc ça, toi, mon plus vieil ami, abuser de ma fille ! ».

Iloof ouvre la porte et Girham tente de le frapper mais glisse et s'écroule sur le sol. Iloof le toise du haut de son fauteuil roulant :

« Tu es ivre Girham, tu n'es plus toi-même, tu ne sais pas ce que tu dis.

- Fous-moi la paix, où est ma fille ? Viens ici Louise !
- Regarde-toi, qu'es-tu devenu ?
- Ouais, ouais, tout le monde aimerait retrouver le Girham timide et peureux, mais non, Girham la mauviette est mort ! Mettez-vous ça bien dans l'crâne et j'vais t'faire la peau vieux pervers.
- Tu as donc vraiment perdu ton âme ? Tu n'es plus que haine...
- Cause toujours, t'es qu'une moitié d'homme, tes moignons m'dégoûtent... c'est ma fille qu'j'viens chercher. »

Louise, restée derrière la porte, s'approche de Girham :

- Je ne suis pas ta fille, je ne l'ai jamais été et ne le serai jamais. Je suis une étrangère que tu as décidé de posséder parce que sur les papiers il est écrit que tu es mon père. Non, tu n'es pas mon père, je n'ai pas de père, je n'en ai pas besoin. Tu es un chien de garde à la dérive et pour donner un sens à ta vie tu as décidé que j'étais ta prisonnière.
- J'vais t'apprendre, moi, à parler, tu vas voir - il essaie de se relever, s'appuie contre le mur, soulève sa croupe - Ilouf t'a retourné la tête, cette larve aurait trop voulu baiser ta mère... »
- Louise lui assène un coup de poing, tremblante de rage et de mépris :

– Ilouf, tu vois, a fait ce que toi tu n'as jamais su faire, mais ça tu peux pas comprendre, t'as jamais su, hein, c'que c'était qu'l'amitié, et entre un homme et une femme ça t'dépasse encore plus.

– Tu es trop dure, Louise, ton père n'a pas toujours été...

– Ilouf, cette fille est un démon, elle me hait depuis le jour de sa naissance » braille Girham la main sur sa joue meurtrie.

– Je n'ai jamais voulu de toi, jamais - hurle-t-il à Louise - C'est ta mère qui tenait tant à vêler. Et elle nous a chié c'te morceau d'viande prétentieux qui voudrait péter plus haut qu'son cul. T'es la fille d'un pochtron et d'une connasse, mets-toi ça dans l'crâne, c'est dans tes gènes, tu pourras jamais en sortir ! »

Il se relève difficilement et tente de donner un coup de pied à Louise mais s'effondre à nouveau sur le sol, Louise rit et se penche sur lui :

« Ma mère est une connasse parce qu'elle a pas su te quitter quand il en était encore temps, toi tu n'es qu'une bête, de la pire espèce, une bête humaine, faible et piteuse. Les gènes je les encule, tu vois, et toi avec, mon cher papa. J'ai autre chose à foutre que d'regarder d'où je viens, c'est où j'vais, tu vois, qui m'occupe l'esprit du matin au soir, et là où je vais y'a pas

d'place pour toi. »

Elle l'attrape par les aisselles, le soulève, le bouscule et le fout dehors. Des voisins sont sur le palier, dans les étages, dans les escaliers :

« Ne remets plus les pieds à la maison, sale putain, et toi Ilouf, j'm'en vais prévenir la police ! »

Girham quitte le hall en titubant et crachant, le poing mollement levé, prenant les voisins à témoin.

« J'peux pas m'empêcher d'avoir pitié, quel gâchis tout de même, dit Ilouf

– Il est responsable, savoir qui il a été ça ne m'intéresse pas. P't'être qu'il a été un jour formidable, généreux et tout mais j'veux même pas l'savoir tu vois, là il est juste lamentable. S'pencher sur le passé c'est s'retrouver enchaîné comme ma mère qu'attend toujours le retour du héros de sa jeunesse. Si la pitié te taraude déverse-la donc sur Sonia, c'est elle qu'est à plaindre. À croire que ses vieux lui ont transmis qu'la soumission.

– N'oublie pas d'où tu viens, Louise, ne méprise pas tes parents.

– Ne pas mépriser ce gros dégueulasse ? Ne me demande pas de les ménager, je n'ai pas de pitié, la pitié ça ne sert à rien,

juste à te donner bonne conscience. Mais j'te rassure, j'oublie pas que j'suis issue d'une famille civilisée, autoritaire, vaniteuse, hégémonique, j'oublie pas, tu vois, ni les esprits mous qui s'laissent porter ni les esprits tarés qui fomentent la guerre de tous contre tous parce que ça les éclate, ni ceux qui voudraient tout transformer en propriété privée. Tout ça, tu vois, ça m'convient pas, la vie qu'ils voudraient que je mène, j'en veux pas. C'est un truc de ouf cette société, j'comprends toujours pas comment ça peut marcher, comment des hommes peuvent accepter d'vivre dans ce bordel. »

Cette nuit-là Louise et Ilouf restèrent ensemble, silencieux devant des patates cuites à l'eau. L'appétit ne venait pas, le visage de Louise était contracté, ses mâchoires serrées, ses pensées dominées par la colère. Ilouf fut le premier à parler :

« Tu peux rester ici aussi longtemps que tu voudras. »

Louise acquiesça en silence, sans regarder Ilouf.

– Veux-tu que je te raconte une histoire ? Tu es grande maintenant, c'est vrai, mais...

– Oui, je veux bien » dit Louise en esquissant un faible sourire. Elle s'assit sur le sol et, comme elle faisait enfant, posa sa joue

sur les genoux d'Iloof. Il posa sa main sur le crâne rasé de Louise et de sa voix lente et grave lui raconta l'histoire :

« Au cœur de la forêt d'eucalyptus qui encerclait le village, dans la profondeur d'une mine, vivait une femme à barbe. Aucun villageois n'y pénétrait la nuit tombée et les étrangers qui s'y perdaient ne réapparaissaient jamais. Ma grand-mère me disait souvent que cette femme à barbe attaquait les troupeaux et que rien ne pouvait apaiser sa faim. Quand elle sortait de la mine et s'approchait des villages, ses hurlements, semblables à ceux des loups, soulevaient le vent qui venait cogner aux portes, aux fenêtres... ces nuits-là il n'était pas bon sortir sur le seuil et tout le monde savait qu'au petit matin des cadavres de brebis seraient trouvés. Une nuit sans brume où les lumières de la plaine guidaient comme des phares en pleine mer, un jeune homme sortit, malgré l'interdiction et la peur, pour tuer la femme à barbe. La mine était du côté du village des Croûtes, à l'ouest, droit vers l'océan. Après quelques pas, ivre des bruits de la nuit, de la fraîcheur des terres gelées et des cheveux lunaires scintillants à travers le feuillage, il découvrit une cage où trois pigeons ramiers étaient

enfermés. Sorti avec sa hache, il en frappa le cadenas. Les arbres hululèrent, la cage s'ouvrit, et les pigeons, enfin libres, par les épaules, par les cheveux, l'emportèrent dans les airs. Il cria puis ferma les yeux pour ne plus voir la terre fuir sous ses pieds, la rivière plonger dans le gouffre de l'horizon. Par une grande cheminée les pigeons le jetèrent dans un puits froid, humide et sombre. Il entendit un dernier bruissement d'ailes au-dessus de lui, là où miroitait faiblement la Lune, puis le silence et l'obscurité s'abattirent comme une dalle de granit. Il tâtonna longtemps les parois avant de trouver un passage où il s'engouffra à quatre pattes. Des cailloux lui blessaient les genoux et les mains, des parois suintaient des limaces qui se collaient à lui, puis il arriva à une grande pièce où des colonnes phosphorescentes s'élevaient. Il se redressa et vit, assise contre une colonne, une statue féminine, blanche, inerte, inexpressive. Sacha se frotta les yeux pensant encore dormir, mais il était parfaitement réveillé. Son visage le démangeait un peu, toutes les limaces semblaient le raidir et il sentit que ses traits lentement se figeaient. Sa peau devenait rigide, comme un masque qu'il ne parvenait à s'arracher. Dans l'effroi il tenta de crier mais aucun son ne sortit de sa gorge et sa bouche ne put

s'ouvrir. Il était condamné au silence tandis que la femme adossée à la paroi perdait son vêtement de silice. Sous l'albâtre apparaissait en lézardes une peau d'ébène. Le visage s'ornait d'une barbe d'un noir de jais, et les cheveux, crépus et courts, étaient comme une couronne d'épines. Elle apparut bientôt totalement nue à Sacha qui contemplait les seins menus et luisants et les jambes musclées, recouvertes d'un fin duvet noir. Elle esquissa un sourire doux et bienveillant, prit dans la sienne la main de Sacha pour le conduire jusqu'à une alcôve de cristaux noirs et l'inviter à s'asseoir. Sacha ne pouvait quitter des yeux ce visage de femme, les lèvres épaisses et suaves, les larges narines dont le souffle lui semblait être une liqueur enivrante, la barbe soyeuse qui appelait baisers et caresses... Sacha était amoureux, amoureux fou de celle qu'il était venu tuer. « Mon nom est Leila, dit-elle. Que tu es beau avec ce masque noir » et elle disparut dans une entaille rouge de la paroi. Sacha tenta de la suivre mais son corps se raidissait, il sentait le froid du cristal noir se propager dans ses membres. Sa respiration ralentissait, son esprit s'obscurcissait au fur et à mesure que le masque pénétrait sa chair et ses os. Lorsque Leila revint elle tenait par la main une enfant velue, d'à peine trois ans, et

portait sur son dos le corps d'une brebis. Elle déposa le cadavre sur le sol, s'approcha de Sacha et l'embrassa. Sous les lèvres brûlantes de Leila, Sacha s'embrasa et tomba en pluie de cendres. L'enfant se mit à quatre pattes pour lécher les cendres et quand il eut fini, il souffla son haleine sur le cadavre de la brebis. Celui-ci devint noir de suies, tremblota faiblement puis s'agita en de violentes convulsions. Quand le cadavre se redressa, il était à l'image de Sacha : « J'étais mort et je suis vivant, j'étais cendres et je suis chair... je ne comprends pas, suis-je brebis ou Sacha ? » Il prit la hache qui était restée au sol et décapita la femme à barbe dont la tête roula sur le sol :

« Ah comme cela est bon, disait-elle en riant

– Je ne voulais pas te tuer, sanglotait Sacha aux pieds du corps inerte et de sa tête hilare, je t'aime, je t'aime, plus que tout

– Cela devait être.

– Mais qu'es-tu ?

– Je suis la Masque, mon sang versé répand les couleurs sur le monde. Dépèce mon corps, enterre chaque morceau dans ton jardin. Les animaux viendront y fouailler et je bourgeonnerai à nouveau : rumex, larve, humus, bolet... »

L'enfant s'approcha de Sacha, lui prit la main et lui dit :

« Je suis celle qui ronge ta demeure et l'éclaire, ton sommeil est mon nid, tes espoirs ma nourriture, tes luttes mes paysages... va mon enfant, ne te retourne pas, la vie est un souffle indocile. »

L'enfant lui indiqua de l'index la faille rouge. Sacha n'éprouva alors qu'une grande tristesse à quitter ces lieux où chaque pierre, chaque goutte, pulsait de couleurs. Il s'éloigna, emportant, dans la besace que lui tendait l'enfant, le cadavre dépecé de la femme à barbe. Il s'écorcha à la paroi coupante, paroi de silex rouge, et, de l'autre côté, son corps, couvert de sang et d'entailles, pleura dans l'éclat du jour. »

Cette nuit-là, après qu'Ilouf partit se coucher, Louise retranscrivit l'histoire et s'endormit sur le canapé, heureuse comme les nuits où Fantomette dormait contre elle.

Le lendemain Sonia frappa à la porte, son visage était livide, ses yeux ternes et épuisés. Elle s'assit sur une des vieilles chaises de la cuisine, Ilouf préparait un café et Louise fumait sa première clope au balcon.

« Tu ne devrais pas fumer, dit Sonia, ce n'est plus possible tu sais ces mensonges et ces fugues, les gens parlent.

– Et que disent-ils ?, demanda Ilouf

– Ils vont parler, je le sais, c'est toujours comme ça et partout. Nous n'y pouvons rien, les gens sont méchants et dès qu'ils peuvent critiquer... »

Sonia se leva, son corps frêle tremblait sous le froid persistant qui la tenaillait chaque jour davantage.

« M'man, tu devrais apprendre à t'en branler de ce que pensent les gens, s'inquiéter de l'opinion des autres c'est s'y soumettre et ne plus vivre que pour elle. »

Mais Sonia n'écoutait pas sa fille, elle ne quittait pas des yeux Ilouf, le corps assailli de sueur froide elle se tordait les mains contre la poitrine.

« Je te croyais notre ami... et plus soucieux du bien être de Louise... vous ne devez plus vous voir, Ilouf, tu dois le comprendre...

– Je suis l'ami de Louise et ma porte ne lui sera jamais fermée. Et ne parle pas d'amitié, Sonia, cela fait trop longtemps que toi et Girham ne vous inquiétez que de vous-mêmes. Vous vous vautrez dans votre misère morale. À croire qu'à force de la creuser vous espérez atteindre on ne sait quel paradis maudit. Toi et Girham vous vous complaisez dans l'abjection et vous

voulez entraîner Louise avec vous.

– Comme tu es dur Ilouf, tu sais pourtant ce que nous avons traversé... tu n'as plus ni pitié ni sympathie pour tes semblables, tu es pire que ceux contre lesquels tu luttais.

– Ma sympathie et ma pitié ont perdu patience. Sonia, laisse Louise rester ici, et viens aussi si tu le désires. La vie avec Girham n'est plus possible...

– Girham avait donc raison, tu veux lui voler le peu qu'il a !

– Sonia, tu ne sais pas ce que tu dis. »

Ilouf posa une main sur l'épaule de Sonia qui le gifla :
« Tu es abject, tu me dégoûtes. Louise, rentre à la maison, immédiatement !

– M'man, je ne retournerai pas à la maison.

– Tu es mineure, Louise, ce sont encore tes parents qui décident où tu dois vivre et comment.

– Tes menaces ne me font pas peur, j'veux plus subir tes choix.

– Tu n'as pas à discuter ! Je veux te voir à la maison ce soir pour le dîner. Ton père est gravement malade, nous avons besoin de toi.

– Tu t'fous d'ma gueule là ? Depuis quand qu'il est malade le vieux ?

- Il a des problèmes au cœur, il ne faut pas l'énerver.
- Il s'énerve très bien tout seul, va, et avec tout c'qu'il boit... et puis tu vois, m'man, en vérité j'm'en fous du cœur de papa, j'l'aime pas, il peut crever. »

Ilouf et Sonia se regardèrent, partageant une même inquiétude.

« Comment peux-tu dire ça ?

- Ah ouais, merde, j'avais zappé, faut apprendre à faire semblant, c'est vrai... non mais sérieux, j'm'en fous et comme appât t'aurais pu trouver mieux.

- Louise, Louise... »

Sonia répétait le nom de sa fille comme une incantation puis s'avachit mollement sur la chaise, son visage sillonné par l'effroi. Après quelques secondes interminables Sonia se leva, regarda sa fille puis Ilouf :

« Elle peut rester chez toi, Girham a raison, elle est une vipère prête à mordre - et se tournant vers sa fille - ne remets plus les pieds à la maison... plus jamais ».

Le corps voûté, les mains jointes, elle quitta l'appartement en marmonnant :

« Cette fille est le diable, un démon prêt à tuer père et mère... »

Avec Mary Lou, Louise découvre le Jazz : « Mary Lou parle beaucoup de son enfance et de son père. Elle me racontait aujourd'hui quand, gosse, ils habitaient une petite bicoque près d'un terrain vague. Avec son frère elle restait des heures à écouter les tourterelles, à renifler les émanations de la terre, surtout entre deux averses. Le cri des corbeaux, le jeu des pies, des rouge-queues..., voir vivre tous ces oiseaux, partager le même espace, respirer le même air, c'était pour elle le comble du luxe. Elle ne peut voir un oiseau sans penser à la maison de son enfance, à ses chants. J'aurais voulu lui dire à quel point moi aussi j'aimais m'allonger sous le sureau pendant que Sofian devisait sur la vanité humaine en admirant une cétoine ou une fourmi, mais les mots ne sortent pas, n'atteignent pas même mon cerveau. Son père passait des nuits entières à écouter les Cd ou vinyles qu'il ramenait, sa mère parfois s'énervait parce qu'il dépensait beaucoup trop dans ces trucs-là. Il aimait la solitude mais Mary Lou écoutait derrière la porte cette musique mystérieuse, aux notes étranges, à la fois mélancoliques et

enragées. "Comme si tous les oiseaux du monde chantaient joyeusement la rage de vivre." C'est vrai qu'en écoutant Dolphy cette après-midi j'ai ressentie une joie intense, comme une cascade à la fois amère et purifiante. "La zik pour moi c'est ça, une grande sagesse émotionnelle. Elle est le premier des arts, j'en suis sûre. Enfin, pas n'importe quelle zik bien sûr ", m'a dit Mary Lou en riant. Je suis restée silencieuse, un peu honteuse de n'avoir rien à lui répondre. Mary Lou parvient à doser émotion et raison, ombre et lumière, ce qui lui permet d'être plus terrienne et libre. J'aimerais pouvoir en faire autant. Mais je suis lente et lourde comme une charrette que de vieux bœufs traînent. »

Bien que son langage trouve petit à petit sa place, il lui arrive encore parfois, quand une des filles lui demande son opinion, de sentir son cœur battre plus fort, elle est alors indécise, incapable de trouver un mot dans son cerveau qui turbine à vide, aveuglée par le flux du sang, et finit par bafouiller une incohérence en acquiesçant. Mais Taklit et Mary Lou apprécient son silence, et les maladresses de Louise n'en sont pas pour ses deux amies.

Louise ne se rase pas, elle aime ses poils roux et drus, porte fièrement les shorts, ses sourcils épais qui se rejoignent et se moque du jugement des autres. Taklit taquine souvent la brutalité de Louise, cette contradiction qui la conduit à imiter les postures masculines, à mépriser son corps.

« Les règles et la fécondation ne sont pas en soi une aliénation. Perso, j'adore l'odeur, la couleur et la texture des menstruations, la nuance des rouges, la viscosité, la faiblesse au bas des reins, la langueur...

– Arrête tu me donnes la gerbe, moi ça m'emmerde grave d'avoir ces putains d'ovules pourrissant tous les mois, s'dire qu'on peut être engrossée au moindre claquement de doigt de la société...

– T'exagères, sans en faire un étendard identitaire j'crois qu'c'est c'qui nous rend plus fortes que les mecs.

– Ah ouais, on donne la vie c'est vrai, super, en attendant eux ils donnent la mort et ça a l'air vachement plus efficace.

– Suffit d'inverser la symbolique du corps, la plupart veulent être dans la norme, change les normes et ils changeront, adopter l'attitude des keums c'est nous mépriser davantage, répond Taklit.

– S'extasier sur la fécondation est à la mode et ça change rien, c'est même complètement débilitant et aliénant... on vit dans un monde de mecs, c'est eux qui ont établi les lois, perso j'sais même pas c'que c'est qu'être une meuf sinon c'qu'eux nous en disent.

– Ouais on est encore dans les mythes du mâle, mais j'crois pas qu'réagir en méprisant le corps des femelles soit positif, faut s'construire, comme la créature de Frankenstein, prendre à droite à gauche c'qui augmente notre liberté.

– Et puis merde, c'est quoi l'humain d'toute façon, on n'en sait rien. Un mammifère jamais fini qui angoisse et s'en prend à la vie... tiens ça m'fait penser, dit Mary Lou entre deux tafs, faut qu'on s'mate « Quand l'embryon part braconner », l'histoire d'un pauvre type qu'a tellement peur de la vie qu'y'a qu'une chose qui le fait vibrer, maltraiter les femmes...

– Il a bien raison, le problème c'est c'te putain de préservation de l'espèce - dit Louise emportée par la discussion - une prison ça, c'est tout, les gars nous jettent des miettes comme si on était des guenons au zoo et la plupart s'en contentent avec un sourire niais vers leur marmot... vivement la ménopause !

– Bah c'est beau une naissance quand même, moi j'suis fada de

mon n'veu, dit Taklit

– Tu rigoles, les parents sont tous des criminels, comment peut-on mettre au monde un être humain si ce n'est pour combler son ennui, son angoisse, sa peur de la mort ? Comment peuvent-ils nier la souffrance qu'il devra subir, le dressage, les harnais qu'il portera, l'extinction lente de ses plus beaux désirs et rêves ? Procréer est un crime contre l'humanité. » renchérit Louise la voix tremblant au raclement des mots dans sa gorge.

Mary Lou et Taklit rient, à la fois sérieuses et fanfaronnes gueulant sur leur banc :

« *But God bless the child that's got his own, That's got his own... (Billie Holiday)* ».

Taklit et Mary Lou ne croient pas que les femmes, trop impliquées dans le monde des hommes, puissent combattre sans eux. Mais Mary Lou est plus gouailleuse, et pour elle, le plus important sont la poésie, la fiction la musique, et elle charrie souvent Louise, plus intransigeante :

« T'as l'même petit minois que Louise Brooks ! Si féminine et fragile... un fantôme émouvant victime de l'avidité des hommes...

«– Tu m'emmerdes avec tes poupées hollywoodiennes

– J'suis sûre qu'elle t'aurait plu pourtant la Pandore aux guenilles ».

Brune à la chevelure crépue et aux p'tites dents écartées, au sourire et au regard malicieux, Mary Lou a cette capacité de rire de tout, ce que jalouse Louise qui a encore tant de mal à quitter la violence de l'enfance. Son amour pour l'art lui vient de son père mort au chantier deux ans plus tôt, tombé la tête la première de l'échafaudage. C'est lui qui choisit son prénom en hommage à Mary Lou Williams qu'il admirait tant. Sa mère, femme de ménage dans les bureaux, partage souvent ses soirées avec le trio, autour d'un tajine et de thé à la menthe elles regardent des vieux films. Parfois elles vont toutes quatre chez Ilouf mais pour ce dernier les films ne sont que des rêveries soporifiques, la meilleure propagande pour formater les esprits, standardiser l'imagination et les désirs. C'est avec lui qu'elles regardent les films les plus politiques, les plus subversifs que Fatiha, la mère de Mary Lou, tente d'apprécier, mais elle leur préfère les grandes épopées romantiques. Sa fille a beau les critiquer, ainsi que ses revues féminines, elle n'en démord pas, ça lui plaît trop les tourmentes émotionnelles, les amours

impossibles... Tout le reste lui semble froid ou carrément débile, elle ne comprend pas le goût de sa fille pour certains films qui lui semblent malsains. Mais impossible de regarder les grandes productions avec les filles qui sont insupportables de railleries.

« Nan, mais le cliché, quoi, franchement, sérieux, c'est toujours le même scénar, t'en as pas marre qu'on te prenne pour une débile ?... Toujours ces pseudo-féministes milliardaires qui s'permettent de donner des leçons en s'la jouant rebelles, ça fait que surfer sur la mode et ça croit enfreindre des règles, à mourir de rire quand même... et puis c'est quoi c'truc, genre une femme sans bébé c'est pas une vraie femme ? Nan, mais, sérieux, le rêve du glamour c'est qu'une nouvelle version de la monarchie... depuis leur putain d'escalier rouge la cour jette des cacahuètes au peuple pour le divertir... et surtout qu'il ne pense pas par lui-même, hein, ça pourrait être dangereux... insupportables leur prétention et leur manque de respect... ils simplifient tout ce qu'ils touchent, occidentalisent et désamorcent tout ce qui pourrait faire réfléchir... qu'ils aillent se faire foutre... ils font partie de ceux qui profitent du pouvoir qu'offre l'argent... les tarés, les décalés, les rêveurs, ceux qui

font pas genre on est des gens biens qui voulons sauver le monde, ceux qui respirent un autre air, qui proposent autre chose... c'est avec eux qu'il faut se construire... »

Mary Lou a gardé de son grand-père, historien au pays, ouvrier sans qualification après sa fuite, cette méfiance envers toute civilisation qui ne cesse de hiérarchiser l'humanité :

« Pff, maintenant certains ont des gènes Néandertaliens tandis que d'autres, les San bien sûr, ont gardé les mêmes depuis l'origine de *sapiens*, des vrais fossiles vivants, quoi. Marrant ça, comment ça maintient le bon délire des origines, le primitif, le chasseur-collecteur qui ne connaît qu'une économie de survie et dont le peuple n'a pas d'histoire... encore de belles idées de catégorisation pour les racismes à venir. Et puis merde, y'en a encore beaucoup trop qui rêvent de mathématiser la perception, trouver l'équation divine pour de *sapiens* devenir *deus*. Ça leur plairait trop d'être définitivement extérieur et supérieur à la nature. L'homme blanc se place au fondement de toutes les positivités comme s'il pouvait fuir l'univers symbolique à l'intérieur duquel il a rapport à son passé, aux choses et à autrui. En vérité, la connaissance du monde ils s'en foutent, ils veulent juste le contrôler. Même quand ils s'intéressent aux

autres c'est encore pour se regarder le nombril. Moi, ce qui m'a fait kiffer c'est appréhender les singularités, les contingences, les différences accidentelles... comprendre un corps dans sa puissance d'affecter et d'être affecté, dans ses relations intensives avec le monde. »

Taklit, petite brune à la chevelure luxuriante, aux iris vert olive et à la voix rocailleuse, est plus matérialiste et moraliste, plus à fleur de peau sur les questions sociales et ne peut remettre en cause aussi catégoriquement la civilisation :

« Quand tu causes comme asse, j'suis pas d'accord. La science, la rationalisation, c'est une grande avancée intellectuelle. Putain, en tant que nana en plus, tu peux quand même pas nier que l'autorisation de l'avortement, la pilule... n'sont qu'des cacahuètes ? Certains pensent même que c'est le capitalisme, avec sa division du travail, qui a permis aux femmes de se battre pour l'égalité.

– Ouais, j'te l'répète, j'suis pas convaincue par c'te thèse. C'est toujours le même truc au final, sous prétexte que les femmes ne chassent pas, et encore y'a toujours eu des exceptions dans de nombreuses tribus, ben on nous dit qu'y'a subordination de la nana. Comme si être cantonné au rôle de la guerre et de la

chasse était une activité plus libre qu'enfanter. Idem, on te parle jamais de ces mecs qui n'aiment pas chasser.

– Ben pour ça j'crois qu'y avait les chamans, non ? Tous ceux qui ne s'intégraient pas ?

– Ah ouais super, le délire des chamanes ! Un fourre-tout ça, le chamane, un mythe occidental représentant tout ce que l'homme moderne croit ne plus être. Fous et artistes, guides spirituels, écologistes et thérapeutes... le chamane versus le scientifique. Tiens m'fait penser à Ao ça, le néandertalien chamane, ou sorcier, c'est pareil, qui parle aux animaux, aux plantes, au cosmos. Encore un moyen de contrôle. C'est du grand délire tout ça. Le chamane est une invention qui ne me fait pas triper. J'ai besoin d'aucun pouvoir pour communiquer avec la nature puisque je suis une partie d'elle. Même bétonnée elle existe, elle hurle dans mes bactéries intestinales. Et puis merde, c'est quoi aussi ça de comparer les peuples actuels à ceux de la Préhistoire ? J'sais pas tu vois, mais une chose est sûre, des infanticides, des avortements, des moyens d'éviter les rapports sexuels pour réduire les naissances y'en a toujours eu. On imagine que la femme de la Préhistoire c'est la vénus toujours enceinte ou allaitante incapable de tenir un gourdin

pour assommer un gars trop con.

– Bah, dit Louise timidement, quand tu lis de l'anthropologie ou de l'éthologie tu te rends compte qu'on fait tout le temps des putains de transferts. Ce sont toujours nos propres obsessions sociales qui reviennent, que ce soit en étudiant les autres peuples ou les animaux. On n'a pas arrêté de projeter nos fantasmes pour maintenir nos délires de puissance et d'exception, on ne connaît que le narcissisme. Jusqu'à présent on a su faire que de l'ethnocentrisme et de l'anthropolâtrie en comparant sans cesse les autres existants à *sapiens*. Un aveuglement et une mauvaise foi incroyables. On leur refuse un esprit, des sentiments, de l'intelligence, bref tout ce qui n'est pas quantifiable. Avec les problèmes écologiques actuels on commence à voir tout ça différemment, les choses changent, on s'rend compte que les femelles dans la nature ne sont pas soumises au mâle comme certains ont tant voulu le croire, on reconnaît même enfin que les animaux sont capables de communiquer avec nous. Ce que je voulais dire c'est qu'il faut manipuler avec précaution les données, ne pas les transformer en certitudes. C'est compliqué tu vois de dire que l'égalité c'est moderne, que la femme a toujours été subordonnée, tout ça

quoi. Rien de moins sûr et puis la quête des origines ça me semble vraiment être un truc de mec. Ça justifie tout et n'importe quoi, et c'est surtout utilisé pour maîtriser et contrôler. Tu vois, le passé pour essayer de comprendre je veux bien, mais en aucun cas il ne doit être utilisé pour asséner des vérités et empêcher la critique. Et puis c'est encore une façon de proclamer la supériorité de la culture occidentale. C'est comme dire aux femmes que pour être libre faut être nue, j'simplifie mais bon, c'est complètement con. De quel droit tu vas dire à une gonzesse qui veut être nonne que ta liberté de femme à poil, buvant bière et éructant dans le caniveau est supérieure ? J'caricature, mais bon, c'est compliqué quand tu sais tout c'qu'on essaie d'te mettre dans le crâne depuis qu't'es gosse. Faire la part des choses, c'est un sacré bordel. J'crois pas tu vois qu'notre émancipation soit effective ici et maintenant, on est assujetties à la pub, aux industrielles, à l'état. »

Après un court moment de silence Taklit reprend la parole :

« Ouais ben en attendant faut bien s'défendre contre les idées religieuses hégémoniques. Le danger il est surtout là. Alors ok, l'athéisme obligatoire ça sert à rien et puis c'est pas en

méprisant qu'on réglerait le problème mais bon, moi les religions m'ont peur avec leur haine de l'avortement, des homosexuels, des étrangers... bref, ce refus de la différence, c'est l'horreur. D'une façon ou d'une autre, une chose est sûre, les choses changent. Y'a trop de gens vénères qui commencent à ouvrir les yeux. »

L'optimisme de Taklit est inébranlable, elle croit dur comme fer que le capitalisme mourra sans faire de dégâts irréversibles.

« Malgré les parcs nationaux qui se bradent, la destruction des forêts, les espèces cotées en bourses et exploitées par le tourisme ? Malgré l'expansion des structures commerciales géantes, la multiplication du bétonnage, les risques de guerre ? Les espèces qui disparaissent les unes après les autres, les assassinats et massacres qui jalonnent le néolibéralisme ? »

Lui disent Mary Lou et Louise.

« Ça pourra pas durer longtemps tout ça, ils seront bien obligés d'imaginer autre chose. Y'a déjà pas mal d'asso qui se créent, elles veulent pas des partis politiques, trop moribonds. L'action commune, la collectivité, l'entraide... ça s'développe, j'vous jure ! »

Elle y croit à la survie des terriens mais ne parvient pas

à convaincre Mary Lou qui est plus impatiente et n'espère rien des réformes. Louise oscille entre les deux, irrésolue, toujours perdue dans les multiples scénarios qui défilent à toute vitesse dans sa conscience. Leur désaccord ne les empêche pas de faire l'éloge de la lutte sous toutes ses formes et de creuser un trou de réflexion pour contrer les belles âmes qui ne cessent de vouloir qu'elles prennent le bon chemin : celui du travail, des repas familiaux, des mariages et des enfantements ; le chemin du petit bonheur, gras comme un plat du dimanche, repu de petits riens comme une bête de somme.

Avec les élections les tensions montent.

« Les racistes sont encore les bons chiens de garde de l'inertie », disent-elles.

Les discussions aux pieds des immeubles et de fenêtres à fenêtres sont parfois bien virulentes :

« Le pays va mal, gueule l'ouvrier du quinzième, avec tous ces chômeurs qui profitent de notre travail.

– Le gars a beau avoir son fils et sa fille vivant des allocs, il n'en démord pas parce que bien sûr ses gosses sont l'exception et qu'ils passeront entre les mailles, dit Taklit.

– Y'a ceux qu'en veulent aux abstentionnistes, aux j'm'en foutistes, qui mériteraient, disent-ils, d'être envoyés chez les sauvages pour comprendre un peu c'que c'est que de plus avoir son mot à dire, relate Mary Lou.

– Ouais, toujours ce bon dualisme sauvage/civilisé, l'Autre coupable, inférieur, méprisé, opposé à la belle civilisation, celle des bilans financiers, de l'aveuglement spéculatif, ses déchets, sa rapacité, son économie de la pauvreté, sa domestication,

répond Louise.

– Et puis merde, toujours cette imbécile et fainéante naïveté qui consiste à croire que "son mot à dire" n'est et ne doit être qu'un bulletin de vote tous les cinq ans, parce qu'au fond la liberté c'est choisir entre l'Emmental et la Vache qui rit... quelle comédie que cette poignée d'incompétents qui gouvernent au nom d'une masse vagissante et fainéante, pensent-elles.

– La plupart veulent de la croissance, jeunes et vieux, femmes et hommes, du taf, des possessions, des divertissements, malheureux parce que ne pouvant pas suffisamment vivre et penser comme des porcs. » dit Louise.

Pour le trio tout système étatique est une porcherie qui vole à l'homme sa responsabilité, l'abêtit, lui dresse un bouc émissaire et l'encourage à se vautrer dans des sentiments simplistes et idiots. Elles n'en veulent pas de la sympathie mielleuse des biens pensants, de ceux qui veulent la paix à n'importe quel prix et le déni des repus les encourage davantage à vouloir *les couvrir de glaires*. C'est ainsi qu'à la veille des élections elles taguent sur les vitrines du centre ville *nique la culture du barbecue du steak et du fast-food*, inscrivent en lettres rouges sur le monument érigé à la gloire

des assassins du peuple *feu à toutes les basiliques !* Dans les journaux du lendemain leurs actes sont transformés en revendications religieuses et le trio rit d'amertume.

« C'est l'invasion, le suicide du pays, paraît-il, parce que le christianisme n'a pas assez lavé le cerveau des Maures, parce que ces enfoirés de musulmans refusent de s'intégrer à notre belle société, comme de bien entendu n'établissons pas le dialogue, fermons-leur simplement la gueule à coup d'abattage médiatique, de couvertures racistes s'étalant sur tous les murs de la ville. L'ennemi intérieur, ouais, m'font bien marrer, c'est pas celui que les médias et les puissants montrent du doigt, ça non, il est bien plus vicieux, contagieux et mortel. L'ennemi intérieur, c'est cette putain de haine de l'Autre qui couve chez chacun et dont ces connards de puissants ne cessent d'user pour manipuler et exploiter le troupeau », s'emporte Taklit.

– Non, pas troupeau, la reprend Louise, un troupeau c'est doux, moins dangereux et manipulable qu'une masse humaine imbécile et frustrée.

– Non mais y'a que les abrutis qui s'laisseront prendre par ces discours, quand on connaît l'histoire de la basilique et qu'on

n'est pas trop couillon on comprend vite que c'est pas une revendication religieuse.

– T'oublies un truc Taklit, la plupart ne pensent pas, ils rabâchent ce qu'ils entendent, leur discours est celui du journal, c'est plus facile pour se croire intègre et intelligent. En vérité, les journalistes ne sont que des têtes réduites, des petits pois desséchés gesticulant comme des poulets décapités, qui guettent les formules les plus piteuses pour réduire les têtes de leurs lecteurs. Il n'y a rien à attendre des médias sinon la réduction définitive de ta tête en petit pois desséché », déclare solennellement Mary Lou en jetant le journal à la poubelle.

Mary Lou et Louise regardent *Suspiria* en s'goinfrant de popcorn quand Taklit frappe énergiquement à la porte.

« Comme d'hab, super repas de famille, hein ? » questionne Mary Lou en refermant la porte sur elle.

– Putain, y'a rien d pire qu'un fils d'ouvrier devenu patron, dit Taklit tremblante de colère, il se rêve super patron ou Parrain et pendant les repas de famille ça fume le cigare, chemise noire ouverte et petite chaîne en or qui brille pendant que sa gonzesse admire sa réussite sociale et se pavane en grande

dame. La réussite c'est vraiment l'échec de la pensée. Les v'là maintenant contre le droit de grève. Tiens, file-moi une clope, j'suis trop vénère là.

– Viens mater l'film avec nous, c'est d'la balle, de la poésie à l'état pur ! Lui dit Louise.

– Te prends pas la tête va », lui conseille Mary Lou.

Mais Taklit ne supporte plus les regards accusateurs de ses oncles qui jugent sa famille sale et stupide. Les repas en famille sont pour elle écœurants d'hypocrisie mais ses parents y tiennent même s'ils se sentent toujours aussi piteux à leur retour. La belle baraque du frangin, la belle caisse du beau-frère, les écrans de deux mètres sur trois pour jouer à la Wii, les cousines qui montrent leurs centaines de robes, de chaussures, de sacs, de bijoux, la décapotable du cousin gominé, son vidéoprojecteur, sa salle de sport, l'entrée avec lion et aigle en marbre, la salle de bains aux robinets en or, la piscine, le bar... pire qu'une visite dans un musée, tout y est froid et sans histoire comme si la vie s'arrêtait au seuil ne pouvant pénétrer ces lieux figés par la représentation d'une débauche matérielle. À vomir aussi leur peur des pauvres et de la contamination, leurs regards dédaigneux sur les vêtements

usés, l'acharnement à humilier les chômeurs tels que les parents de Taklit, la peur des périphéries, des grands ensembles, de la promiscuité, les insultes enrobées d'amitié envers Ahmed, le frère marxiste de Taklit. Le combat de coq, le combat de chiens, voilà ce qu'est la beauté pour ces primates détraqués qui osent parler de liberté en critiquant tout mouvement social. Taklit ne parvient pas à se concentrer sur le film, elle fume clope sur clope et rumine.

« J'peux dire à mon frangin d'nous rejoindre ? J'ai besoin de parler, mais ailleurs que chez moi. Elle rentre à quelle heure ta darone ?

– T'inquiète, elle bosse jusqu'à vingt-deux heures et si elle débarque, elle s'ra contente de voir ton frangin, elle l'aime bien, même si elle approuve pas tout c'qu'il dit. »

Et Mary Lou se replonge dans le film qu'elle a déjà vu six fois, murmurant à l'avance les dialogues. Lorsque Taklit revient avec Ahmed, Mary Lou et Louise sont dans la cuisine buvant un thé et dégustant des gâteaux au miel.

« Tu vois, le ciné d'horreur regorge de pépites comme celle-ci, les couleurs sont flamboyantes, ça te dévrille la rétine, tout ton corps frétille de bonheur et puis merde un truc de ouf aussi ces

corps ouverts à la contagion, m'rend dingue ça, l'odeur de l'humus, envie d'y plonger la gueule et de m'y fondre en feuilles mortes.

– Ouais, j'vois c'que tu veux dire, j'ai grave kiffé, t'aurais dû l'mater avec nous Taklit.

– Encore un film gore ? Franchement les filles, vous êtes pas sérieuses, leur dit Ahmed, pendant ce temps y'a des gars d'extrême droite qui montent tranquilles leur local à deux pas.

– Fais pas chier Ahmed, un jour tu te rendras compte que toute création est communication, un dialogue entre la nature et nous, et qu'c'est essentiel pour notre écologie spirituelle. Ça m'gave grave quoi cette manie de vouloir rationaliser l'art, de l'obliger à coller à la réalité, l'art est funambule, toujours à la limite du merveilleux et de l'horreur. Il exprime notre part d'ombre et le dialogue que nos corps entretiennent avec l'extérieur. Le gore c'est le corps en révolte contre l'inquisition scientifique. Et puis ces putains de couleurs ça t'ouvre au monde, pas vrai Louise ?

– Ouais, quand les couleurs t'envahissent, tu vois tout différemment, répond Louise un peu timide et rougissante.

– Vous m'faites rire tiens, genre l'éducation par le film

d'horreur

– T'as rien compris toi, comme tes potes du syndic, si c'est pas dit clairement nique l'injustice c'est pas politique, c'est ça ? Vous êtes vraiment bornés quand même, ou bloqués, j'sais pas, bloqués des sens j'crois. En vrai, j'crois qu'c'est ça le problème, handicapés des sensations. L'imagination flinguée.

– C'est important de dénoncer et de dénoncer clairement, déjà qu'les gens comprennent que c'qu'ils veulent alors si en plus c'est pas clair...

– Tu sais Ahmed, la poésie, la zik, tout ça quoi, ça a un impact sur ton corps, si tu les domestiques comme la société marchande kiffe, ils sont plus qu'une technologie de pouvoir, d'assujettissement. Tout acte de résistance doit renouer avec ce que cette civilisation nous a volé : notre lien à la terre, aux autres vivants, à la matière, au temps, à l'espace, à tout ce qui ne peut être quantifier et rationaliser. Et ça veut donc dire qu'il faut accepter ce qui nous dépasse et ne pas tenter toujours de le soumettre au terrorisme du réel. S'émanciper c'est se libérer des mots qui s'acharnent à vouloir ordonner le monde selon les règles d'une pensée aliénée. Tu vois, le free jazz, par exemple, c'est politique et c'est pas parce que ça hurle pas dans les

manifs que c'est pas plus efficace d'un point de vue physique. Ces cons d'intellos l'ont désamorcé à vouloir à tout prix réduire le free jazz aux règles occidentales de l'art.

– Ouais, j'dois être handicapé, moi j'vous trouve surtout bien élitistes. C'est pas ça qui vous donne du taf et à grailer que je sache.

– Wow, le marxiste qui vient nous sermonner... dis donc ton délire sur le taf ça concerne que toi et la majorité dont on ne fait pas partie. Les élitistes c'est pas nous tu vois, c'est cette masse qui méprise tout ce qui pense différemment et plie la nuque au premier ordre des maîtres. Elle participe à notre avilissement, nous transformant en bêtes de somme tout juste bonnes à obéir et admirer les élites. Répond Mary Lou

– Les élites, ajoute Louise, sont des hommes malades qui n'hésitent pas à détruire toute vie sur terre pour leur rêve de gloire et d'acquisition matérielle. Et la masse, bien dressée par le système scolaire, par les médias, les divertissements, fantasmait une réussite écocide. C'est pathétique.

– Vous avez jamais eu la dalle vous pour parler comme ça.

– Pff, la dalle... nan mais sérieux, si mon corps est réduit à un estomac pas la peine de continuer l'aventure mon gars - et

plaçant son pouce contre sa gorge Mary Lou simule un égorgement.

– Arrête Mary Lou, Ahmed a pas tort, le changement viendra pas en bouffant des baklavas sur un film d'horreur, dit Taklit.

– Ben l'changement, le vrai, hein, pas celui d'avoir du taff et une accumulation matérielle qui sert qu'à rassurer l'homme civilisé, ben il est spirituel et comme le corps et l'esprit c'est la même chose. Une décolonisation ça devrait passer par la construction d'autre chose et pas l'acceptation des règles du colonisateur.

– Ouais c'est ça, l'éloge de la paresse, ah, la jeunesse ! Répond Ahmed.

– Ben j'suis peut-être jeune hein, mais si j'suis contre le travail c'est parce que c'est un mythe créé de toute pièce pour nous soumettre et qui voudrais nous faire croire que la liberté et la réalisation de soi passent par l'abnégation de toute véritable éthique envers soi-même et les autres, par l'abnégation de notre subjectivité au service d'un collectif servile... pff, la liberté... tu parles, celle de l'entreprise, de l'économie, pas celle du salarié. Le travail dépossède l'homme et la plupart des taffes sont non seulement inutiles à son bien-être mais sont même nocifs à

toutes les espèces. Je suis intellectuellement et émotionnellement contre. »

Et toutes trois acquiescent.

« D'ailleurs, vous voyez bien, ceux qu'on appelle des parvenus, ceux qui ont un boulot qu'ils croient supérieur parce que mieux payé et qui croient que ce boulot est mieux payé parce qu'ils sont des humains supérieurs. En vérité ce ne sont que des avortons qui se fantasment vainqueurs de la sélection naturelle et participent à la falsification de l'histoire pour récolter les fruits que d'autres ont fait croître. Ils rêvent d'un océan sans vagues, d'une pluie sans tonnerre et sans éclairs, ils n'aiment que la sécurité : sécurité de l'emploi, sécurité des loisirs, sécurité de la santé, sécurité du compte en banque, de l'exploitation touristique... S'ils ne l'étaient pas déjà, ils deviennent peu à peu des coquets qui s'octroient des qualités humaines dont ils sont dépourvus. En vérité ils ne cessent de piétiner la vie avec leur incapacité à voir le monde qui vibre au-delà du bout de leur nez. Leur espace se limite à la circonférence de leur ventre.

– Tu sais parfaitement qu'ils ne sont pas responsables, dit Ahmed, agacé comme toujours par l'assurance de Mary Lou.

– Ouais ouais, ils sont bien contents, va, de se laisser infantiliser et gaver.

– C'est de la manipulation, c'est compliqué psychologiquement, ça sert à rien de les culpabiliser, ça marche pas, reprend Ahmed.

– Vivre dans un monde d'adultes infantilisés, y'a rien d'pire. Et les déresponsabiliser par peur de paraître insensible et élitiste, c'est pas les aider. Les bons sentiments un truc de chrétiens ça, en vrai ça existe pas. » répond Mary Lou. Jusqu'à l'arrivée de Fatiha ils se disputèrent sur la meilleure façon d'envisager le monde.

« On peut pas tout changer brutalement, ça prend du temps le changement de mentalité, d'envisager d'autres moyens de vivre. Pour l'instant on ne veut plus être considérés comme des immigrés, on est nés ici.

– Bah, faux problème ça, la politique de l'immigration c'est une stratégie économique, toi t'es plus un immigré et alors ? Ça changera quoi ? T'auras l'droit de te faire enculer comme les autochtones ? Et puis sérieux, immigré ou pas, aucun être humain ne doit plus jamais être perçu comme étranger, c'est tout, dit Mary Lou.

– C'est vrai ça. Et puis d'toute façon, perso je m'sens immigrée, pas dans mon bled. Mais je m'fais pas d'illusion, y'a pas d'bled pour moi, pas d'zone libre. Et j'veux pas vivre comme le bourge ou le richard, j'veux vivre différemment, renchérit Taklit.

– Vrai, c'est comme être gonzesse, demander l'égalité dans une société créée par des mecs, nan mais la blague, on s'bat pour l'égalité des salaires. C'est ouf, on en veut pas de vos salaires. Bref, toi tu veux t'intégrer, via l'école tout ça, moi non, surtout pas, dit Mary Lou.

– C'est idiot, vous êtes dans la négativité, vous n'arriverez à rien comme ça.

– Mais j'capte bien, tu veux arriver à quoi dans une société qui sait que détruire ? Tu crois quoi, qu'on veut alimenter la broyeuse ? On est en quête spirituelle, pas matérielle, lui répond Taklit.

– Toi aussi tu t'y mets, non mais sérieux, quête spirituelle, vous êtes des intellos qui s'branlent sur d'la culture de bourge, vous délirez sur la supériorité de l'art, facile ça quand on vit chez maman qui trime du matin au soir.

– Tant mieux si ma fille peut nourrir son esprit, c'est peut-être un luxe, je sais pas, mais c'est un luxe qu'il faut défendre, sans

esprit on est que des marionnettes, répond Fatiha agacée par la suffisance d'Ahmed.

– Ben ouais, c'est vrai, je devrais écouter et mater que les trucs formatés et qui font rêver, y paraît. Après tout c'est que du divertissement ces films dans lesquels la femme est une poupée décérébrée qui danse pour son homme qu'est systématiquement plus intelligent et fort qu'elle, ces films où les rôles racisés sont un prétexte pour véhiculer toujours les mêmes clichés, ces films où le bon immigré c'est celui qui sourit quand il se fait insulter, ces films où les types qui t'expliquent c'que c'est qu'l'amour et la compassion ont toujours la couleur du colon. Non, aucun impact ça sur ton cerveau.

– Ouais, c'est sûr, comme mater un film japonais plutôt qu'un remake blockbusterisé, c'est vraiment de l'élitisme ça, un mépris total pour le peuple. Nan mais, sérieux, disent Taklit et Mary Lou.

– Vous finirez mal. Vous êtes trop radicales.

– Bah, on va tous finir mal. Au moins nous on saura pourquoi, disent-elles en riant.

– Ne parlez pas comme ça, je n'aime pas. Si vous vouliez, vous pourriez être de bonnes élèves et étudier la politique.

– M'man, hors de question. Non seulement on a pas le profil mais en plus l'école ça te fait miroiter un confort de vie qui ne nous intéresse pas. Quand t'as trop d'choses à perdre tu deviens manipulable. Et puis on l'a dit, on veut pas réformer le système, le changer de l'intérieur. On veut qu'il explose et construire autre chose. »

Après cette discussion Ahmed discuta beaucoup avec Taklit pour la convaincre d'assister aux réunions qui se tenaient dans un appartement de la cité une fois par mois.

« J't'assure, ça vaut l'coup au moins d'y aller une fois. J'suis sûr que ça va l'faire en plus. »

Elles étaient près de la porte. Mary Lou voulait faire demi-tour :

« Si ça nous fait chier on s'casse. Rien nous oblige à rester.

– Ouais, ouais, putain c'que j'espère c'est que je saurai fermer ma gueule. »

C'est la curiosité de Louise qui convainc Mary Lou de se rendre à une réunion des membres du mouvement "Masse en Urgence Révolutionnaire". Taklit y était déjà allée trois fois avec son frère Ahmed.

« Tu verras, Areski est un type super. Il peut paraître froid au premier abord mais il est intelligent et capte vachement de trucs.

– Mouais, on verra, vas-y qu'on en finisse. Frappe à c'te putain d'porte. »

Un grand maigre ouvre et Taklit présente Louise et Mary Lou avant d'entrer dans le studio où une vingtaine de personnes discutent.

« Nous ne pouvons pas le laisser faire. Toutes les preuves sont

là. »

Un petit chauve montre les photos qui couvrent toute une table.

« J'ai du mal à y croire. Il peut être idiot mais de là à nous trahir. Je le connais depuis longtemps. Il a forcément une explication.

– Pour discuter avec ce type ? J'aimerais bien l'entendre, tiens, son explication. »

Le chauve est très calme et son regard froid et aiguisé comme une lame.

– J crois qu'ils craignent une infiltration. Ce type, Laurent, ils l'ont vu discuter avec un type du groupe unitaire. » dit Taklit à Mary Lou et Louise.

« Wow, les lynchages c'est pas mon truc, la délation non plus. C'est quoi c'délire ?

– La petite a peur ? dit un grand musclé à Mary Lou.

– Ici on ne plaisante pas. On mène un combat et on risque la taule, tous les jours. Qui t'a ramenée ici ?

– C'est moi, Ahmed entre au moment où Mary Lou se fait prendre à partie.

– Elles sont sûres, t'inquiète.

- Trop cool, hein, on débarque au moment du lynchage, pur hasard ou habitude ? murmure Mary Lou à Louise.
- Il ne faut pas sombrer dans la paranoïa, nous ne devons pas nous diviser, répond Areski, un albinos d'un mètre quatre vingt, sec comme un linge et dont le regard doux et perçant trouble Louise.
- J'lui fais pas confiance moi. C'type j'l'ai toujours trouvé bizarre, pas assez clair dans ses idées.
- Il aime trop l'pognon j'pense et c'est un trouillard, j'lui fais pas confiance non plus.
- Ok, j'm'en charge. On ne va pas lui demander d'explication, J'vais l'mettre sur un plan je verrais bien comment il gère. En attendant, vous vous calmez, pas la peine d'attiser la méfiance. Comment s'est passée la distribution de nourriture ?
- Les porcs sont venus, ils ont fait peur aux gens disant qu'on avait empoisonné la bouffe. J'sais pas comment ils savaient qu'on s'rait là. C'est chelou.
- Il faut éviter la parano, c'est ce qu'ils veulent, nous monter les uns contre les autres, le vieux topo de la division.
- Le plus important maintenant, ce sont les préparations pour la manif contre les violences policières. Espérons que cette fois

y'aura pas quinze mille fourgons pour quinze manifestants.

– D'toute façon on s'en prend plein la gueule aussi bien par les keufs que par les manifestants pacifistes. Ils nous prennent pour des keufs, des fachos, ou des cons dangereux. On n'a jamais agressé qui que ce soit, mais casser une vitrine, dans la tête de beaucoup d'gens, c'est plus choquant et violent qu'un porc qui matraque.

– T'énerve pas Déborah, Mariama écrit un article, il est temps que les gens comprennent qu'on est du même côté et que les deux actions n'ont pas besoin de s'opposer.

– Ce s'rait bien aussi de se fixer un lieu pas trop facile à encercler, les nasses au bout de cinq minutes ça commence à être chiant et ça démotive les moins à fond.

– Faut surtout trouver un moyen de diffuser l'info sans que les porcs soient au courant. »

Louise, Mary Lou et Taklit écoutaient attentivement les différentes discussions entre les groupes :

« À part des marches pacifistes vous faites quoi en fait ? Non parce que bon, c'est gentil de marcher en silence mais vu c'qu'ils vous mettent ça sert vraiment à rien, à vous donner bonne conscience peut-être mais c'est tout, disait une petite

brune à un petit roux.

– Y'en a marre des blablas. Le changement dans mille ans ça m'intéresse pas. On attend quoi pour foutre le feu ?, disait un papy à une jeune blonde.

– Il y a beaucoup d'étudiants c'est vrai, mais des ouvriers et des chômeurs commencent aussi à venir », disait un petit gars portant un t-shirt à l'effigie de Malcom X.

Puis le silence se fit soudain lorsqu'une jeune métis apparut derrière Areski qui lui céda la place à la tribune de fortune :

« J'ai appris ce matin qu'une tribune de discussion se tenait ici ce soir, je n'ai pas pu résister à l'envie d'y participer pour dire ce que j'ai sur le cœur. Les grandes industries ne cessent de diviser le peuple et aujourd'hui, nous disent-elles, le problème du monde, l'ennemi de la République, de la Démocratie, de la Liberté, de l'Humanisme, sont les musulmans, les arabes. Mais en vérité, les pensées et les projets de ces détenteurs du capital financier sont la peur, consciente ou pas, de voir les masses, qui les dominent par le nombre, s'unir pour anéantir leur expansion. Cette crainte détermine leurs stratégies politiques, économiques et sociales.

Que nous soyons femme, musulman, chrétien, juif, athée, animiste, chômeur, salarié, nous sommes, pour ces adeptes du capital, des citoyens de seconde zone. En vérité, nous avons tous le même oppresseur, le même exploiteur, le même discriminateur : la dictature économique qu'ils nous imposent. Nous devons nous unir contre ce système aux multiples visages qui nous maintient sous son joug. Ce système ne prive pas seulement un grand nombre d'entre nous de logements décents, de nourriture saine, d'éducation correcte, il privatise lentement la moindre parcelle de vie et assassine chaque jour des centaines d'espèces. Le temps est venu d'oublier nos divergences pour lutter contre cet ennemi commun. Nous devons changer notre mentalité dans nos rapports les uns aux autres, nous considérer avec des yeux neufs pour créer l'entente et l'unité dont nous avons besoin. Il nous faut des idées neuves, des solutions neuves, des réponses neuves. Nous ne pouvons plus continuer à tendre l'autre joue. Sans compromis ni négociation nous devons leur reprendre la terre, la libérer de l'exploitation financière. Le but de toute révolution, Cubaine, Chinoise, Mexicaine, Soviétique, a toujours été la terre. Nous ne devons pas craindre la

désobéissance et l'effusion de sang. Quand les puissants nous demandent de verser notre sang à l'étranger pour défendre les soi-disant droits de l'homme nous sommes nombreux à obéir et à le verser, mais quand il s'agit de verser notre sang pour qu'un père ou une mère bénéficie de soin, de nourriture, de toit, nous avons peur. S'il est juste de se battre à l'étranger pour destituer un dictateur alors il est d'autant plus juste de se battre ici pour destituer ceux qui exploitent la misère et le vivant dans le monde. Nous devons renverser et détruire un système qui extermine chaque jour des milliers d'êtres vivants. Notre nation est la Terre et il est temps de nous battre pour que le respect, l'égalité et la justice soient les mêmes pour toutes et tous, humains et non humains. Nous ne voulons plus tendre l'autre joue, l'idéologie financière mondiale doit cesser son oppression politique, son exploitation économique, sa dégradation sociale. Ne vous fiez pas aux puissants qui sont prêts à tout pour maintenir leur puissance. Ils sont hypocrites et ne parlent des droits de l'homme que pour acheter votre conscience. Ne vous fiez pas à celui qui obéit à ces puissants, il est un homme auquel les idées préconçues et le préjugé font chaque jour perdre l'esprit et l'intelligence. Ces gens ne savent pas ce qu'est

la morale, quant ils mettent fin à une situation immorale c'est parce qu'elle est devenue pour eux une menace. La révolution ne consiste pas à supplier un système corrompu pour nous accepter dans son sein. Elle renverse les systèmes et il n'y a pas de système plus corrompu, plus criminel que celui qui exploite la misère pour s'enrichir.

– Il ne faut plus travailler pour eux, crie un homme au fond de la salle, nous devons créer des circuits de redistribution autonomes et nous passer de leurs institutions.

– Impossible, hurle un autre, il faut changer les choses de l'intérieur, en sortir serait un suicide.

– Nous devons investir les usines, distribuer des tracts, créer une radio, une télévision, une véritable démocratie populaire et boycotter au maximum leurs produits matériels et spirituels, dit une autre »

Areski lève la main et le silence se fait, Emma reprend la parole :

« Tous ceux qui souffrent de la marchandisation de la nature, des corps, des esprits, sont des enfants de l'Orient, de l'Afrique, de l'Asie, de l'Amérique latine, de l'Alaska, du Groenland. Nous sommes tous l'Autre que la finance tente de coloniser.

Nous n'acceptons pas la hiérarchie qu'ils veulent imposer, nous refusons de stigmatiser tout récit mythique, religieux ou autre. Nos différences sont notre richesse et c'est avec elles que nous devons vivre non contre elles. »

Les discussions continuèrent et Louise, Mary Lou, Taklit restèrent jusque tard, fomentant des complots, des libérations.

« J'ai discuté une bonne partie de la nuit avec Ilouf. Je lui ai parlé du M.U.R. mais il ne veut pas même se rendre à une réunion. Ce n'est plus de son âge, dit-il. Et puis surtout, il n'y croit pas. « Ils ne sont pas assez prudents. Pour bien faire, ils devraient se réunir en-dehors de la cité. Ils n'auront pas le temps de grandir. Le premier prétexte sera bon pour les faire taire. Tout est sous contrôle ici. La majorité a préféré la sécurité à la liberté et elle se fout pas mal de la souffrance qu'elle ne voit pas. Cette société nous maintient tous dans la brutalité de l'égoïsme, insouciant du gaspillage, capricieux, impatient et exterminant tout ennemi. Nous en sommes tous victimes et je ne sais vraiment pas comment on peut s'en sortir. La nourriture n'est pas un produit mais un don, l'animal n'est pas un objet de compagnie ou de divertissement mais un

compagnon indispensable à notre maturité et à notre intelligence. Je viens d'un village où vivaient encore les derniers loups et ours sauvages. Qu'en est-il aujourd'hui ? Ils vivent dans des réserves financées par des touristes qui veulent voir et posséder. Le monde n'est pas notre propriété. Nous sommes malades, depuis des siècles, malades parce que la nature est devenue pour nous une ennemie et nous la traitons comme telle, nous voulons la posséder, la contrôler, la détruire. Avant que tu n'arrives et me réveilles, je rêvais que j'étais enfant, dans la maison de mon arrière-grand-mère et je revoyais la voisine, cette femme qui s'était tant occupée de moi enfant. Je me suis souvenu de son prénom, Célia. Je l'ai appelée et me suis réveillé. La certitude de sa mort m'a envahi, mon plexus solaire est devenu un boyau tortueux, et une profonde tristesse s'est emparée de moi à l'idée de ne plus jamais la revoir. Pourtant je n'ai que peu de souvenirs d'elle. Simplement des émotions, des rires, des gentillesse, un bien être. Je me fais vieux, tu vois, et la mort rôde, elle porte le visage de Célia. Elle est tendre, douce, cajôlante, rassurante. Je ne la crains pas. » J'ai senti alors mon plexus s'ouvrir, se déchirer, l'angoisse me fendre de la tête au pied. Ma mort ne pouvait porter que le

visage de celle qui m'ouvrit à l'altérité, celle qui m'imposa de son irrémédiable absence la douleur de la séparation et dont le vif souvenir est à présent une chaleur joyeuse et réconfortante qui m'enivre et me construit. Mais Ilouf ne m'avait jamais semblé si las, si désemparé. Son amertume effaça le beau visage de Fantomette, j'étais confrontée à la douleur de mon ami, de mon meilleur ami : « La liberté, me dit-il, on nous l'assène comme un drapeau de foire pour mieux nous dominer. Elle est le mot magique, l'incantation mortifère de cette société. La publicité l'emploi sans cesse pour inscrire sur nos corps les appétits monstrueux, les appétits destructeurs que la société ne cesse de créer pour nous maintenir dans son idéologie mortifère. Nous devons identifier ces appétits et les maîtriser. La liberté n'est pas autre chose qu'accepter de vivre au plus juste avec nous-même pour retrouver le souci des autres et du monde. »

Les jours suivants elles se rendirent à d'autres réunions. Louise était trop timide pour parler mais Mary Lou et Taklit étaient à l'aise et s'emballaient à chaque discussion. Emma était une très bonne oratrice qui exprimait clairement ses idées. Elle

n'était pas pour la lutte armée mais il semblait de plus en plus évident pour tous que cela serait inévitable. Les violences policières, le mépris dont faisaient preuve les médias, les intellectuels, les politiciens, la peur croissante d'une population manipulée, la colère d'une population stigmatisée, laissaient peu d'alternatives : une guerre entre nations, souhaitable selon certains pour juguler les masses et maîtriser les dernières richesses encore exploitables, ou une révolution civile à l'échelle mondiale. Mais des siècles de divisions, de préjugés, de mythes et de fantasmes pourraient-ils être balayés à temps ? Pour certains membres du M.U.R. et pour Taklit il suffisait d'être prêt, la prise de conscience touchant toutes les couches de la société. Mais, ce qui inquiétait le plus Louise et Mary Lou c'était la certitude que jamais une masse suffisamment nombreuses s'élèverait contre le système en place. Une succession de conflits militaires entre nations leur semblait être l'avenir le plus probable. Et Mary Lou s'inquiétait de l'état d'esprit dans lequel seraient les révolutionnaires d'aujourd'hui s'ils étaient vainqueurs. Louise voulait croire en la force spirituelle d'Areski :

« Il n'est pas comme les autres, disait-elle souvent.

– Ben, comme ça, ils ont tous l'air sympa. Mais y'a quand même une hiérarchie et c'est lui qui s'est nommé vice-président. Ok, c'est un des plus engagés et son autorité semble légitime, mais quand même, c'est con ce genre de titre. D'toute façon t'es pas objective, tu kiffes grave son teint de cadavre. » Lui disait-elle en riant.

Areski ignorait les sentiments de Louise dont il appréciait la dégaine de primate bourrue. Malgré son silence, il sentait qu'elle était sceptique et qu'elle ruminait des choses encore innommables. Mais il ne pouvait prendre son temps, l'urgence était le seul sentiment auquel il accordait de l'attention.

« Est-ce que tout est prêt pour la maraude de ce soir ? N'oubliez pas, les vêtements et la bouffe se trouvent à l'appart du sixième, escalier B. N'allez pas vous servir dans le frigo de n'importe qui. » Tous rient.

Quelques heures après la manifestation contre les violences policières, Ahmed est tabassé par des membres du groupe unitaire.

« ... parce qu'il a l'audace de réfléchir - écrit Louise - de ne pas se taire et d'oser voir au-delà de sa périphérie. C'est là où y'a d'la maille, là où les gens croient que ça schlingue pas la pisse et la merde, qu'une chaîne de vélo lui a lacéré le visage et un poing américain lui a pété les dents. Sa mère pleure et supplie Dieu de pardonner on ne sait quel péché, que ce n'est pas juste, que son fils est doux comme un agneau, juste un peu bon à rien. Le père explique que chacun doit rester à sa place, qu'il ne faut pas provoquer, pas faire le malin surtout quand on est épais comme un linge. Les keufs s'en tapent de « l'arabe défiguré », comme quand Rosa les a appelés pour son père qui tabassait sa sœur et qu'elle a entendu à l'autre bout du fil une policière gueuler : « Elle l'a bien cherché, qu'elle arrête de nous faire chier ». Les flics ne sont que des porcs. Peut-être que certains ont vraiment cru un jour que l'uniforme permettait de

veiller sur la veuve et l'orphelin, peut-être..., mais quand on est aux ordres d'un quelconque maître, on fait respecter la justice du maître, une justice pas du tout impartiale. Trop d'hommes rêvent d'être Dieu dans leur petit territoire, leur petit domaine : l'État, l'entreprise, la famille, la petite femme, le chien... et l'esclave, s'il est bien fidèle et soumis, aura droit à une petite cerise, parce que le maître se rêve aussi généreux et honnête. Pour leur malheur, la plupart veulent de l'ordre, de la sécurité, de la soumission, de la discipline. Ahmed est notre alter ego, un inadapté, trop sensible pour être réduit au rôle du vrai mec, qui n'aime ni la violence ni le pouvoir. Dès sa sortie de l'hôpital on a pris le parti de la vengeance et enfilé des esprits de guerriers, de Geronimo, d'Apaches : « *On est né pour vous voir crever, la gueule ouverte et la gorge tranchée, bourgeois, nantis, dandys, c'est la revanche des bandits... vous serez morts avant qu'on se taise* » (B James). »

Trop souvent proies elles se veulent à présent meute pour retourner contre l'opresseur sa coercition et sa violence. Ilouf se méfie de la riposte physique qui selon lui est trop souvent un piège à cons et tente de les dissuader. Mais retourner l'arme contre l'agresseur leur semble être la seule

manière de détruire son pouvoir. C'est en animaux qui ne craignent pas l'erreur et placent leur orgueil dans la responsabilité de leurs actes qu'elles décident de prendre leurs canifs pour sillonner les quartiers et repérer l'ennemi. Ahmed, l'adolescent pacifiste, veut aussi sa vengeance. La meute rôde, ne rentre plus la nuit, couche dehors. Jusqu'à ce jour où il reconnaît un de ses agresseurs fumant sur un banc de la place des Sables. Elles s'organisent, le pistent et une nuit, alors qu'il est enfin seul et la rue déserte, elles l'assomment avec un gourdin et embarquent son corps inerte jusque dans une ruelle où règnent les effluves de corps rongés par le crack. La meute déshabille le faf, lui grave un gros cœur fleuri sur son crâne bien rasé, lui circoncis la bite, et sur son torse tatoue : « J'aime le noir et l'arabe, le musulman et le juif, les femmes et les homosexuels » avant de le lâcher nu et en sang dans son quartier de singes civilisés. La meute ne jubile pas, ce n'est pas jouissif de faire preuve de force et de domination, surtout quand le rapport est basé sur le nombre. La meute n'est pas satisfaite, verser le sang ne lui plaît pas, mais elle ne pouvait pas ne pas répondre.

Pour le fils du singe civilisé la police a bien mené l'enquête et est remontée jusqu'à Ahmed. Faut croire qu'au moindre prétexte ils l'embarqueraient puisqu'Ahmed, ce soir-là, n'était pas avec elles. Mehdi, le frère cadet, se réjouit presque ouvertement de l'arrestation de son aîné :

« Il faisait chier avec ses sermons, toujours à critiquer, à faire la leçon, à prendre les autres pour des cons. On a qu'une vie, faut s'éclater... il allait nous rendre fous à nous prendre la tête comme asse, un p'tit tour en zonzon ça va lui mettre du plomb dans la cervelle. Nan mais sérieux, pour qui il s'est pris l'gringalet ! »

Taklit ne supporte plus son attitude et la lâcheté de ses parents qui le laissent prendre chaque jour plus de pouvoir :

« Dès qu'elle voit que la Benz est à toi elle sourit et tortille du cul et là tu sais qu't'en feras c'que tu veux. Les gonzesses c'est comme des chiennes, faut les mater si tu veux qu'elles te respectent - dit-il au petit dernier - en vrai, frérot, c'est la peur qui les fait mouiller. Allez, ma couille, une bonne gifle et elles viendront te manger dans les mains et t'sucer à n'en plus finir, héhé, c'est ça la vie, quand les salopes courent les rues faut pas

attendre l'mariage pour goûter aux p'tits minous. Et toi - dit-il à Taklit - maintenant tu vas arrêter tes conneries et rester sagement à la maison. C'est moi à présent l'aîné, et j'veux pas qu'ma sœur traîne dehors à n'importe quelle heure. T'as compris ? ».

Puisque ses parents ne font rien pour calmer le délire de domination du frangin Taklit décide de lui régler elle-même son compte. Un soir, elles l'attendent au pied de l'immeuble. Il sort de sa merco comme un texan descendant de son cheval, dandine des hanches comme un cow-boy portant un colt, crache un petit filet de salive et s'approche, menaçant, de Taklit :

« Tu fous quoi encore avec ces deux salopes ? Ressemblent même pas à des nanas ces grosses vaches imbaisables, c'est ça qui vous met en rogne, hein, qu'y ait aucun gars pour vous la foutre. »

En silence et sans sommation Taklit lui éclate un tibia avec une barre à mine. Gémissant au sol, Louise et Mary Lou en profitent pour lui bloquer les bras. Taklit lui écrase les couilles sous ses baskets :

« Vrai frérot, on est imbaisable, infâme, infréquentable,

intraitable et j'veux plus voir ta sale gueule me donner des ordres, t'as compris ? ».

Elles s'éloignent laissant Mehdi gémir dans sa pisse. Elles savent qu'il ne dira rien, il est bien trop fier pour en parler, il se contentera de les éviter.

Dans le hall ça critique encore les féministes, ça s'marre parce que ça veut enlever le mot « mademoiselle » des papiers officiels, et ça les traite à tout va d'extrémistes haïssant les hommes et autres fadaïses. Le trio s'marre.

« L'homme est tellement couillon qu'il ne voit même pas qu'il est le seul responsable de son extinction. Avec toutes les hormones qu'ils exploitent ils auront bientôt de beaux petits seins et de belles poches de kangourou entre les jambes. De la morue à l'humain, plus un seul mâle sur la planète Terre. »

Et pendant que certaines femelles imitent les mâles dans tout ce qu'ils ont de plus ridicule et dangereux, certains mâles fantasment la guerre des sexes. Il n'y a pas que le dualisme homme-femme, sauvage-civilisé, qui révolte le trio, la soi-disant exception humaine les gonfle tout autant, l'opposition homme-animal ne leur convient pas, mammifères vivants

parmi d'autres mammifères, leur personnalité seule doit être ce qui les oppose aux autres. Comme les hyènes du Harar sur le passage desquelles les portes se ferment, leur colère et leur mépris croissent de jour en jour et elles ressentent de moins en moins de sympathie pour les êtres qui tentent de leur faire plier la nuque.

« Amour » crie la mère désespérée, « Amour » crie le père autoritaire, « Amour » crie le frère frustré... sous le beau mot « amour » se cachent l'abnégation et la soumission. Elles ne veulent pas de leur amour.

« Nous sommes les habitantes de cette zone où n'existe pas la peur du chaos et nous voulons que cette absence de peur se répande comme une peste. La vie est toujours à conquérir, toujours en danger, toujours malmenée. La lutte est un processus sans point final. »

Elles se sentent de plus en plus agressées par les regards méprisants et hostiles de leurs voisins. Taklit et Louise dorment chez Ilouf ou chez Fatiha et nombreux sont ceux qui montrent du doigt le « harem du cul-de-jatte ». Ilouf nettoie tous les jours insultes et crachats sur sa porte. Et puis vient l'assassinat qui agrmente le quotidien, surtout celui des petits possédants,

des petits commerçants, des petits salariés, des petits esprits, ça leur apporte un souffle émotionnel dans tout ce vide existentiel. Ils découvrent à nouveau combien la police est belle, bonne et rassurante. Le M.U.R. désespère de la manipulation médiatique et politique. Qu'importe le responsable, l'important c'est que tout événement soit récupéré par les puissants pour diviser encore et donner lieu à de nouvelles lois coercitives. *Éteins ta télé, et leurs émissions d'arriérés, éteins ta télé, avant d'finir complètement aliéné ! (Kenya Arkana)* écrivent-elles sur la porte de l'immeuble. Mais elles ne se font plus d'illusions depuis qu'à quatre heures du mat les coups de feu ont lacéré la cité. Emma et Areski sont morts avec une dizaine d'autres. Des porcs ont tiré dans un tas de corps endormis. La version officielle déclare qu'il s'agit d'une guerre de gangs, que les membres du « M.U.R. » étaient dangereux et responsables du meurtre des trois flics qui enquêtaient sur un trafic d'héroïne. La plupart y croit, « s'en doutait même depuis longtemps », disent-ils fièrement.

« On peut être de n'importe quel côté du fleuve la majorité est toujours autant à chier. Bien domestiquée elle s'acharne sur les innocents pendant que les coupables se

gavent. » écrit Louise.

La maison squattée est détruite. Sofian, Bernadette et Jules décident de quitter la ville, de s'installer au plus près de la nature, espérant que la petite Elia savoure la beauté du monde. De nouveaux immeubles vont s'élever, plus écolo, plus lumineux, accompagnés de leur cohorte de magasins... et tous sourient « On aura plus ces clodos bruyants et puants, y'aura une grande surface, y'aura du taf. »

Le dégoût et la rage les mettent hors d'elles. Elles refusent de choisir entre le pire et le moins pire, mais le temps passe vite :

*« On nous apprend à vivre le nez dans l'guidon
J'ai l'impression d'être trop lent, trop réfléchi, hors-norme
Comme si je me faisais écraser par l'aiguille de l'horloge »*

(Rocé)

Elles n'aiment pas le travail, l'argent, les mythes, les familles des sociétés marchandes. Elles s'en foutent de leur milieu, de tous les milieux. Elles ne rêvent qu'à l'explosion des tours...

« On enfile nos cagoules, nos visages sont sombres, nos mâchoires serrées. Toujours aux aguets, nos yeux sont à l'affût du moindre mouvement hostile. *Quand la lune tombe comme une enclume au-dessus de nos têtes et que le bitume nous traîne dehors comme des croque-morts, la lune laisse apparaître le vrai visage des gens.* La rue nous appartient, elle appartient au peuple et aucune peur ne nous empêchera de l'arpenter. Nos lames en poche, l'esprit aiguisé, nous errons dans les rues de la grande ville, agressant les friqués qui gerbent leur sky de luxe dans le caniveau, qui méprisent les clodos ou drogués qu'ils aperçoivent du coin de l'œil. *Le savoir c'est bien, les armes c'est mieux* (Virus), et nous espérons bien posséder les deux. Poètes, peintres, révoltés... les rebelles sont nos frères, ceux qui hurlent *Je n'ai jamais été de ce peuple-ci ; je n'ai jamais été chrétien ; je suis de la race qui chantait dans le supplice ; je ne comprends pas les lois ; je n'ai pas le sens moral ; je suis une brute...* (Rimbaud). »

Louise écrit entre deux vols et les filles se demandent parfois :

« Serions-nous ce que nous sommes sans cette adversité

? Quand la guerre a-t-elle commencé ? »

Et Louise de répondre :

« Dès la naissance, l'acquis est fulgurant, dès le premier cri la révolte m'a possédée. »

Elles ne font pas que chourav les riches et se prendre pour les corbeaux de la justice, elles essaient de comprendre cet étrange sentiment que l'homme des cités est comme un animal jamais né. Elles savent qu'elles finiront mal, mais pour elles, le pire c'est de finir étriquée, le corps avachi, l'esprit las et fainéant, éteints et froids. Mary Lou le dit souvent « Nous sommes en guerre contre une masse invisible qu'une seule volonté dirige : nous mutiler, nous bâillonner, lisser nos singularités. Les mots seuls permettent la venue de l'homme au monde, mots murmurés, mots chantés, mots hurlés, mots gravés... Il nous faut redécouvrir les mots sauvages, ceux qui n'ordonnent pas, mais construisent les liens et les émerveillements du monde ».

Et entre deux tournées de Mary Jane elles volent les riches. Qu'importe que la tassepé friquée soit elle aussi victime de l'élevage de citoyens avec des gavés et des affamés pour faire peur aux gavés, faire rêver les affamés, et les maîtriser.

L'errance dans les rues leur permet de faire des rencontres fugitives mais fondamentales : les polonais qui chantent les airs de leur pays, qui pleurent leur enfance, leur mère et leur village ; la bourgeoise sans domicile qui fuit les mâles de la famille, père, frère et époux, et leur volonté de mater, à coups de triques et de viols, son goût pour la rêverie ; l'ouvrier qui vénère les travailleuses du sexe parce qu'elles au moins ne mentent pas, qu'y'a rien de plus honnête que des transactions financières ; la prostituée qui fantasme son taf parce qu'au final, dit-elle, les hommes sont seuls, malheureux, impuissants ; le gigolo qui vend son corps à de vieilles bourgeoises pour se payer un train de vie de mac et enchaîner les partouzes. Tout être humain est un bordel, un corps et un esprit hanté par les autres. Son malheur vient de son obstination à croire qu'il ne peut être lui-même qu'en étant seul contre tous.

« On n'a rien à prouver, on ne veut pas réussir, on ne veut surtout pas réussir. L'échec on ne connaît pas, on ne connaît que les erreurs comme celle de la nuit dernière. On a perdu le contrôle. Le bras à vif, les pupilles dilatées, la gueule défoncée,

la gamine n'avait pas plus de douze ans. Elle tombait à chaque pas et du sang coulait de ses commissures et coagulait le long de ses cheveux blonds. On l'a vue tourner à l'angle de la rue, sous le réverbère son ombre rampait sur le sol. À peine le temps de comprendre, rapide comme un vampire, on a vu son mac sortir de la merco pour lui trancher la gorge. Ses jambes tremblaient au-dessus du sol et ses grands yeux drogués nous ont fixé avant de sombrer définitivement dans le gargarisme de sa gorge sanglante. Comme un vieux sac puant, le mac a jeté le corps sur le siège arrière et son regard glacial s'est posé sur nous. Quand il a dirigé son vingt-deux vers nous, nous avons pris la fuite mues par une frousse terrible. On avait l'habitude de gérer l'agressivité des toxes, la prétention des petits merdeux qui jouent les durs, la parano des revendeurs de shit, on a appris à filer discrètement dès que la valetaille s'ramène, mais face au meurtre le plus froid et gratuit on a été minable. On n'a rien vu venir, on n'a pas compris assez vite. »

Durant des semaines le visage de la gamine, la gueule du type, les hantent. Comment devient-on un homme aussi apte à ôter la vie ? Comment cet homme est-il devenu si froid et indifférent à la souffrance ? Et elles repensent au type qui

observait la scène derrière son rideau :

« On marche vers le même précipice, on s'jette dedans en file indienne, on s'habitue aux cris d'un frère qui tombe dans le vide pile devant nous pourvu que ne fusse que le confort de nos p'tites vies se maintienne » (Scylla)

« Nous étions trois et nous avons fui. Quand le flingue nous a visées on s'est chiées dessus. La fin imminente c'est le corps tout entier qui l'a compris et qui a pris le dessus. À cette trouille qui nous fait encore trembler s'ajoute la peur de ressembler à ce type et la volonté intraitable de venger la victime. Six mois déjà. Sous la pluie et le froid on fait le guet. On en voit des magouilles entre flics et macs, flics et trafiquants. On en voit des frères et des sœurs s'identifier à des marchandises. Tout corps est négociable, à vendre ou à louer, selon l'intérêt de ceux qu'on ne voit jamais, parce que bien planqués, au chaud, dans leur appart de luxe. Tous ont des regards inconnus, étranges, comme s'ils venaient d'une autre planète. Les spectres, les appelait Mary Lou. Six mois déjà. Taklit voulait tuer le mac, Mary Lou voulait partir et nous sommes parties quelques semaines. On a fait du stop, nous

contentant de suivre le chemin que le hasard ouvrait. On squattait une bergerie abandonnée et bouffions des invendus. Mais bientôt les habitants les plus proches s'interrogèrent sur notre mode de vie et l'odeur de la valetaille, que nous connaissons bien, s'approcha. C'est là-bas, dans la montagne, que j'ai enfin compris :

Si j'ai du goût, ce n'est guère

Que pour la terre et les pierres... (Rimbaud)

À notre retour, j'ai ressenti toute l'horreur et la folie des grands ensembles. Entassement, isolement, cage..., zoo pour médias. C'était devenu insupportable, et chaque visage semblait nous dévisager. Le regard du mac, perçant et froid, était devenu celui de tous les voisins. Ce visage était l'esprit à exorciser. Mary Lou ne supportait plus la haine impuissante qui nous ravageait et se réfugia dans l'écoute de musiques de plus en plus dissonantes. Elle se plut à grogner, à aboyer, à crier. Le désir de vengeance n'avait pas quitté Taklit qui caressait, le regard lointain, la lame de son canif. Imaginer la mise à mort l'obsédait, ça tournait en boucle dans sa tête : « C'est toujours

la même chose, ils sont fiers quand ils sont armés, désarmez-les, ils ne sont plus que des avortons apeurés. Sans son flingue le mac ne sera qu'un pauvre type se chiant dessus. J'lui couperai l'oreille d'un coup de lame, la langue, les yeux, les couilles... et j'lui enfoncerai tout ça dans ses orbites vides. » J'ai essayé de la calmer, y'avait rien à faire. Elle ne supportait plus aucun mec, voulait à tous leur faire la peau. Six mois déjà. Taklit voulait en découdre mais les survivantes du M.U.R. étaient trop pacifistes, elle voulait caillasser tous les chiens de garde du système. Un jour, sans nous prévenir elle partit. Six mois déjà. Mary Lou quant à elle s'est mise en tête de monter un groupe et elle a rencontré une saxophoniste et une batteuse. Elle braillait dans les bars jusqu'au soir où, chantant au Black Fish :

- « *Whisper, listen, whisper, listen. Whispers say we're free. Rumors flyin', must be lyin'. Can it really be? Can't conceive it, don't believe it. But that's what they say. Slave no longer, slave no longer, this is Freedom Day.* » (Abbey Lincoln) -

j'entendis sa voix s'étrangler et lu la peur dans ses yeux. Ce soir

là, elle quitta la scène précipitamment. Ce soir-là, Mary Lou disparut. Une semaine plus tard, à moitié bouffé par les poissons, gisait sur une berge son corps dont la gorge avait été tranchée. Affaire classée en quelques semaines. Mais je sais ce qui s'est passé. Le mac était là, dans un angle mort, et leurs regards se reconnurent. C'est certain, il sait maintenant de quel bloc nous venons, mais malgré la peur je ne me soumettrai pas. Je fais le serment de faire honneur aux cris de Mary Lou, à la rage de Taklit et à mon rêve. Je dois quitter ces tours où rien de bon ne m'attend. J'vais trimarder. Trimarder, mot magique découvert dans le dictionnaire ouvert au pif. Je s'rai la Trimarde, clocharde diogénique, bête solitaire. »

Deuxième partie

Le sentier des brebis

*« Vous aimez si peu, vous aimez si mal !
Aimer, briser – belle rime ! Aussi blême
Que la mort ! Et cela se nommerait
L'amour ? Des muscles dont on joue... »*
(Marina Tsvetaeva, Ariane)

*« On l'a presque oublié :
l'imaginaire, comme l'amour, se perd ou se gagne. »*
(Annie Le Brun, Les châteaux de la subversion)

« *Je n'existe pas* », me disait-elle souvent. « Le passé est une multitude que la constitution d'une certaine mémoire façonne. Elle peut entraver ou libérer, elle est toujours à inventer en composant avec les visages du passé. » Je sais qu'elle erra longtemps entre angoisses et émerveillements « Dans les moments d'extase je me sens naître du big bang, plongée dans un océan atemporel. » Comme elle l'écrivit le jour du massacre « J'écris en assiégée, en aliénée... je suis la proie de mes sortilèges... », elle ne cessa de se méfier d'elle-même, de ses emportements, de sa colère.

Une après-midi de septembre, au jour de la grande crue, elle me dit que l'amour passionnel et mystique était une valse hypnotique, un des maillons de la servitude moderne. « L'amour est une construction sociale, il émerge d'un imaginaire collectif. Ce n'est pas l'amour qui sauvera le monde mais l'acceptation de la liberté et de la fragilité de chaque être vivant, par-delà l'angoisse de la séparation, l'angoisse de la

mort, l'angoisse de la solitude. »

En me racontant son histoire elle ne savait pas que d'une certaine façon elle façonnait mes nerfs, mon cerveau, mes viscères. Parfois, elle rythmait son récit de balades ou chansons et c'est la dissonance de sa musique, ces moments où elle prolongeait les lettres jusqu'à les réduire en coulée de lave, que j'aimerais retrouver. Auprès d'elle ma conscience des liens tissant les différents mondes qui nous composent n'a cessé de s'affirmer et de croître. Je m'interroge sans cesse sur ce qu'elle m'a légué, sur ce qu'éveiller ce passé m'offre comme possibles.

« Encore un réveil difficile, des rêves incohérents, angoissants. Je ne sais pas, comme si j'implosais discrètement, l'air de rien. J'ai l'impression d'être dans l'urgence, dans une panique perpétuelle. Mes nerfs sont à fleur de peau. Je suis agacée par ma propre existence. Entre les côtes je sens toujours un petit ver qui se tortille et ne me laisse pas en paix. Les tourments du quotidien hantent mes rêves. Je voudrais en finir. Vite ! Un exorcisme, une mue ! Mais quand le calme semble s'installer, l'amertume m'entrave à l'idée de ne plus ressentir certains emportements. Tout est si ambigu. Pourquoi les choses ne m'apparaissent-elles jamais clairement ? Pourquoi ai-je toujours cette grande fatigue comme si je devais m'extirper chaque jour d'un marasme boueux ? Les rares moments de lucidité sont si douloureux qu'ils m'épuisent physiquement et mentalement. Il m'arrive pourtant parfois de surprendre l'aube et ces instants sont d'une telle quiétude. J'espère, les yeux fixant le mur gris de l'immeuble d'en face, mais je reste irrémédiablement la même. Je crois m'en sortir mais non, j'ai la

bouche de mon père, le regard de mon père, la folie de mon père. Je n'en peux plus de mon reflet, de mon échec, de mes prétentions. Je suis celle à abattre, celle dont l'avis ne compte pas, la vieille, déjà. À peine remise de sa naissance, à peine remise des conséquences, déjà morte-née, à l'abattoir des pensées.... *Un matin, je disparaîtrai pour n'avoir à rougir devant personne de n'être rien, de ne rien gagner ; sans aucun espoir d'être quelqu'un ni de jamais gagner quelque chose (Jules Vallès).* Tel est mon destin, je le ressens au plus profond de mes entrailles. Mais qu'importe, après tout, je ferai de mon refus obstiné mon salut. »

Angoisse et Furie, accompagnées de leurs progénitures Lassitude et Dédain, ne cessent de la tourmenter. Mais la colère est sa plus fidèle compagne et, sous le charnier de ses fantômes, c'est encore et toujours l'insurgée qui creuse en quête des *armes miraculeuses (Aimé Césaire).*

Sonia tente, à plusieurs reprises, de la voir mais malgré les interventions d'Ilouf, Louise toujours refuse. Bien que le cancer ronge sa mère, Louise n'a ni la force du pardon ni celle de la compassion. Elle ne supporte pas même Fatiha qui

continue à jouer le jeu de la vie, et l'inquiétude d'Iloof l'exaspère. Elle rêve parfois de prendre la route mais reste cloîtrée, tumultueuse et chaotique. Elle écrit, fiévreusement, chaque nuit : « Quelque chose meurt en moi. Il n'y a pas d'autre explication. Quelque chose meurt en moi. Des lambeaux de je ne sais quoi me quittent. Je sens une lutte intense sous ma peau. Toutes mes forces se conjuguent pour une régénération têtue et ferme. Ou est-ce tout simplement la domination des passions tristes ? Quand se démêlera l'écheveau ? ». La ville est désormais atemporelle et il lui semble que seuls y circulent des fantômes. « Hors de ces quatre murs, tout disparaît. L'espace de la ville est peau de chagrin et les humains ne sont plus que des voix lointaines et inaudibles... la chambre comme cale à la dérive... même pas un hublot pour voir le chaos. Mais jusque dans cette solitude, je suis harcelée par des tentacules malades qui têtent, lèchent, s'accrochent... Ça devient de plus en plus difficile. Je veux qu'on m'oublie, dans mon petit trou, comme un rat qui n'aime pas les autres rats. Oui, c'est cela ! Moi être méchante, puante, malsaine, et rien que ça. ». Sa méchanceté la démange, son mépris des autres : « Prêt à rendre l'âme le mot "Autre" dégueule son pus sur ma tête. C'est dégueulasse, ça me

colle aux cheveux, ça me colle les cils et les lèvres... Moi vouloir être cannibale et asexuée en toute tranquillité. » Mais elle achoppe toujours devant cette difficulté persistante, cette incapacité à aligner les mots pour anéantir tout rappel à l'ordre. Fatiguée et stupide, elle s'effondre lamentablement dans le dégoût ; et l'amertume, gouffre d'abîme, domine tout son être. Son corps et son esprit sont faibles et malades, ses tentatives de fonctionnement dérisoires et vouées à l'échec. Elle est plante arrachée dont les derniers litres de sève gémissent aux tempes. « Il fait froid et soif tandis que la peau se détériore. Et les nerfs tendus chantent le requiem d'une morne machine morte. » D'abord, elle quitte de moins en moins sa chambre, dort de plus en plus, puis commence à chier dans un coin de la chambre pour bientôt ne plus s'alimenter. Ilouf tente de la raisonner mais menaces et douceurs n'y changent rien, elle s'obstine dans le silence et la destruction. Au fil des jours, l'odeur devient pestilentielle et Ilouf est sur le point d'appeler les pompiers, une ambulance, pour qu'elle sorte de cette chambre lorsqu'il l'entend enfin, un soir, gratter contre la porte, comme une petite chatte cherchant à l'ouvrir, et prononcer, d'une voix faible et étrangement cristalline, une voix qui ne lui ressemble pas :

« Ilouf, raconte moi une histoire, j'ai faim de mots. »

Ce soir-là, il entendit son corps s'allonger contre la porte et sut qu'elle tendait l'oreille, il murmura alors à l'encoignure de la porte :

« Harpie, Harpie en forêt obscure... À chaque pas s'enfonce plus avant. À chaque pas un peu plus loin des hommes. Dans le grouillement d'une forêt d'automne, elle s'enfonce sanglotant. Que de bavardage dans cette forêt obscure... des revenants s'agitent comme des fruits mûrs sur des arbres hennissant. Ruade de branches, galop de racines et d'herbe, les coléoptères et les vers ont tous visage humain. Athrax sans venin, ses mandibules hargneuses marchent à grand pas. Sur la plus haute branche, un gui chuchote : « – La voilà. Encore indifférente. Pas un regard, pas un sourire. J'attends, attentif, aux aguets... Quand elle s'allongera pour se reposer, je me glisserai près d'elle. Je veux la déposséder. » Harpie ne l'entend pas. Harpie n'entend, à travers ses sanglots, que le murmure des racines : "Nous voulons courir dans la lumière, courir dans un désert, dans une clairière, qu'importe. Nous voulons courir et voleter comme des libellules, des papillons, des lucioles. Bourdonner dans les rayons du jour et butiner des phénomènes, des

sensations, des rires... Mais pour voler ces liqueurs essentielles, il nous faut d'abord nous mutiler, nous recoudre, ne pas craindre les stigmates, les sutures, la marque du temps, les déboires et les douleurs. Et surtout, il nous faut vaincre la fatigue, le dégoût, la contagion et la rage du vampire impuissant." Comme un ruisseau, le murmure ne se cristallise pas, il est une répétition différente à chaque fois, ni plus précise ni plus vague, autre chose dans une même chose. Il procède par bonds, imperceptibles jusqu'à... ce que l'œil écoute.

Une harde de sangliers - laies, marcassins et ragots - se rue vers elle et la traverse. Émerveillement. Rencontre fugitive à l'empreinte tenace. La voilà, essoufflée, à quatre pattes dans les sous-bois. Elle renifle, mange la terre, se vautre dans la tourbe, grogne... « policée ne plus être, pour mieux se connaître ». Le ruissellement de la décomposition des éléments vivants au bord de la langue... hannetons, hannetons... larves dans ses cheveux et sur ses doigts... allongée sur un tronc dévoré par les xylophages, elle recueille le grouillement du temps... paupières ouvertes, cristallin sec. « N'est pas ceci, n'est pas cela etc., *ad nausea*... Mais qu'est-ce ? » Encéphalogramme plat, cardiogramme plat et pourtant... au

niveau des pores quelque chose s'agite... quelque chose vibre...
comme des bouches absorbant l'espace... À la surface de son
corps : exuviation d'arthropodes jusqu'à l'Imago. Toute sa
circulation : arêtes et crêtes. Ses membres : système radicaire
mycorhizé... tic tac tic tac tic tac : la chouette hulotte l'éveille. »

Cette histoire étrange, Louise ne l'avait jamais
entendue. Ilouf l'inventa pour elle, avec l'espoir d'annihiler sa
souffrance et l'aider à se régénérer. Il ajouta avant de n'être
qu'un grincement de roue disparaissant dans le silence de
l'appartement :

« Le monde de l'autre, nous l'absorbons comme une liqueur
douce amère, et cette liqueur nous pénètre si intensément que
le mimétisme peut enfin faire son œuvre : et voilà que le
monde de l'autre se mêle au nôtre pour en créer un nouveau
bien plus vaste, riche et complexe. Ce sont des spirales qui se
croisent, se nouent, se mélangent, se divisent et s'éloignent
l'une de l'autre sans jamais rompre le lien. D'une extrémité à
l'autre les mêmes ondes gainées d'une myriade de chants... »

Ce soir-là Louise sortit discrètement de la chambre.
Ilouf l'entendait fureter mais ne bougea pas, scrutant de l'oreille

ses va et vient. Elle nettoya sa chambre où des sacs d'excréments s'étaient accumulés, des restes de nourriture, des vomissures. Elle prit une douche et lorsqu'elle fut prête, elle rentra discrètement dans la chambre d'Ilof et s'allongea près de lui.

« Je dois partir, je t'aime, je t'aimerai toujours, mais je dois partir.

– Je sais, et je n'ai pas le cœur à te l'interdire. Au fond, tu sais, lui dit-il en lui caressant le crâne, je crois que ta décision est la plus juste. Mais je pense aussi que tu devrais prévenir Sonia.

– Non, tu le lui diras, je te fais confiance, tu trouveras les mots justes.

– Louise, ma petite Louise, tu devrais cesser de lui en vouloir.

– Je ne peux pas, je ne peux pas oublier ses foutus signes de croix quand on s'croisait, ses regards effrayés et dégoûtés. Tu ne veux pas venir avec moi ? Nous pourrions retourner dans ton village, les choses ont un peu changé là-bas.

– J'suis trop vieux et je n'ai jamais eu le courage de la fuite. »

Elle se leva, embrassa Ilof sur les lèvres.

– Tu m'attendras, n'est-ce-pas ?

– Bien sûr, et ce s'ra à ton tour de m'raconter des histoires, dit-il

dans un sourire. Mais Sonia, tu risques de ne jamais la revoir.

– Je sais, mais je n'peux pas.

– J'espère que tu ne le regretteras pas. »

Les façades reflètent l'aube, et les narines de Louise flairent l'odeur du goudron et de l'essence, ses oreilles enregistrent le vrombissement des voitures, le craquement du RER, le souffle de l'usine, ses rétines s'imprègnent des murs gris où éclosent les graffitis, signatures d'espairs ou empreintes négatives, lichens déjà fossiles que la maréchaussée voudrait effacer pour clore définitivement l'horizon. Les voitures sont de plus en plus nombreuses avec leur cargaison de visages blafards, cernés et fermés. La brutalité s'agglutine dès l'aube bouchant les artères périphériques, klaxonnant une poussière d'épaves. « *Je passe une à une les lignes en fraude* » (*La rumeur*), murmure Louise entre ses dents. » Un ciel nuageux écrase les échafaudages qui sillonnent son parcours et les ferrailles rouillées branlent comme de mélancoliques squelettes. Peu à peu elle s'éloigne du tohu-bohu des immeubles pour pénétrer la zone des terrains vagues, des entrepôts abandonnés, des maisons en ruines. « La ruine console le chêne. Ou l'inverse. Ils se soutiennent l'un l'autre et

leurs hôtes sont les sansonnets, les couleuvres et les araignées... L'herbe lézarde le bitume et de l'effondrement d'un mur un étang naît. Je me suis endormie à ses bords, bercée par le chant des crapauds accoucheurs. » À l'aube du second jour, des vapeurs en suspens libèrent l'odeur lourde et suffocante de l'orage, du pourrissement des nénuphars. Louise longe le bord sinueux de l'étang, abasourdie par la beauté du ciel, ses lumières diffuses et brûlantes. À ses narines un parfum de fumier attise un souvenir d'enfance, fugace comme les cris du cirque et de ses animaux où Sonia l'emmena un soir. Elle se souvient des applaudissements et des rires, de sa fascination pour la couleur des lions, la grâce des chevaux, et de la tristesse qui la submergea quand les singes entrèrent en piste. Elle se souvient du sourire de Sonia, de son regard doux et pétillant. Dans l'épanouissement bruyant de l'agitation du spectacle Sonia semblait heureuse. Et même si sa mère était encore à ce moment là la principale source du monde, de ses émerveillements, de ses rires et de ses emportements, Louise ne comprenait pas pourquoi Sonia s'amusait à voir un clown frapper un singe. Louise s'éloigne de l'étang, flairant le fumier dont l'émotion émane, et perçoit, sur la ligne d'horizon, les

corps vaporeux de juments et poulains. Elle entend des hennissements et voit bientôt, dans un champs, une jument saillie par un étalon. Les deux animaux sont maintenus chacun par un homme. Du lieu de la pénétration le sang gicle, la jument hennit et se cabre un peu, mais l'homme la tient fermement. La copulation est rapide et l'homme s'éloigne avec la jument ensanglantée tandis que celui qui maintient l'étalon s'approche de Louise :

« Des beaux chevaux, hein ! Des lusitaniens, ils sont costauds. Vous êtes impressionnée ? Il ne faut pas vous inquiéter, tout ce sang c'est parce qu'elle a une tumeur vaginale externe. Si on la soigne elle a une chance sur deux de mourir plus vite, alors, tant qu'elle peut procréer. »

Louise ne répond pas, son cœur panique, une envie de vomir la submerge. Elle s'allume une clope, les mains tremblantes.

– Les étalons c'est nerveux, faut les mater, on ne peut pas s' permettre d'être doux avec eux. »

Et l'homme cravache l'étalon qu'il conduit jusqu'au box où il restera enfermé jusqu'au lendemain pour en sortir une heure, être cravaché, saillir et enfermer de nouveau.

Louise reste toute la journée dans les bois environnants,

attentive aux hennissements et aux claquement des sticks de dressage. « Je pense au cheval de Turin, un des films préféré de Mary Lou et qui la plongeait toujours dans une sombre mélancolie. L'enfermement du cheval, son anorexie, sa perte certaine dans le monde des hommes. Je sens bien que la vie est ruissellement de désirs terrestres, et je ne supporte pas cette évidence : la domination des uns emportera la contemplation des autres. Dans l'étourdissement de la pluie, la nostalgie de l'être enclot, ses oreilles fixent l'horizon, ses narines bruissent de sève. Là-bas, sur les versants enneigés s'étend le troupeau d'antan ; sabots dans la neige, croupes humides, muscles unis à la blancheur des ciels. Qu'avons-nous donc fait de nos compagnons ? », écrivit-elle ce jour-là.

Dans la nuit, elle ouvre les deux box mais les étalons se ruent vers l'enclos des femelles et commencent à se battre. Elle ne sait quoi faire, comment s'y prendre pour qu'ils ne se blessent pas. Ils se mordent, se cabrent, se jettent l'un contre l'autre. Elle se sauve, jurant contre la sottise de son acte, pleurant d'impuissance, inquiète pour ces animaux victimes de la rapacité humaine. Elle frappe à la première habitation et

prévient l'habitant, puis se sauve de nouveau, courant toute la nuit comme une cavale folle et désespérée.

Elle arriva à cinq heures du matin dans une ville. Des prostituées arpentaient les trottoirs des faubourgs. « J'étais épuisée et ce type m'a fait signe depuis son taxi. J'crois bêtement qu'il voulait un renseignement, j'ai pas réfléchi. J'étais naze, même pas défoncée. Des fois, vraiment, on fait des trucs bizarres, comme si ce n'était pas nous, comme si la conscience de nous-même avait foutu l'camp. Le démon de la perversité, j'crois, un truc comme ça, j'sais pas. Je me suis quand même dit, vaguement, de loin, comme une spectatrice de film, que c'était pas intelligent de monter dans la caisse. Mais j'étais amorphe et j'suis montée à l'arrière où il m'a rejoint. Il a ouvert son pantalon et a glissé ma main dans son slip. Ça ne m'a ni dégoûtée, ni enthousiasmée, c'est étrange, j'ai encore l'impression que ce souvenir est celui d'une autre. Il a voulu me mettre sa bite dans la bouche, j'ai dit non, mollement, de la tête. Il a insisté, j'ai refusé, la mâchoire bien fermée. Il a éjaculé entre mes doigts, sur mon visage, et m'a foutu dehors avant même de refermer sa braguette. Il a certainement pensé que

j'étais une pauvre fille, comme j'ai pensé moi-même qu'il n'était qu'un pauvre type. On s'habitue si facilement à toute cette violence. Quand j'y pense, je regrette de ne pas lui avoir arraché la bite avec mes dents. J'ai continué ma route, je m'suis planquée dans un buisson où y'avait des cartons sur le sol, ce devait être la planque d'un clochard. J'y ai dormi, personne est v'nu m'faire chier. »

Au bout de quelques jours il ne restait plus grand-chose de l'argent qu'Ilouf lui avait donné. Il lui avait proposé un cellulaire pour rester en contact et l'aider quand elle en aurait besoin. Mais elle refusa. Elle ne voulait pas de cette tentation, elle devait rester seule. Assise sur une marche d'entrée d'immeuble, elle réfléchit à ce qu'elle pourrait faire pour trouver un peu d'argent et sentit le regard d'un type posé sur elle depuis une fenêtre. C'était un grand rasta au parfum de havane qui finit par descendre :

« T'attends quelqu'un ?

– Non, j'suis juste v'nue pour visiter la ville.

– C'est le trou du cul du monde ici, tu viens d'où ?

– De là-bas, dit-elle indiquant le nord, d'un geste évasif.

- T'as mangé quelque chose ? T'as l'air bien naze.
- Ouais, j'suis crevée, pas beaucoup dormi.
- Je vois. T'es un peu à la ramasse. Viens chez moi si tu veux, j'peux pas t'héberger mais j'peux t'proposer un repas et un café.
- J'sais pas, ça m'coûtera combien ?
- T'inquiète, j'te d'mand'rai rien. »

Elle monta chez lui, il lui prépara une bonne platée de pâtes au beurre, une bière et un café. Ils fumèrent un peu, écoutant d'la zik, sans parler. Il posa distraitement sa main sur une de ses cuisses. Elle s'éloigna. Ils restèrent silencieux encore une heure puis il se leva.

« Désolé, mais là j'dois partir. J'espère que ça ira, et si vraiment t'es dans la loose, repasse demain, j'pourrais p't'être te trouver un truc.

– Merci, ça va aller. »

Le type avait été sympa mais pas jusqu'au point de lui offrir un coin de tapis pour la nuit. Il était certainement déçu par son manque de motivation. Les pâtes lui ont tout de même bien calé l'estomac, on réfléchit toujours mieux quand le corps n'est pas tenaillé par la faim.

Ce soir-là elle tenta de dormir dans la gare mais un type

chelou s'approcha d'elle et ne cessa d'lui parler :

« Les keufs c'est des pourris, faut s'en méfier, ils veulent nous niquer le cerveau. J'te jure, ils inoculent le produit de l'oubli, j'suis pas d'ici moi, j'viens d'loin, tu vois, j'suis d'une autre culture, mais ils veulent que j'sois patriote. Faut pas qu'ils te chopent, dès qu'ils peuvent, ils te piquent avec leur putain de seringue et tu d'viens aussitôt nationaliste, prêt à crever pour un pays qu'est pas l'tien. Ils envoient des pauvres types comme toi et moi dans les tranchées, et leurs bourgeois ils restent bien au chaud, s'gavant pendant qu'on nous explose la tronche. »

Elle n'en pouvait plus d'l'entendre et quelque chose en lui l'effrayait, elle n'avait pas confiance, elle avait peur. Malgré la fatigue et la faim qui recommençait à se faire sentir, elle préféra s'éloigner de la ville pour dormir dans les bois de la périphérie.

Les jours qui suivirent elle accepta quelques propositions marchandes :

« Tu m' regardes juste me branler, j'demande rien d'autre. »

Elle ne s'attendait pas à rencontrer tant d'types dont le besoin était d'être maté le temps d'une branlette. Elle les

considérerait pendant qu'ils se branlaient. Leurs yeux exorbités fixaient ses lèvres, ses mains, son bas-ventre, avant d'éjaculer comme des pantins séniles.

« Ça m'échappe total ce besoin de sexe, j'y comprends rien. Et surtout cet exhibitionnisme. Un type m'a demandé si ça m'excitait de le voir s'branler, ben non. Pourquoi je devrais l'être ? Bizarre quand même ces décharges. Comme une envie pressante de pisser. Mais y'a pas que ça, certains ne supportent que leur main pour se branler. Des puceaux peut-être ? Flippés par la pénétration ? Elle ferait plus peur aux mecs qu'aux gonzesses ? J'ai lu quelque part qu'imaginer le viol excitait la libido des femmes. Je me suis demandée si cet article avait été vraiment basé sur des paroles de femmes. Ceci dit, c'est possible, nous sommes tellement imprégnées de leurs fantasmes que notre imagination même en est victime. Perso, pour me débarrasser de la peur et en avoir le contrôle, je l'ai fait avec un inconnu. Il avait eu la gentillesse de me payer un restau et de m'héberger. J'sais pas pourquoi mais j'ai eu envie de le faire à ce moment-là. Il avait la quarantaine, il était grand et mince, il prenait soin de son corps. D'ailleurs, il se regardait souvent. Ouais, il matait nos deux corps comme s'il était

spectateur et notait la performance. Très ennuyeux. Mais au moins le problème de ma virginité est réglée. J'ai bien vu à sa tronche que le sang sur le drap ça le dégoûtait un peu. Il était trop clinique, j'crois. Enfin, par précaution j'ai quand même pris la pilule du lendemain. C'était bête, c'était pas prudent, impulsif, tout ce qu'on voudra, mais fallait que je me débarrasse, confirme ou infirme, j'en sais rien, tous les mythes autour de cette fameuse première fois. Je m'attendais à la douleur pas à l'ennui. Et puis y'a eu c'type, tellement con que j'en revenais pas. J'suis restée un bon moment à l'écouter. C'était tellement hallucinant que j'en étais fascinée. La réalité de la connerie dépasse toujours ce qu'on peut imaginer. D'un mépris pour les gonzesses ! Il s'est énervé quand je lui ai dit 'non, je sais où dormir, pas besoin d'hôtel, à une prochaine.' J'l'ai laissé planté sur le trottoir mais il aura sûrement dit à son pote qu'il m'avait baisée, même si je n'étais qu'une guenon. Parce qu'il est chevalier, il se sacrifie, fait des faveurs. J'l'ai entendue plus d'une fois celle-là : 'la nana, une vraie guenon, imbaisable, mais comment que j'l'ai fourrée, elle en perdait la mâchoire la salope.' Où que l'on aille, ville, campagne, périphérie, y'a une majorité de touche-pipi, bloqués

au stade de la pénétration et de la succion : la bite et le minou à n'en plus finir. J'sais pas d'où ça vient mais ça n'a pas l'air facile à vivre. »

Pendant ces cinq semaines elle s'était surtout nourrie d'invendus et s'était pas trop mal démerdée avec les gars. Certains avaient même été plutôt classes et sympas, à lui laisser un petit bout de matelas ou de tapis pour dormir. Et puis un matin, elle entra dans Ægosome, une petite ville de quelques milliers d'habitants. Elle traversa d'abord un verger dans lequel elle avait dormi et qui longeait une large route, peu empruntée. L'entrée de la ville était chaotique, des immeubles délabrés, du linge séchant à quelques fenêtres lézardées, des terrains vagues. Une ville éclatée, dépecée, fantomatique. À sa droite s'éleva bientôt un mur que d'immenses arbres couronnaient. Elle le longea et bifurqua dans un sentier jusqu'à un portail ouvert, recouvert de vigne blanche, de lierre et de morelle. Elle entra dans le jardin où la végétation était luxuriante, festive, déchaînée, et des herbes hautes des poules et un coq coururent pour l'accueillir. Un homme d'une cinquantaine d'années, hirsute, torse nu et pantalon déchiré, fermeture éclair cassée

laissant pendre une bite bien rose, vint vers elle. Toute l'après-midi le clochard, allongé langoureusement dans les herbes hautes, causa :

« J'arraisonne comme certains alunissent. On croit que notre société est basée sur la raison, en vérité elle ne connaît que la passion. Que ce soit en politique ou en science, c'est la passion, la passion qui gouverne tout. Le problème n'est donc pas d'arraisonner mais de le savoir et de l'assumer. Crois-tu que les conflits soient vraiment dictées par la raison ? Que la quête de l'immortalité, de la santé à tout prix, du contrôle, de l'objectivation à tous les étages soient rationnels ? Que la séparation des sens et du cerveau le soit aussi ? T'as déjà entendu ça non, surtout chez les artistes, posez-là votre tête un peu et ne réfléchissez plus, laissez simplement les sens, le geste, vous guider... parfait parfait voyons donc... mais cela est impossible enfin puisque sans mon cerveau je ne peux pas, je ne peux pas voir, sentir, entendre, toucher... qu'est-ce-que ça veut dire donc tout ça ? C'est du charabia, des bêtises. Je dirais même plus, de l'insolence. Pour certains, la tête c'est sale et tout l problème vient de là. Pour d'autre y'a que la tête et seule la rationalité est vérité. Je suis un voleur de poules, te diront-

ils, c'est vrai. La domestication c'est une sacrée saloperie. La plupart croient que c'est de l'ordre de la raison, que c'est raisonnable, ça aussi j'y ai jamais rien compris. Pourquoi ce qui est raisonné devrait-il être raisonnable ? Y-a-t-il quelque chose de raisonnable dans le fait d'exploiter toutes les espèces pour le simple divertissement et gavage des humains ? Non, passion encore que tout ça. Nous sommes dominés par des passions débiles : domination, caprice, accumulation, gourmandise, luxure... Ce ne sont pas des péchés, dit comme ça, on pourrait croire que je suis un puritain. Pas du tout, du tout. C'est ce qu'ils aiment appeler un fait, nous le constatons tous les jours. Pas d'élevage pas de nourriture, pas d'exploitation animale pas de nourriture, et puis pas de conquête. Ce fantasme des conquêtes. Les Napoléons, les Alexandre le Grand, les Césars... on s'en fout de conquérir et de se répandre, tout ça ça sert à rien, à rien du tout, ou alors à tout déglinguer. Ça nous apporte quoi hein en vrai tout ça ? On gave les sens de n'importe quoi, bruit de succions et de digestion partout, à n'en plus finir. Comme des oies, lourds de corps et d'esprit, gavés de matière absurde et nocive. Je vole les poules, c'est vrai. Ne sont-elles pas heureuses dans mon jardin des plaisirs ? »

Vieux Robinson squattant un ancien manoir en ruines, toléré par le maire et les habitants, Pierre aime parler et son débit verbal est plaisant aux oreilles de Louise qui somnole parmi les herbes hautes, une poule couchée à ses côtés.

« Ils ne peuvent rien faire de cette bicoque depuis que l'autoroute passe à deux mètres. Il n'y a qu'un vieux fou pour y vivre. Pourtant tu vois, c'est silencieux. Faut dire, c'est l'autoroute de la honte. Ils ont déglingué des hectares de zones humides et protégées pour une route inutile que personne fréquente. Et c'est l'État, ce fameux truc qui nous couronne, qui hérite des dettes. C'est y pas formidable notre époque moderne ? »

Cette nuit-là, Louise se trouva un coin dans une chambre dévorée par l'humidité et les poissons d'argent. Dans la nuit, débarquèrent deux ombres ivres et débraillés, l'une poil de carotte et blanche comme un cachet d'aspirine, les dents semblables à celles d'un rat-taupe, l'autre portant dreadlocks et vieil astrakan de berger, les traits mongols, le corps puissant comme un *loup bleu*.

– Le langage n'est pas la vie, il donne des ordres à la vie ! Et indiquant du doigt le vieux manoir, Vois cette ruine ! Ceci est l'œuvre du verbe ! Toute l'erreur de la société a été d'ignorer qu'au commencement était la langue et non le verbe.

– Vive le mutisme ! Hurle le rasta enthousiaste, bras aux cieux.
– Idiot ! Tu sacrifierais ta langue ? Le mot d'ordre ne devrait jamais être mutisme, mais une clameur de tout l'être, poumons ô combien déployés ! Car la parole est pour la langue une masturbation qui satisfait la moelle, les viscères et le cerveau ! ».

Apercevant l'ombre de Louise assise sur une des marches de l'escalier :

« Pierre aurait-il changé d'ombre ? Je me présente, Antonine. Et voici mon acolyte Ivan. Qui êtes-vous donc ?

– On m'appelle Louise. Vous allez brailler longtemps ? J'suis naze, j'voudrais dormir.

– Louise serait-elle de celles qui n'aiment pas le bruit et la fureur ?

– C'est surtout les gens qui n'peuvent causer normalement qui m'gonflent. Désolée, hein, le théâtre ce s'ra une autre fois, j'retourne me coucher.

- Dis-donc, t'es là depuis quand toi pour ordonner le silence ?
Pierre s'est jamais plaint.
- Pierre dort dans les bois. Si vous t'nez tant à c'te ruine comme salle de spectacle j'irai l'rejoindre demain, là j'suis morte.
- Très bien, Ivan, partons. Laissons cette harpie dormir.
- Harpie ? Ouais, c'est clair, j'suis une harpie. Foutez-moi l'camp. »

Ni Antonine ni Ivan ne virent le sourire qui illumina le visage de Louise à entendre ce nom « harpie » qui raisonna joyeusement dans ses rêves.

« Mais putain c'que t'es bavarde, c'est ouf c'te logorrhée verbale ! Dit Louise à Antonine.

– Comme le dit si bien Cioran, nous sommes une *race de phraseurs, de spermatozoïdes verbeux, nous sommes chimiquement liés au Mot.*

– Ouais, c'est bien la phrase d'un mec ça, tiens, genre verbe et spermatozoïde sont liés, pas de sperme pas de verbe, c'est ça ? Le fameux délire du Verbe incarné dans un corps mâle.

– T'es complètement obsédée par le genre toi, tu vois du patriarcat partout.

– Ben quand même, c'est un peu évident là. Ça te choque pas ? »

Antonine hausse les épaules :

« C'est du dandysme, c'est tout. »

Et pendant qu'Antonine fait de la représentation, que Louise et Pierre écosent des fèves, le rasta médite à l'ombre d'un saule.

« Il fait du yoga ton pote ? Demande Louise

– Il communique avec la nature, il est très tellurique, tu sais. Il sent toutes les vibrations des êtres et des choses.

– Ah, ok, c'est pour ça qu'il tourne de l'œil ? Parce qu'il a l'air de vouloir vomir là.

– Il se veut respirien, c'est une discipline difficile et qui demande beaucoup de pratique et de volonté.

– Et toi pendant c'temps-là tu causes, tu causes... dit Pierre en souriant.

– Ouais, j'adore causer. Tu sais chez moi on ne cause pas, ou alors du prix des choses, de leur valeur, de leur standing. »

Louise est au manoir depuis trois jours, les élucubrations du duo la font souvent marrer mais la saoulent aussi parfois. Antonine et Ivan se rêvent mystiques pour oublier leur milieu et rejoindre un Tout qu'ils espèrent rassurant. Ivan s'imagine chamane, Antonine prophète. La théâtralisation de leurs paroles et gestes est comme les couleurs du paon, une parure qui les protège du vaudeville que parents tissent autour et contre eux. Parfois Louise les accompagne et, sous les réverbères et leurs ombres portées, elle sourit ou soupire quand les deux compères hurlent à s'étouffer. La dyade qu'ils forment va à l'amble par les quartiers de la Tramontane,

comme chaque nuit, jusqu'à la rosée matinale - heureuse d'être montrée du doigt, toisée ou ignorée. Mais quand l'obscurité domine, elle n'est pas seule à vouloir jaser. C'est ainsi qu'à quelques pas de là, la vieille Lyakout pérore, fidèle aux marronniers de la place des Ormes, à son banc de pierre, à ses étoiles et Louise aime ses divagations.

« Les pays du nord sont mélancoliques, les pays de l'est nostalgiques, ceux du sud languissants ou diurétiques et ceux de l'ouest morbides. »

Et Lyakout décoche des regards impérieux vers les façades grimaçantes :

« Vous, les ascétiques et mythomanes ! Votre connaissance est celle de l'essoufflement. »

Puis s'adressant à Louise :

« Ah ! Je reviens de loin, petite, de très loin. Tous mes enfants sont morts, et mon mari et mon frère. Je suis partie si longtemps, mais je ne regrette rien. La maison est vide et silencieuse, je suis seule à rire, c'est tant mieux. Je n'aime pas le rire des gens. Il est trop souvent nerveux ou bête. Où que l'on soit le rire est toujours le même : mort-né ou revêche. J'ai traversé le désert, et sous sa lumière acide j'ai attendu le repos.

J'ai longuement sommeillé dans des oasis, et sous leurs ombres ruisselantes j'ai espéré le troupeau. J'ai connu l'hiver de Sibérie, mes oreilles ont gelé et mes orteils sont partis. J'ai labouré de Prague à Copenhague, mais les blés n'avaient pas d'épis. J'ai annoncé l'horreur des guerres, des épidémies, des famines. J'ai libéré la France, Moscou, Madrid... J'ai perdu un bras, une jambe, une narine... J'ai connu le sanatorium et le goulag, Napoléon et Saint Simon, Jimmy Hendrix et Mao, et l'opium et l'asile et la racaille et Breton. J'ai connu tout cela et bien plus. Je fus Jeanne d'Arc et la Kahena. Je suis ancienne navigatrice, et j'ai fait le tour de la terre. J'ai perdu ma jambe à Berlin, en voulant secourir une dame qu'un jeune vaurien voulait posséder.

– Ta jambe est toujours à sa place et marche aussi bien que ta langue, lui répond une marchande arrivée à l'aube pour étaler ses légumes.

– C'est une jambe importée de Suisse que le roi d'Espagne commanda pour moi.

– Allons-donc et ma tête est une boîte à musique.

– Du Pérou ou des Caraïbes ?

– Toujours aussi folle, Lyakout ! Répond la marchande en

riant.

– Il y a plus de vérité dans mes paroles que dans ce que tu crois. »

Une grand-mère traverse la place, tenant sa petite fille par la main, regardant d'un mauvais œil Lyakout.

« Qu'elles sont comiques toutes ces bourgeoises ! Vois comme elle se dandine. Elle se croit encore capable de courir, la bréhaïne ! »

Elle crache et avec dégoût :

« Crois-tu donc échapper à la vermine ? Ah ! Mais c'est qu'elle court avec grand peine la variole moderne ! »

Elle se lève péniblement et, d'une marche bancal, danse et chante :

« Parmi les joncs s'arrêta la barque dansante

Dans le roulis de son rôle pagaya

ma main nonchalante... »

Louise l'écoute, doutant joyeusement de sa raison, et de la raison tout court.

« J'aime être auprès de Pierre et Lyakout. Ce que certains nomment folie est pour moi sagesse. Pierre avait tout pour réussir, des parents bien placés, une belle allure, une intelligence adéquate mais voilà, dame paresse le possède. Lyakout vient également d'une famille aisée, ses parents tenaient un commerce, tout allait pour le mieux mais elle aussi est possédée, possédée par les mots. Sur le mur de sa caravane, où s'accumulent des tracés noirs, une phrase de Nietzsche reste lisible : *Toujours plus loyalement il apprend à parler, ce je ; et plus il apprend, plus il trouve des mots et des honneurs pour le corps et la Terre.* Lyakout adore raconter des histoires et son imagination est débordante. Je passe des nuits entières à l'écouter. Pierre, quoi qu'il en dise, est plus rationnel et jalouse l'imagination de Lyakout. Parfois on se réunit dans le manoir, parfois près de la caravane. Les paroles échangées autour d'un foyer sous les étoiles sont les plus fascinantes et inoubliables. »

Cela faisait un mois que Louise était à Ægosome quand elle postula dans une librairie où Pierre aimait feuilleter les livres, prendre des notes, ruminer dans sa barbe des invectives ou des compliments. Elle en avait marre du squat, des nuits

interrompues et de l'ivresse quotidienne. Elle avait besoin de silence et de solitude et espérait bien trouver un taf pour se payer un meublé en attendant de pouvoir toucher les minimas sociaux. À sa grande surprise elle fut prise à temps partiel. Léon, un petit brun au long manteau noir, passait tous les jours dans la librairie. Les premières semaines ils se parlaient peu, elle était trop timide et gauche, impressionnée par l'esprit vif et insolent du jeune homme. Quand elle sentait son regard se poser sur elle, elle ne savait alors plus comment marcher, parler, regarder, respirer. Au fil des semaines son estomac se tordait davantage, son corps était ensorcelé, attiré par ce corps qu'elle n'osait approcher, qui la possédait déjà. Toute sa volonté se concentrait pour résister à l'attirance qu'exerçait le corps de Léon. Sa peau tremblait sous la tempête des émotions et ses grands yeux ne pouvaient que fixer ses pieds, ses mains ne pouvaient que se tordre dans ses poches. « Est-ce désir ? Est-ce amour ? Putain, c'est bien la première fois que je ressens un truc pareil, aussi physique et dévorant. J'voudrais penser à autre chose mais ça me taraude, m'entrave, me creuse. Je m'sens argile tumultueuse prisonnière des roches, boue enchaînée aux ravines du désir. J'voudrais m'épandre librement pour me

perdre, me disperser. Mais je suis nouée. *Yeah, baby, I like it raw ! I like it RAW !* J'écoute ODB en boucle, son chant exorcise mon désir, sa voix est comme un amas de chair qui se consume, se dévore, se détraque totalement. *I can't wait ! I can't wait !* Mon corps est l'ogre qui m'emporte dans les turbulences du bas-ventre. Je suis viande brûlée par le sceau des lettres L. E. O. N. Je ne prononcerai pas son nom. Je ne veux pas circonscrire mon désir. Je veux épouser la voix dissonante d'un Dirty dog rongant ses propres os. »

Un soir Louise et Léon se croisèrent dans la rue, il lui proposa un verre et burent jusqu'à l'aube. Elle se souvient mal de ce premier rendez-vous, elle sait qu'ils se traînèrent sur le sol, qu'ils se déshabillèrent maladroitement et que la copulation fut conclue rapidement. Ils se revirent trois jours plus tard, gênés et timides, et se touchèrent de nouveau, on ne sait à la suite de quelle parole insignifiante, entre les rayons de la littérature étrangère. Les jours qui suivirent, tout son corps était porté par un ouragan émotionnel, le simple fait de penser à Léon la plongeait dans une bulle atemporelle. Légère et grave à la fois, elle avait l'impression de vivre enfin sur la terre, « *avec*

mon corps, avec mes muscles. » (Jean Genet). Mais bien plus que le désir de la peau, de l'odeur, de la chair, qu'elle n'avait jamais sentie si violemment, ce fut l'illusion du déploiement de l'être, de l'acceptation totale de l'autre, qui l'emporta dans la folie que les hommes nomment amour.

Comme elle, Léon fuyait la dictature familiale et l'autorité d'un père qui refusait que son fils soit musicien :

« Pour devenir un homme il faut connaître la valeur de l'argent, et puisque tu ne veux pas être ingénieur, tu le gagneras à la sueur de ton front. »

Mais Léon ne voulait pas travailler et il vivait comme il pouvait, rêvait l'abnégation du moi dans l'art et attendait secrètement la reconnaissance qui devait le sauver. Louise était envoûtée par son allure dégingandée, ses cheveux hirsutes, son cynisme, son intelligence sans complaisance. Elle aimait le voir fanfaronner, l'écouter critiquer l'idéologie du système. Elle admirait son arrogance, la facilité avec laquelle il manipulait les mots, sa capacité à argumenter avec assurance. Parfois elle savait qu'il bluffait, qu'il ne maîtrisait absolument pas ce dont il parlait, mais il avait besoin de se mettre en scène et il aimait les

joutes verbales. Dans les bars, il était apprécié pour son savoir, son intelligence et son humour. Beaucoup le voyaient comme un artiste incompris, trop doué pour être connu, souffrant de la bêtise du monde. C'était sans méchanceté qu'il se moquait de son boulot à la librairie. Elle méritait mieux, disait-il, pourquoi donc faire un taf de merde. Mais elle était fière de travailler dans un milieu qui lui avait toujours semblé si fantastique et inaccessible. Elle découvrait de nouveaux auteurs, ces auteurs que Léon appréciait, défendait, brandissait comme signe distinctif entre les soumis et les libres. Mais contrairement à lui, elle avait l'impression de ne pas toujours bien les comprendre, que quelque chose toujours lui échappait, et elle aimait les ruminer longuement, chaque lecture étant une nouvelle découverte. Elle vivait les livres pour s'inventer une âme, une âme terrestre, et non pour en faire une parure ou une noosphère. Si elle partageait certaines lectures avec Léon, il se moquait de son goût pour Bazin, Vallès ou Ragon. Malgré sa révolte, la culture était encore pour lui ce qu'elle est pour les bourgeois, un marqueur social et souvent, quand elle pensait offrir un livre à Maria l'épicière ou à François le cafetier, il lui disait « C'est offrir des perles aux cochons. » Et à son grand

désarroi Maria et François n'y comprenaient rien, s'ennuyant à mourir dès la première phrase. Ils préféraient les quotidiens, les témoignages, les livres écrits simplement. Pour elle, se limiter au langage parlé était une réduction de la langue, une autocensure. Les mots avaient un pouvoir déhiscent mais elle ne pouvait partager ce vécu qu'avec Lyakout, Pierre, Ivan et Antonine. Léon était trop matérialiste pour envisager le monde comme la source des mots, et l'usage des mots inventés, tarabiscotés, inusités ne pouvait être qu'un choix esthétique. Parfois, elle ne comprenait pas bien pourquoi elle avait tant besoin de lui, d'où ça lui venait ce désir des muscles, des nerfs, de la peau, ce délire de naissances et de morts, de fusions et de séparations. Quelle béance de l'être était ainsi masquée ?

« Par ses mirages l'amour exhume et cristallise une idéologie enfouie, narcissique. Je me rends bien compte que l'amour n'est ni hasard ni aveuglement, il répond à un besoin de territoire, d'ancrage, de mystification, de transcendance aussi. J'ai trop rêvé Rimbaud, Rimbaud et Verlaine, la passion dévorante, l'impossible repos, l'encrapulement de l'être pour résister à un personnage tel que Léon. Mais dans mes rêves j'étais Rimbaud pas Verlaine. Me voilà enchaînée, comme un

des idiots de Brel, et je ne peux que fumer, fumer des nuits entières, l'attendant tremblante, imaginant trahisons et meurtre. Depuis que je suis avec Léon, mon regard envers les autres femmes a aussi changé. J'ai l'impression d'être jaugée, matée de bas en haut, avec mépris. Il y a de la concurrence et ça lui plaît, les minauderies. Je suis maintenant la paranoïaque, la jalouse, la misogyne. C'est vrai que je ne traîne plus qu'avec des mecs, des potes à lui d'ailleurs. Les miens sont idiots, dit-il. Il méprise même le quatuor dont l'indifférence devant ses rodomontades l'exaspèrent. Je les vois peu d'ailleurs. Quant aux filles, est-ce donc de ma faute si celles qui fréquentent son cercle d'amis sont obsédées par l'apparence ? Où sont-elles ces filles qui pensent à autre chose qu'à leur capacité de séduction ? Et puis à voir cette cour autour de lui, je me surprends moi-même à minauder. Je suis flattée quand on me drague et je me surprends à dragouiller. Marrant d'ailleurs, ceux qui me draguent sont souvent ses potes. Par procuration, sûrement, charmés par Léon, ils me trouvent attirante. Y'a des gens comme ça qui transforment tout ce qu'ils touchent. Je profite un peu de son rayonnement, ni plus ni moins. Mais du coup, mon corps a pris plus d'importance, je prends soin de ma tenue, de

mon épilation. Et parce que Léon n'aimait pas mes sourcils, ils ne se rejoignent plus. Ça ne va pas, pas du tout. Cette réduction des relations humaines à la séduction me contamine. Mon amour pour Léon m'a-t-il rendue totalement débile ? Mais est-ce vraiment de l'amour ? L'attraction sexuelle est-elle forcément de l'amour ? Je vois bien qu'ils s'en foutent au final de ce que je pense et dis. *Je* n'est qu'un visage et un corps qui me représentent, un autre, ni hostile ni bienveillant, dont les traits féminins exposent mon vagin, moins je me vois mieux je me porte. Ils ont beau se croire différents, ces êtres cultivés, ils ne s'inquiètent pas moins de leur bite tout en se moquant des filles faciles, souvent fragiles et dont ils abusent avec mépris. Y a t-il vraiment une différence entre l'amour d'un homme et d'une femme ? Non, on considère simplement normal qu'un homme s'approprie une femme pour l'enfermer dans le cercle domestique mais le contraire devient tout de suite scandaleux et liberticide. La femme doit respecter le caractère aventurier de l'homme mais l'inverse est une aberration. Quand je m'absente trop longtemps c'est un drame mais quand lui passe des nuits dehors sans prévenir et que je m'inquiète de son absence, je suis possessive, jalouse, excessive. Je ne me

supporte plus. Je n'aime pas ce que je deviens. Tout m'échappe et surtout moi-même. Ensorcelée, je perds toute volonté et n'ai plus d'autre raison de vivre que celle d'être auprès de Léon. Mais Léon, lui, ne s'oublie jamais. Il est unique et seul, prisonnier dans un monde où les autres ne sont qu'une plèbe vulgaire et bâtarde, parfois belliqueuse et meurtrière. Pourquoi je reste des heures à l'attendre au lieu de sortir et de courir l'aventure comme lui-même le fait ? Et quelle est donc cette liberté que je menace tant ? La tournée des bars, les combats de rhétoriques, les rencontres d'un soir ? C'est donc ça sa liberté ? Non, ce n'est pas de la liberté, c'est de la mondanité et je n'aime pas ça. »

En quelques mois la situation avait changé. S'ils ne pouvaient encore se passer l'un de l'autre, parce qu'il répondait au besoin d'intégration intellectuel de Louise, et qu'elle répondait au rejet des valeurs bourgeoises de Léon, ils ne pouvaient cependant construire ensemble. Il y avait trop de désirs, de fantasmes, de culpabilité, pour qu'ils puissent vraiment s'harmoniser. Insatisfait il s'enivrait jusqu'à l'aube tandis qu'elle espérait, malgré tout, qu'ils s'accordent enfin pour créer ensemble un langage nouveau. Mais tout se détraquait.

À la librairie même, la patronne, sous un emballage faussement sympathique, était de plus en plus tyrannique :

« Parfois c'est tendu entre nous, mais elle est comme ma fille, disait-elle aux clients offusqués par son agressivité envers sa salariée. Je lui fais confiance et je comprends ses complexes, c'est pas facile, comme Jack London elle aura toujours le cul entre deux chaises. Elle ne sait pas comment parler des livres, c'est normal quand on vient de son milieu mais ça va venir. Petit à petit, elle saura vendre des livres. »

Après les premiers mois d'enthousiasme, Louise ne supporte plus la discipline des horaires fixes, l'enfermement, la surveillance, les comptes à rendre ; le mépris de certains clients, leur suffisance ; la condescendance de la patronne qui croit la sauver, la prend pour un trophée ; l'esprit marchand qui réduit la réalité au principe de rendement ; la dictature du chiffre d'affaires. Elle supporte aussi de moins en moins les cuites avec Léon, le défi intellectuel, le déballage culturel et cette civilité qui entrave le langage et le corps. Aux bas de soie elle préfère les gueux et elle retourne de plus en plus souvent auprès de Lyaout qui ne craint pas de parler sans ménagement du désir que tout corps porte en lui.

« Tu t'rends compte, il m'a dit que je devrais lui foutre la paix, que c'est un artiste et qu'il a besoin du caniveau pour créer, de se mettre la tête à l'envers. Chez moi c'est trop bourgeois y paraît, parce que j'ai une table dans la cuisine ! L'artiste a besoin de la rue et de sa fange. Pour créer, c'est comme ça. Alors bon, laissons-le donc se détruire, puisque c'est son destin. Nan mais, c'est du délire ! Les gens adorent fantasmer sur les artistes maudits, celui qui meurt à vingt-sept ans après avoir bien morflé. Le sacrifié quoi. C'est tellement plus romantique, plus chrétien surtout. Tu veux pas bosser comme tout le monde, tu prétends créer, ben pour ça faut être crucifié, c'est le prix à payer si tu veux qu'on te prenne au sérieux. C'est ça aussi de confondre art et création divine. Et puis le mythe des Bukowski et des Céline, cette écriture soit-disant populaire et viscérale, comme si le populo parlait qu'avec son ventre et comme si les viscères c'était forcément que de la fiente, du ressentiment, de la misogynie et du cynisme. Le vrai artiste c'est forcément qu'un pochtron éructant, à les écouter. Et puis s'il pouvait passer un peu par HP ce s'rait encore plus classe. C'est une vision de l'homme qui n'est pas la mienne. Les catharsis de c'genre c'est vraiment pour

les contre-révolutionnaires, faut être cons ou, j'sais pas, débiles, pour délirer autant sur ce genre de trucs et n'pas voir les clichés que ça génère. Les bourgeois propres et policés versus les exclus sales et vociférants. C'est une mythologie qui conforte bien l'État dans sa quête d'un axe du mal pour donner libre cours à son délire de contrôle et de conquête. M'étonne pas tiens qu'ça s'vende si bien c'genre de bouquins. On m'dit souvent, tu vois, que j'emmerde mon monde à mettre la barre si haute, que j'suis intolérante, rabat-joie, élitiste. Après tout on est que des hommes, disent-ils. Marrant ça, « on est que des hommes », c'est quand ça les arrange cette modestie ! Et puis merde, la tolérance c'est pas mon problème, c'est la lucidité que je traque. » Louise se confiait à Lyakout et fumait clope sur clope.

« J'ai toujours pensé que Léon te traitait mal. Malgré ton sale caractère tu vaux mieux que ça. Il te traite comme si tu étais un boulet. Tu dois t'en libérer. On est souvent amoureux de ce qu'on croit voir chez l'autre pas de ce qu'il est vraiment. J'en ai connu des gars comme lui, il aime trop l'argent et son confort, il a trop besoin d'un statut social. Vous êtes jeunes, il est en

pleine crise d'adolescence, sa révolte n'est pas la tienne. Je te parie que si son succès ne vient pas assez tôt il partira en Amérique pour y faire fortune. L'Europe n'est qu'une vieille putain pour ces fils de bourgeois, bonne à vendre au plus offrant. Quant à l'Amérique, ils la fantasment en reine des amazones, celle qu'ils rêvent encore de violer pour la réduire à leur merci. Mais c'est du pareil au même, les mêmes ambitions et les mêmes mythes des deux côtés de l'océan. Tu veux un peu de vin ? Ça va nous faire du bien un p'tit verre de picrate.

– J'sais pas, j'suis accro, j'veux pas l'quitter. J'y crois encore. C'est horrible, putain, je me sens prise au piège, incapable de concevoir un avenir sans lui. »

Tout en buvant la vinasse bon marché Lyakout s'empare de sa guitare et chante :

« J'ai cru au bonheur
D'un foyer apaisant
Pour oublier la fureur
Qui consumait mes entrailles

Mais au fil des années

Sous des cendres d'abdication
Un gouffre s'est creusé
Que l'alcool n'emplit jamais

J'ai craché sur mes rêves
Mais ces vautours avides
Ne me laissent pas en paix

Mon corps est outre à gnôle
Mon âme un livre jeté au fumier

Homme et enfants m'abandonnent
Je ne sais plus parler
Mes mots sont des vociférations

Dangereuse pour moi-même
Je suis mise sous tutelle
Et dans un studio crasseux
Je vide les bouteilles

Je hante les pas de porte, les sorties de messe

Je mens et radote, m'invente un passé glorieux

Un matin l'infirmier tombera sur mon cadavre

Ni homme ni enfants ne viendront

Ma mère seule suivra mon cercueil. »

Les dernières notes résonnèrent comme des ailes d'effraie couvrant la lune et elles restèrent silencieuses un moment.

« J'en suis pas encore là ! » dit enfin Louise en riant, cachant le trouble que les paroles de Lyakout sèment toujours en elle.

« Tout va mal, de pire en pire, *tous les soirs sur le fil du rasoir, je bouffe mon pain noir sur ma couette (Prodige)*. Je ne veux pas, je ne peux pas. C'est trop absurde tout ça. Fantomette m'a montré la voie, la vie c'est autre chose que ces marchandises, ces propriétés charnelles, spirituelles et matérielles. Il me faut conquérir l'ici-bas, trouver les mots pétrifiés en jets de dés, et rendre gorge à la Pythie qui se répand et se repaît dans ma gorge, têtue à nouer l'infini des degrés. Je ne sais plus penser. Tout est cacophonie, dans mon crâne tournent en boucle les paroles des poètes : *La crasse des civilisations nous l'amassons sans pouvoir essuyer le crâne sur le paillason (Rocé)*. Je me sens comme un personnage de John Waters, hystérique et prête à s'arracher les cheveux, à se brûler la peau, désespérant de retrouver l'énergie lumineuse de la brousse. Il ne m'aime plus et je ne sais d'ailleurs ce qu'il a aimé en moi, ce que j'ai bien pu lui faire miroiter. Je serai toujours une Cosette, m'a-t-il dit. Tiens, c'était donc ça, auprès de moi il se croyait Jean Valjean. Je ne devrais plus avoir de mec, a-t-il

ajouté. Il prétend donc détenir une vérité, celle que le célibat seul me sied ? L'envie d'exploser la vitrine de la librairie me démange aussi. J'y foudroierais bien le feu. Marre de cette connasse qui m'prends pour sa fille, me fantasme et rêve d'améliorer ma vie. Marre de ses délires autoritaires, de sa consommation de culture, de son regard misérabiliste. J'ai pas besoin d'elle, j'ai jamais eu besoin d'elle, sinon pour vomir. Marre des livres dont elle ne lit que la quatrième de couverture, des avis recueillis à l'heure du café dans les journaux ou les discussions. Ras l'cul de ses manières de dames lettrées. En vrai, je ne me suis jamais sentie aussi minable qu'avec ces réformistes bien élevés. Putain, j'suis d'la plèbe et fière de l'être. J'en veux pas de leurs grands airs, de leurs beaux sentiments, de leur compréhension opportuniste, de leur mal être de possédant. Je ne serai pas l'instrument de leur bonne conscience, je ne montrerai pas patte blanche, je ne m'alignerai pas à l'éducation des Lumières. Trop facile. Qu'ils se démerdent avec leur humanisme. Je m'souviens d'une cliente qui venait de passer son concours d'institut, elle disait à la patronne :

– Mon premier choix, c'est une école où il y a de la mixité sans que ce soit non plus une zone prioritaire, j'aimerais éviter de

me retrouver avec des gamins qui s'égorgent et qui refusent de prendre conscience de l'importance de l'école. Parfois je me demande si j'ai bien fait de faire des gosses dans ce monde de fous, mais en même temps je me dis qu'on ne peut pas laisser que les cons faire des enfants.

Qu'est ce que ça veut dire ça, y'a des gamins qui s'égorgent à la sortie des écoles ? Des parents trop cons, mais par rapport à qui et à quoi on les juge ? Ce sont sûrement les analphabètes, trop pauvres pour acheter des livres à leurs gosses, ces pauvres gosses qui ne pourront s'en sortir qu'en respectant les lois, mythes et morales occidentales. Mais qu'apprend-on à l'école ? L'histoire des vainqueurs, des phallus agressifs et meurtriers, pas l'histoire populaire, pas l'histoire des colonisés, des assassinés, des trahisons politiques, des meurtres policiers, des luttes ouvrières, des complots capitalistes, de la colonisation ordinaire. Le meilleur des mondes, c'est ça qu'ils veulent nous imposer, *le prototype d'un monde parfait, libre sans haine, sans violence, sans toxine, sans drogue, sans viande, sans clone, mais n'oublie jamais que libre veut toujours dire qu'il y a de l'interdit dans l'air (La caution)*. Comment font-ils, ces gens si instruits, pour ne pas se

rendre compte que tout le système est à revoir ? Qu'on n'en veut pas en fait de leur civilisation ? Tout le mythe de l'écrit, de l'instruction, du progrès ? L'humanisme n'est qu'un nouveau visage du christianisme. C'est lassant leur incapacité à envisager un être capable de ressentir la puissante résonance du monde, sans pour autant qu'il soit instruit à l'école républicaine. Quand ils veulent défendre les autres c'est toujours en indiquant les points de ressemblance : eux aussi ont des philosophes, des poètes, des athées... et alors ? Ça nous a rendu meilleurs nous tout ça ? Non, ça nous a surtout rendus orgueilleux. Je sens bien que j'en souffre de ces mythes occidentaux, je n'en suis pas guérie. Peut-être ne le serais-je jamais. Mais je ne crains pas mon ignorance et j'espère un jour parvenir à dépasser l'ego que l'occident m'a façonné sans sombrer pour autant dans le piège de l'idéologie. Non, même le bouddhisme, ce n'est pas pour moi. Les brebis ne sont pas mon idéal. Elles ne sont pas à confondre avec les bergers, mais elles ne sont pas non plus l'avenir. Le mythe est épuisé, éculé, éventé. Quand je pense aux brebis galeuses qui attirent tant les grandes âmes, prêtes à se sacrifier pour elles, à souffrir pour elles. Décidément, en terre humaine il est bon d'être un puissant

arrogant et stupide, vous bénéficiez même de la compassion des artistes de la faim. »

De nouveaux lambeaux s'arrachent... une renaissance ? La combientième ? D'autres viendront encore, elle le sait à présent, mais aucune jamais ne sera définitive, il n'y aura pas d'imgo pour elle. L'autre est devenu un poison mortel. D'une pupille à l'autre, d'un pore à l'autre, d'un souffle à l'autre, toute la morbidité des âmes... et le lit devient tombeau, les draps linceul, les baisers aiguilles... tout orifice clos dans le temps infini de l'agonie. Ah, être Harpie et arracher au cœur des êtres cette lâcheté, cet abandon de la vie... cette faculté que nous avons de pouvoir vivre dans des espaces morts. Ne plus jamais entendre *nous verrons plus tard*. Si l'homme est le patchwork des illusions qu'il choisit, le cynisme est lui-même un refuge. Vade-mecum de la Harpie : « Je ne crains ni la mort, ni la maladie, ni la vieillesse, ni la pauvreté, ni la solitude... » L'illusion de la Harpie : « le moindre petit atome est en perpétuel devenir, la disparition est l'indispensable élixir... ». Ainsi s'éloigne la femme malade, la grande douloureuse en quête du savoir gai, en quête d'un par-delà le bien le mal, en

quête d'une humanité plus sensible aux chants d'Orphée. Ce sont des noces contre-nature qu'elle réclame, acclame, célèbre, mais les pierres de son asile sont encore teintées du grouillement des hommes. Il lui faut partir à nouveau. Accepter une fois pour toute de voyager en funambule sans but à atteindre, refusant de donner un métier à sa vie, acceptant de vivre sans craindre inutilité, futilité, précarité. Sa vie éphémère est d'être mammifère ouvert pour nouer un lien avec la terre et l'univers. Liens factices et illusoire diront les matérialistes, les rationalistes. Mais la rationalité de l'un est l'illusion de l'autre, la vérité de l'un est le mensonge d'un autre. Ce qui lui semble vraiment rare et précieux, c'est l'avènement du corps. Ce corps toujours méprisé et réduit à la servitude, ce corps entravé, mécanisé, réduit à quelques trous que la civilisation s'acharne à vouloir boucher.

La situation empire, Léon n'est plus fréquentable. Indifférent, il rentre tous les deux jours, souvent ivre, et dort vingt quatre heures. Elle ne peut rien lui demander sans qu'il s'emporte ou sanglote. Un jour elle lui apprend qu'elle est enceinte. Il paraît s'en réjouir mais elle s'inquiète et ne sait trop

qu'en penser et qu'en faire. Léon s'assagit un peu, peut-être espère-t-il que l'enfant calmera ses angoisses, ses rages impuissantes, sa peur de la folie et de la pauvreté qui semblent déjà cogner à la porte. Mais un matin, sans prévenir, Louise accomplit l'acte par instinct de survie, par égoïsme : « Je ne saurais dire comment cette idée germa en moi. Du jour au lendemain, il me semble, comme un lit de feuilles mortes se crée en une nuit. Et l'incantation fit son œuvre : plus de sanglots, plus de rage, de larmes, de douleur... que cela ne soit plus... que cela n'ait jamais été... que cela s'efface... il était... aucune fois. J'avorte, j'avorte... la monstruosité quitte mon corps, la maladie n'est plus... avec effroi je l'abandonne... »

Elle quitta ce jour-là l'appartement de Léon pour le manoir où Pierre semblait déjà tout savoir.

« C'est bien, c'est bien. Pas de mauvais choix en vue. Il ira mieux quand la peur aura passé. »

Ils partirent avec Ivan et Antonine jusqu'au campement de Lyakout.

« Alors tu l'as fait c'est vrai ? Lui demande Antonine, toujours curieuse.

« Fais quoi ? Fous-moi la paix.

- Tu n'l'as plus ? C'est vide là-dedans ? lui demanda-t-elle en lui touchant le ventre.
- Vide, ça n'l'a jamais été, idiot. Et m'touche plus ou j'te gifle.
- Je l'savais, ça pouvait pas durer avec ce type, il était trop ennuyeux.
- Tu dis n'importe quoi, il était trop malheureux surtout.
- Tu l'laisse tomber parce qu'il est malheureux ? C'est pas sympa ça.
- L'amour c'est pas un truc sympa en fait. Pas la peine de rester quand ça tourne à vide.
- T'as eu mal ? Dis c'était ton premier ?
- Mon premier quoi ?
- Avortement.
- Fous-moi la paix avec ça.
- C'était son gosse aussi, t'aurais quand même pu en parler avec lui.
- De quel gosse tu parles, un embryon c'est un amas de cellules, c'est tout.
- Tu vois c'que j'veux dire.
- Écoute, la femme a peut-être bien été le premier animal domestique de l'homme. Tu sais ce que ça veut dire

domestique ? Contrôle de la sexualité et de la reproduction. Mon vagin c'est mon problème et c'est pas parce que ce sont ces spermatozoïdes que mon corps soudainement va lui appartenir. C'est clair ?

– Ouais, ça va, t'énerve pas. Sinon, ça fait mal ?

– De quoi ?

– L'avortement, ça fait mal ?

– C'est pas agréable mais j'hésiterai pas à le refaire. Autant de fois qu'il le faudra.

– Ah ouais, tu veux pas d'gosses toi !

– J'sais pas, pas comme ça en tout cas. Et puis les gosses ça devient des adultes hein, alors si c'est pour avoir une gamine aussi relou qu'toi, l'monde est pas prêt de s'en sortir.

– Oh dis, tu crois que tu vaux mieux p't'être.

– Antonine tu m'emmerdes, j'ai surtout envie de boire et de danser là, tu vois.

– Oh, les nanas vous prenez pas la tête, vous êtes vraiment chelous quand même, toujours à vous chamailler, aucune sororité, c'est ouf. Ajouta Ivan, ivre de prana.

– Tu parles, c'est surtout les mecs qui savent pas quoi inventer sur notre compte. On vous obsède, j'sais pas pourquoi.

Sûrement votre frustration sexuelle, votre civilisation tordue qu'a toujours besoin de transcender n'importe quoi n'importe comment. Fous-nous la paix avec ta sororité, genre la fraternité tu connais, avec toutes vos guerres vous n'avez aucune leçon à nous donner.

– Wow c'est bon, j'ai dit ça comme ça, pour discuter c'est tout. »

Ce soir-là, Louise chanta pour la première fois, le regard tourné vers les lumières de la ville, les muscles assaillis par un désir indicible :

« Parfum entêtant d'arbres humides
odeurs grasses de bacs en fleurs

écoulement du caniveau
ruisseau malin qui s'égaie
et le bruissement des feuilles
fantômes errants sur le bitume

Il reste encore à la nuit tombée

quand les rues sont désertes
des possibilités d'être
Apparition lente
avançant cahin-caha
de la lune et de sa progéniture vagabonde
cheminement du cercle rouge
nous voilà donc
Enracinés, respirant par les pieds
la bouche hurlant son cri de joie
et les bras dansant comme hydre verte

La pluie sculpte notre corps
La dépouille de ses vêtements
Saillie des muscles saillie des os

Colonies de corps auxquels s'accrochent lierre et lichens
Colonies de corps aux yeux grands ouverts
guettant le moindre chat le moindre rat la moindre bête
daignant jaillir d'on ne sait où
pour jouer à l'orchidée et à la guêpe »

Elle comprit, comme Pierre et Lyakout avant elle, que ce que certains nomment amour sont les élans de la chair, des nerfs, des os vers cet Autre, vaste et intouchable, que certains nomment Terre d'autres Nature ou Cosmos, qui nous ménage un petit coin de vie, éphémère, précieux, d'une beauté terrifiante. Elle sut ce soir-là qu'il lui faudrait lutter contre la folie destructrice des aliénés, qui ne cesseront de dépecer, découper, emprisonner, jusqu'à réduire la Terre et sa luxuriante fertilité en une machinerie binaire et consommable.

À l'orée des juments mortes

« À mort ce salaud !

*Il menace la société autant que s'il parcourait les rues
en braillant que la paix est une belle chose. »*

(Chester Himes, La fin d'un primitif)

« Devant ce malheur les montagnes se courbent

Et le grand fleuve cesse de couler.

Puissants sont les verrous des geôles

Et derrière il y a les trous du baignoire

Et la tristesse mortelle. »

(Anna Akhmatova, Requiem)

« Je ne comprends pas pourquoi tu as fait ça ? J'étais prêt à changer pour élever notre enfant. »

Léon est dans l'ombre, les coudes posés sur la table du bar, le menton sur les poings, fixant intensément Louise.

« Je n'en voulais tout simplement pas. »

Louise, assise en face de lui, reçoit la faible lumière du jour sur la joue droite. Son sourire et ses regards sont lointains, une main posée près de la tasse de café l'autre pendant entre la table et son ventre.

« Ta décision est égoïste, on aurait pu au moins en discuter... »

Léon la fixe des yeux, son regard se veut dur et perçant, mais un faible sourire dévoile la tendresse qu'il porte encore à Louise.

« Mon corps m'appartient. Et je ne crois vraiment pas que la venue d'un enfant t'aurait aidé en quoi que ce soit.

– J'étais quand même le père, merde, on l'a fait à deux... »

Il tente de lui saisir le poignet mais elle l'évite et lui répond froidement :

« Le père de quoi ? Le gosse n'a jamais existé. Et puis j'avais t'dire, des femmes qui veulent des enfants ça manque pas, t'es jeune, t'en trouveras une. N'importe qui peut fonder une famille. Le plus exécrationnel d'entre nous trouve toujours quelqu'un pour l'aimer et faire des gosses.

– J'avais pas m'foutre avec n'importe qui juste pour faire un gosse. C'est pas tant l'gosse que nous deux qui m'réjouissait de sa venue. »

Tout en prononçant cette phrase, Léon se rendit compte de l'absurdité de ses propos. Il ne pouvait nier ce que le regard de Louise lui disait « Le nous en question ce n'était plus rien, plus grand-chose, juste des lambeaux de maux qu'on n'finissait pas d'arracher. » Mais il ne voulait pas lui donner raison, il voulait qu'elle s'humilie, qu'elle s'excuse, qu'elle pleure. Louise semblait plus sûre d'elle que jamais et il ne supportait pas cette impression qu'elle s'en sortait bien mieux sans lui.

« Tu dis vraiment n'importe quoi, t'as pas su imaginer ce que ça pouvait être d'être trois, c'est ton problème. Trop possessive, trop jalouse. Même un gosse pour toi c'était un intrus. C'est ça ton problème, trop fusionnelle.

–Tu fais l'touriste, tout l'temps. Genre les gens sont là que pour

te divertir avant d'crever. T'aurais pris la fuite vite fait si j'avais gardé l'gosse. Faut pas s'plaindre quand on tombe sur plus touriste que soi. J'suis déjà ailleurs, tu vois. Et franchement, j'crois que tu devrais d'abord t'inventer plutôt que d'espérer quelque chose des autres.

– C'est toi qui dis ça ? T'arrêtes pas d'dire qu'on se construit jamais tout seul.

– Ouais, c'est vrai, mais on s'construit pas sur une prescription médicale ou une stratégie de défense. »

Léon était blessé par les dernières paroles de Louise. Orgueilleux, il se redressa et rit bien fort pour être vexant et paraître détaché. Louise n'était pas dupe mais peu lui importait qu'il souffre. Ils ne s'étaient pas vu depuis l'avortement, six mois plus tôt. Et Léon, qui se découvrait une vocation d'auto-entrepreneur, n'avait cessé de voyager du Nord au Sud pour se trouver des clients. Pour Louise, sa quête de réussite sociale n'était qu'une abdication et elle ne pouvait se résoudre à trouver merveilleux qu'il ait enfin trouvé sa voie. Elle espérait qu'il ne s'anéantisse pas totalement dans cette quête frauduleuse et absurde :

« Écoute Léon, j'te parle pas de trouver ton moi profond, d'être

toi-même, non, ça existe pas ça, tu vois. Je te parle d'identifier ce qui te détruit pour retrouver ta puissance créatrice.

– Tu m'fais rire, se construire ! Tu peux même pas te payer un café. Tu seras toujours une Cosette. Ce pays est mort, depuis longtemps, faut aller voir ailleurs.

– Franchement Léon, c'est pas en prenant l'avion qu't'auras des ailes. »

Léon avait la nausée, la nausée des autres et de lui-même. Sa révolte n'avait pas abouti comme il l'espérait en un avènement lumineux et glorieux. Il resterait Léon, un Léon parmi d'autre, parmi des milliers d'autres. Un homme sans qualité. Mais puisqu'il fallait faire avec si peu, qu'on ne lui prenne pas la tête avec l'éthique et autres âneries. Il ne pouvait vivre sans le tourbillon que les autres offrent et il n'était pas naïf, pour n'être jamais à court des autres, il savait qu'il lui fallait de l'argent.

Louise était de nouveau distraite, elle tendait l'oreille depuis un moment vers la table d'à côté où un groupe de jeunes discutait :

« C'est pas une contagion, c'est une manipulation. Une manipulation de masse. La contagion ! C'est bon pour les fachos ce genre de terme.

– Ouais, mais cette manipulation génère une peur qui, elle, est une contagion. Elle est là la contagion, dans cette peur qu'ils répandent jusqu'à ce qu'elle nous domine et nous rende totalement inaptés à la réflexion. Tu sais bien que les émotions sont contagieuses.

– T'as peur toi ?

– Bah ouais j'ai peur. Des flics et des militaires presque à chaque coin de rue, c'est flippant. On vit dans un pays qui rêve que la société devienne une caserne.

– Si tu as peur alors ils ont gagné.

– N'importe quoi, le courage c'est pas être inconscient et n'avoir peur de rien, c'est surmonter sa peur. Après j'dis pas que je serai courageuse, j'en sais rien. Peut-être que quand ça va péter je me cacherai dans un trou en appelant maman.

– Tu crois au mal toi ?

– Non, j'crois qu'il y a différentes façons de réagir et de répondre à un problème. Les dualismes c'est pas mon truc.

– Ouais, mais quand même, j'sais pas tu vois, mais j'crois qu'on a vraiment vrillé à un moment donné. On est des barbares, putain, on est vraiment des sacrés enculés quand on y pense. On est violents, c'est comme ça.

– Non, pour moi, tout ça c'est un mythe. On vit dans des sociétés où on croit que c'est notre instinct de prédateur qui fait qu'on est des brutes. Mais le chasseur primitif, c'était pas une brute. Il ne tuait pas n'importe quoi n'importe comment. Il y avait un respect de la proie et c'était une nécessité. On le voit encore chez les peuples actuels qui ne craignent pas de vivre au plus près de la nature. Nous on a confondu comme des cons prédation et meurtre, et on s'est mis dans le crâne que si on est si forts, si doués pour modifier notre environnement, c'est parce qu'on est des prédateurs. Conneries, on est juste devenus des assassins.

– Le temps c'est de l'argent. Tu t'rends compte quand même, c'te formule de merde ! C'est vraiment la destruction de toute vie. On est foutu moi j'crois.

– Vous vous prenez trop la tête, c'est bien de se laisser porter, de ne pas trop réfléchir, juste prendre tout ce qu'on peut tant qu'on peut. On vit une fin de civilisation, c'est tout, pas de quoi en faire un fromage, une autre, plus jeune et dynamique, viendra bientôt la remplacer. Moi j'ai confiance en la jeunesse. C'est une question de cycle tout ça, là on est juste sur la courbe descendante, une fois tout en bas ça remonte, c'est

systematique.

– Mouais, c'est pas un discours de lâche et d'égoïste ça ? La plupart gobent le discours officiel et ne veulent qu'une chose, toujours plus de biens et de loisirs. Sans parler du nombrilisme qui caractérise la plupart d'entre eux. Ils sont prisonniers d'un néant qui porte leur visage et leur nom. Et ce néant est en train d'avalier la planète. Putain, ça te rend pas dingue toi l'extinction des espèces ?

– T'exagères, y'a quand même une prise de conscience importante. La nouvelle génération est plus active que la précédente. Avant c'était *No futur*, là y'a des trucs tu vois, des assos, des retours aux campagnes, des territoires à défendre. Y'a de l'espoir, y'a de l'avenir, merde !

– Hey, dis donc, ces découpages générationnels moi ça me gonfle. C'est un discours de publicitaire, de communicant, ce serait bien de pas s'y laisser prendre. Perso je me suis construite avec trois générations différentes. Le refus du capitalisme il existe depuis son apparition, il est multiple, mondial et toujours latent. Faut juste trouver le moment et les moyens de détourner les armes contre l'opresseur. Mais là c'est sûr, ça devient très chaud. Plus on attendra pire ce sera.

– Reviens pas avec ta théorie du complot, c'est bon, faut pas exagérer quand même. On est pas aux States et c'est plus le temps des colonies.

– Quoi ! Tu crois vraiment que nos beaux gouvernants ont l'âme trop pure pour fomenter des attentats contre leurs propres citoyens et nous faire croire que ce sont des actes terroristes ? Non mais sérieux ! T'es vraiment naïf. T'as oublié toutes les magouilles du passé ? On sait bien qu'ils veulent maintenir le système capitaliste coûte que coûte et, vu les inégalités qui se préparent, ils ont plutôt intérêt à contrôler et immuniser au maximum la population contre toute tentative de subversion. Le temps des colonies, mais on y est encore et il a un bel avenir si on ne l'arrête pas rapidement.

– C'est ça Leur politique. On pense pour vous, laissez-vous guider. Nous sommes le Monde Libre ! Libre mon cul ! Nous sommes un peuple soumis et trouillard qui se laisse bercer par les marchandises, indifférents aux pauvres qui jonchent nos rues, aux enfants qui meurent dans les mines. Toute cette technologie c'est de la guerre, une guerre de conquête pour maîtriser le temps, la nature, les hommes, les ressources. C'est un monde de merde mon gars. »

Léon et Louise écoutent, attentifs.

« Ils sont plus malheureux que les autres mais pas plus intelligents, dit Léon.

– De quoi tu parles ?

– De ces rebelles du dimanche.

– T'es d'une suffisance ! T'es vraiment devenu nihiliste.

– Cosette va, tu vas bientôt m'lire du Hugo, lui répond-il affectueusement.

– Ce sera toujours mieux qu'ton Céline et ses vociférations d'impuissants. »

Elle se lève et se dirige vers le bar.

« François, tu les connais à la table là ?

– Ouais, ils viennent ici depuis quelques temps. Ce sont des étudiants, un peu gauchistes, dit-il en riant.

– Ils sont loin d'être cons mais ils devraient être plus prudents, aussi bien pour eux que pour toi. »

Lyakout s'arrête à ce moment-là devant la vitrine du bar pour soulever son éternelle jupe noire :

« Et mon cul, il est pas beau mon cul ? Il vaut bien un p'tit café, non ? »

Tout le monde se marre et François lui offre son expresso du jour.

Bien avant sa rencontre avec Léon, Louise avait repris contact avec Ilouf qui lui donnait des nouvelles de Sonia et de Fatiha. Elle savait que Sonia allait au plus mal, que Girham ne la laissait pas en paix et que Fatiha avait rejoint son fils.

Deux mois plus tôt, elle reçut un message d'Ilouf qui lui apprenait que Taklit était hospitalisée. Elle avait été tabassée par les brigades anti-subversion lors d'une manifestation qui visait à dénoncer les violences policières, les contrôles aux faciès, les milices privées. Pour avoir lancé des cailloux contre des vitrines ils la rouèrent de coups de pieds, de matraques, et l'insultèrent. Elle militait depuis plusieurs mois avec les membres de l'UÉTa (Urgence État assassin) qui ne craignaient pas l'action directe. Louise fit du stop jusqu'à sa ville natale pour revoir son amie. Elle n'avait pas revu Ilouf, Sonia et Girham depuis deux ans. Lorsqu'elle les revit un frisson lui

parcourut le corps, un frisson qui la parcourait encore trente ans plus tard.

« Parfois, t'sais, j'raconte des trucs mais j'ai un doute sur leur réalité. Parce que ça me semble tellement loin, tellement un souvenir d'ailleurs. Mais ça, c'est un moment qui s'est gravé dans ma chair. Ilouf avait vieilli, trop brutalement, trop vite. Il était maigre et raide dans sa chaise. Ses yeux même avaient changé. Ils étaient exorbités et les pupilles semblaient éternellement dilatées, comme s'il avait vu un truc trop grand pour lui. Sonia avait le même regard. Elle était longue son agonie. De rémissions en rémissions. Le choc. Ma mère. Ça a été terrible, je me suis sentie tellement étrangère. Je la regardais, un peu hystérique parce que tellement contente de me voir. Je les reconnaissais pas. Comme si je rêvais, j'sais pas, que c'était pas ma vie, pas ma mère, pas mon Ilouf. Un froid, un vertige m'a envahie. Ça s'effondrait de partout. Y'avait plus que ces deux corps qui m'attendaient depuis des heures. Tu vois, ma petite Zagad, à ce moment-là je me suis sentie monstrueuse. C'était la première fois de ma vie que je ressentais vraiment de la pitié, une pitié immonde qui me nouait la gorge. C'est un sentiment atroce la pitié surtout quand

tu la ressens pour des êtres qui te sont proches. Cette femme et cet homme, par leur souffrance, me rendaient stupide, impuissante, malade. Comment dire... c'est à ce moment-là que j'ai compris, je voyais à quel point ils étaient des animaux, ni plus ni moins, malgré tous leurs efforts pour s'intégrer. Je l'ai sentie, pas intellectuellement, non, dans ma chair, dans mon ventre. Nous étions des animaux perdus sur une terre où quelques-uns avaient inventé l'humain. Et je n'y comprenais rien à l'humain, j'm'y reconnaissais pas. Oh, j'y avais déjà pensé à tout ça mais c'était la honte qui me guidait alors. À ce moment-là, pas de honte, plus de honte, juste une hideuse pitié pour ceux qui souhaitaient l'humain. Sonia se frottait les mains, plus timide que jamais. Ilouf souriait béatement. J'avais envie de poser ma tête sur ses genoux pour ne plus les voir et retrouver la sensation d'autrefois, bercée par les mots de son immuable richesse.

– Tu as de longs cheveux maintenant. Me dit ma mère en me caressant une boucle.

– Tu es géante ! Me dit gaiement Ilouf.

Sa gaîté me libéra du fardeau de la pitié. Ilouf avait vieilli, oui, mais à cet instant, son esprit devint aussi vif qu'autrefois, ses

yeux pétillaient de nouveau. Ma mère, quant à elle, ne reprochait rien à personne, elle semblait dénuée de mémoire. Elle tentait de me caresser, je fuyais. C'est pas mon truc les démonstrations affectives. J'étais là et on arrivait à s'causer sans s'prendre la tête. C'était énorme ! Mais vraiment, tu sais, j'crois qu'elle a préféré oublier tout ce qui nous avait séparées. Après tout, pourquoi pas, parfois seul le présent est important. Le passé et le futur viennent trop souvent y foutre leur sale gueule. Faut savourer chaque moment de paix et de joie. Y'avait de la joie, - me dit-elle gênée ce jour-là - sourit pas, sale peste, même moi, ouais, j'ressentais d'la joie à voir ma mère sourire et s'attendrir. Pas parce que c'était vers moi qu'allait son attendrissement mais parce qu'elle retrouvait son âme. Et j'voyais son âme scintiller comme une petite étoile, fragile mais tenace, dans la profondeur de ses pupilles. Pas longtemps après qu'est-ce qu'on entend ? La voix de Girham hurler devant la fenêtre. C'était la voix grasse d'un ivrogne qui ne parvient plus à articuler. On comprenait quelques mots. On devinait qu'il voulait Sonia. Personne ne lui avait dit que j'étais de retour. Je suis sortie sur le balcon. Il n'avait pas changé le con. Non, "il nous enterrera tous cette charogne". Voilà ce que

j'ai pensé. Quand il m'a vue, il est resté silencieux quelques secondes puis il a gueulé de plus belle pendant cinq minutes avant de s'éloigner, mâchonnant des injures dans sa gueule édentée. Sonia est restée avec nous, elle vécut quinze jours. Je crois qu'elle était heureuse. Elle avait sa fille près d'elle et prenait de plus en plus Ilouf pour Girham. Elle s'étonnait parfois de la bonté d'Ilouf-Girham, le remerciait de sa gentillesse, se réjouissait de le voir si calme et souriant. Elle faisait des cauchemars, nous disait-elle, dans lesquels Girham était cruel et la blessait. Un soir, elle nous raconta l'enfant mort dans la grotte, les souffrances qui lui déchiraient le ventre et lui coupaient les jambes, elle nous raconta Girham creusant de ses mains ensanglantées un trou pour y déposer le petit corps, le silence absurde et cruel qui régnait alors. Puis, comme si elle avait attendu tout ce temps, elle prit ma main et laissa, souriante, la mort l'emporter. Ah, ma petite Zagad, c'était terrible et beau à la fois. Comment dire... j'ai pleuré, beaucoup, longtemps. Pendant l'enterrement, je me mouchais et reniflais sans cesse, incapable de parler. Mais malgré cette douleur qui me labourait la poitrine et le ventre, un autre sentiment vaguait tout autour, comme une brume crépusculaire. Tu sais, ça a dû

t'arriver, parfois tu rêves qu'on te dit quelque chose d'important mais quand tu te réveilles ton rêve n'est qu'une brume cotonneuse, pas moyen de se souvenir. C'était pareil. Je crois maintenant que c'était la beauté de l'ignorance, la modestie qu'impose le mystère de la vie qui venait de cogner à ma porte. »

« Je suis exécration, je ne suis rien de plus qu'un nid à rats peuplé d'arrière-pensées... moins qu'une fiente. Tous les égouts de l'histoire se déversent dans mon crâne et ça empest de mauvaise foi, de mensonges, de trahisons et de lâchetés. On nous fait croire qu'on est pauvre et qu'on n'a rien à partager. On a si peu à donner, n'est-ce-pas ? Mais en vrai, être pauvre ici, c'est pas comme être pauvre là-bas. Enfin, j'dis ça, c'est ce que m'en ont dit les touristes qui voulaient se confronter à la pauvreté, la vraie, tu comprends, celle d'ici elle est pas assez spectaculaire, elle te tire pas des larmes. Le touriste revient souvent admiratif : « Si pauvres mais si généreux. Ils m'ont donné ceci et cela. Une grande leçon pour nous qui nous plaignons toujours. » Et voilà, une belle émotion qu'on épingle dans un album photos et qui resurgira une fois dans l'année, pour Noël le plus souvent, quand on a bien vidé le porte-monnaie pour remplir la demeure d'objets inutiles et absurdes. On y r'pense aussi quand des fainéants de fonctionnaires mènent une grève ; pris en otage, ne pouvant accomplir notre

corvée salariale, on s'dit que vraiment, dans ce pays, on n'est jamais content. Ça ne vient pas à l'idée de penser que les grèves ça permet de réduire la pauvreté et que nos avantages on pourrait peut-être les partager. Non, surtout pas, parce qu'au fond, nous vivons dans le meilleur des mondes. Nous avons déjà tant fait pour l'humanité. T'as remarqué comme ceux qui se plaignent des étrangers sont souvent ceux qui ont un toit et un ventre repu. Ils sont habitués à dire 'non' parce que donner paraît-il c'est encourager la mendicité, la paresse. Et pour bien les soutenir dans leur 'non', ceux qui souffrent de culpabilité sont moqués ou enfermés. Tu vois, "on ne peut pas accepter toute la misère du monde sur notre territoire !" disent-ils en s'déboutonnant la braguette après un repas, comme toujours, trop copieux. »

Pierre déprime, il en a marre d'entendre les âneries des passants quand il fait la manche. Où qu'il traîne c'est toujours les mêmes discussions : l'immigration et la guerre. Louise fume en silence, plus ou moins attentive aux soliloques de son pote. « Non mais tu les entends ces intellos, ces universitaires qui donnent leur avis sur tout ! Et n'importe comment, hein, mais avec une telle conviction et suffisance qu'on s'fait bluffer. Ils

défendent les droits de l'homme, l'humanisme. Ras l'cul de leur humanisme. La vie est trop précieuse pour la réduire à l'existence humaine et à son rêve d'immunité, d'immortalité. La tragédie au fond n'est pas dans les grands drames mais dans le quotidien, tellement absurde que les âmes en meurent, au point qu'elles ne s'émeuvent plus que sur commande. »

Ce jour-là, sous la forte chaleur de midi, allongée près des poules Louise vagabonde :

« Certains nœuds sont à préserver d'autres à défaire, non pour atteindre le bonheur, sentiment fugace et superficiel, mais les instants qui nous dispersent. Derrière le visage social les grimaces d'un visage second cherchant une issue pour les expressions, cette bande de chiens hurleurs. Des milliers de visages nous hantent, sourdent sous notre masque, se ruent, s'accrochent, tombent, se démènent, ces visages d'un moi jamais révolu, jamais advenu. Fantômes errant toujours, carcasses en attente de chair... mais la chair disparaît lentement du monde... requiem pour la chair, requiem pour le sang et les os... nous serons de métal et de silice... nos futurs visages de drone n'auront plus droit qu'à de vagues souvenirs enfouis dans des disques durs... disparition de la mort... je vois des files

d'attente de jeunes prêtres pour l'abattoir, les suicides collectifs, les charniers, les clapiers... la vie est luxuriante et nous voulons la réduire à l'état d'homme... j'écris pour que l'homme implose... »

Elle dit cette dernière phrase à haute voix. Pierre s'interrompt :

« Qu'est ce que tu dis ?

– Rien, je pensais tout haut.

– Ah toujours tes mots comme des raz de marée... mais de quel homme tu parles ?

– De celui qui s'réjouit d'la nervosité des poules quand le boiteux arrive. »

Le boiteux, ancien flic, promène, comme chaque midi, son chien Tobi. Comme chaque midi, il se marre à la vue de son chien poursuivant les poules.

« C'est con une poule, putain. Dit-il en se marrant. Comme les satanés pigeons de la place, ces rats volants qui fuient mes coups de pompes.

– La peur et la tuerie, rien de plus charmant pour un képi, marmonne Pierre.

– Rien de plus fructueux aussi. Si tu veux du taf deviens flic ou soldat. C'est du pareil au même d'toute façon maintenant.

J'regrette de plus y bosser, les nouvelles directives t'autorisent à user d'armes de guerre, c'est quand même mieux pour maintenir l'ordre, répond le boiteux.

– Non mais t'es sérieux ? Trois morts hier et ça te fait rire ? s'emporte Louise.

– Faut ouvrir les yeux, on est en guerre. Vous croyez quoi, que c'est avec des belles phrases, de la poésie et des chansons qu'on protège la liberté ?

– Mais de quelle liberté tu parles ? Celle d'enfermer les pauvres et les étrangers pour maintenir l'exploitation et les inégalités ? lui répond Pierre.

– C'est comme ça, ça a toujours été comme ça. Des riches et des pauvres. Vous, vous êtes pauvres mais vous pourriez bosser. J'vous l'dis la police et l'armée recrutent, même des nanas. Mais vous êtes trop fainéants. Vous profitez du labeur des autres, vous trahissez le lien social. Mais ça vous retombera sur la gueule.

– On paie la TVA mon gars, j'crois que ça rembourse nos minimas sociaux.

– Lui parle pas, c'est un pauvre type, dit Louise.

– Oh toi la salope, tout le monde le sait que tu couches avec

tous les clodos.

– Ah bah clair, c'est bien mieux que de s'faire chier avec un uniforme, quelle misère !

Le boiteux crache et s'éloigne en marmonnant des insultes.

– Toujours aussi con celui-là. Une vraie caricature.

– Depuis son accident il est encore plus hargneux. Dommage, il aurait pu en profiter pour faire autre chose, mais non, c'est ancré en lui, au fer rouge, cette certitude que l'ordre des choses ne peut être que discipline et sécurité. La force, le pouvoir, ça les enivre.

– Ouais, mais j'comprends pas comment un être peut devenir si complètement inadapté à la vie terrestre.

– Oh bah, tu sais, les p'tits chiens ont été obtenus génétiquement pour travailler dans les mines. Là, c'est un peu pareil. Ça voit pas les couleurs, ça voit que la grisaille des fumées d'usine et ça enrage dans leur prison mentale.

– Tu vas pas m'faire le Germinal, l'hérédité c'est des conneries.

– Ouais, c'est pas la génétique ici, ou l'hérédité, c'est du conditionnement qu'ils héritent. La seule chose que les hommes peuvent se léguer encore gratuitement, le conditionnement social. »

Louise entend les poules quitter les hauteurs des marches en ruines pour se coucher à nouveau près d'eux. Elle en caresse une qui ne cesse d'agiter la tête, à la fois curieuse du monde alentour et attentive au contact des doigts qui froissent ses plumes. Dans le silence qu'impose la contemplation du gloussement des poules, Pierre et Louise se laissent emporter dans une douce dérive mentale quand la voix tonitruante d'Antonine résonne :

« De nos jours la communication n'est qu'un long et frénétique soliloque, et les êtres ne recherchent que l'oreille soumise qui donne libre cours à toute élucubration. C'est ainsi qu'une fois oreille, une fois élucubrator, toujours déviants, les êtres parlent et parlent.... croyant posséder un cerveau, une peau, un cœur... ignorant l'omnipotence et l'omniprésence de leur système nerveux détraqué qui les pousse vers les plus abjectes constructions sociales. Captivés par leur propre labyrinthe, les êtres s'éloignent les uns des autres, le regard battu, éternellement incompris, pour achever à l'immixtion de leur rancœur ce qu'il leur reste d'innocence. La vérité est que le verbe est l'incarnation du ratage humain, il est toujours au-delà du convenable et alimente notre inconscient jusqu'à

transformer le monde en environnement. Il nous aliène et est cause de notre déstructuration sociale. Il ne faut jamais le prendre au sérieux et ne prêter attention qu'aux énoncés qui l'envoient ruminer sur une autre planète. Pour apprivoiser le verbe, il faut accepter son amoralité et le transformer en outil de jouissance. La jouissance seule mérite temples et dévouements.»

Adeptes des danses de saint Guy, Antonine déclame esquissant des entrechats, labourant l'air de ses bras.

« Wow, tu l'as longtemps préparée cette tirade ? La taquine Louise.

– Des années, des années de ruminations ! »

Mais derrière elle, un vieil homme, appuyé sur sa canne, portant chapeau-melon et long manteau noir, au regard exténué et gris, s'exclame :

« Ne pourrait-on jouir du ralentissement de la pensée et de l'action, de la destruction lente et méthodique de toute réflexion ? surpris, le quatuor reste silencieux quelques secondes avant qu'Antonine réponde :

– Jamais ! Nous voulons jouir des mondes fulgurants et détonants de notre esprit. Le labyrinthe que notre mental tisse,

nous voulons le voir s'étendre à nos pieds ! Non, je ne suis pour aucun ralentissement ! »

Tandis qu'Antonine s'emporte, comme à son habitude, le verbe haut et la langue bien pendue, Pierre boit à même le goulot un picrate tiède qu'Ivan transportait dans sa besace. À la réponse d'Antonine le vieil homme applaudit. Coude droit posé sur la canne, le vieil homme sourit. Puis il fait effort pour s'approcher d'eux. Le genou droit raide, il avance. Jambe gauche puis canne, suivie de jambe droite raide. Il pourrait aussi bien ramper, pense Ivan fasciné, il avancerait certainement plus vite. Mais le vieil homme tient encore à la station verticale. Sa petite voix fluette, perdue dans l'essoufflement des gencives, siffle dans l'espace. Une odeur d'humus enveloppe l'air.

« C'est pour cela, jeune femme, que j'aimerais n'être plus homme. Être réduit à l'état de végétal est un idéal que j'aimerais concrétiser. En dépit de cette humanité rampante qui insère dans chaque esprit et chaque moelle, dès l'embryonnement, le soporifisme de sa décadence. Je ne serai pas victime, je ne succomberai pas aux coups de leurs illusions, de leurs flagellations, de leurs mutilations. Vois comme je suis

vieux et estropié, vois comme je suis faible et comme encore je résiste. Je résiste au monde et à la mort qui ne broie pas suffisamment. Aujourd'hui enfin je me sens partir. Ce sont mes jambes qui meurent, puis mes bras, puis ma tête... j'espère en ma décomposition. J'ai voulu vivre comme un moribond, et à présent je veux mourir comme le calcaire sous la rafale. Je serai poussière avant mort. Bientôt, tu verras un tronc ramper sur les trottoirs d'Ægosome. Bientôt tu verras un tronc s'émietter et toujours râlant. Bientôt, bientôt, petite, bientôt... »

Le vieil homme s'éloigne, cahin-caha, murmurant entre ses lèvres absentes, ce « bientôt, bientôt » triomphant.

Antonine ne clame plus, Ivan ne bouge plus. Louise est amusée et Pierre sceptique. Le monde semble expirer, dans un grondement sourd, vers le vieil homme en partance. Son manteau aux pans gonflés et l'effacement lent de ses membres rappellent les oiseaux de mauvais augures. Le vent vrille alentour. Antonine et Ivan, dyade médusée, s'assoient sur le vieux mur de l'entrée et considèrent l'événement :

« Jamais vu ce vieux.

- Jamais
- Il vient d'arriver
- Sûrement
- C'est un étranger
- C'est un étranger
- Je n'aime pas cette rue
- Je n'ai jamais aimé cette rue
- Il fait toujours froid ici
- Oui, il fait froid
- Et les passants sont étranges
- Ils n'écoutent jamais rien
- Ils se moquent de tout
- Ce ne sont que des fantômes... »

Louise et Pierre sont de nouveau plongés dans leur rêverie, indifférents à l'émoi des deux compères qui, après quelques secondes de silence, se disent :

- « Je n'ai jamais aimé cette ville
- Moi non plus...
- J'ai menti
- Quoi ?
- J'aime cette ville

– Oui, moi aussi

– Mais je n'aime pas les jours comme aujourd'hui

– Moi non plus. »

Le vent répand l'aube, cirrus couvrant. Antonine et Ivan se lèvent pour faire front à la rue de Gheel.

« Tu vois Ivan, c'est certainement un artiste de la faim ! Crie Louise pour se faire entendre.

– Ah tu crois ?

– Bah, j'sais pas, il veut être un végétal. Il trippe sur le lotus. Tu vois, c'est ça qu'j'aime pas dans ton trip. D'abord le corps, comme d'hab, on le méprise, il pue trop la merde, la pisse, le sexe, la mort... l'Esprit, y'a que l'Esprit et l'Énergie. Nous sommes ÉÉnergie... ben non, hein, on est chair aussi, os, sang, bile, viscères. Et puis cette hiérarchie des êtres, les animaux encore et toujours inférieurs spirituellement à l'homme. Et puis les femmes aussi, hein. Parce que bon, c'est encore un truc de mecs ! Sérieux, vous avez quand même un sacré problème avec la vie terrestre !

– Tu dis n'importe quoi. C'type est fou, c'est tout. » lui répond Ivan.

Dès son retour auprès de Sonia et Ilouf, Louise se rendit à l'hôpital où était soignée Taklit qui avait perdu un œil et dont le visage était tuméfié. Quand Louise entra dans la chambre père et mère ne la regardèrent pas d'un très bon œil.

« D'abord Ahmed et maintenant Taklit. Il faut que ça s'arrête Louise, aide-nous à la calmer, pas de vengeance, plus de vengeance. Nous ne voulons pas perdre nos enfants. »

Taklit l'accueillit avec un sourire édenté mais chaleureux et s'empressa de couper la parole à ses parents :

« Laissez-nous, c'est bon, y'a pas d'risque ici. Que voulez-vous qu'on fasse dans cet hôpital. J'crois pas qu' Louise soit v'nue avec un famas caché dans son baggy. Me r'garde pas comme ça, dit-elle à Louise, j'ai perdu un œil mais c'était pas le meilleur. Et puis ils en font des beaux d'nos jours. Tu parles, avec c'te technologie militaire, des yeux robotiques ça court les rues.

– T'es drôle toi, j'te jure ! Ils t'ont pas ratée les enculés.

– J'suis un symbole maintenant, un de plus, tu m'diras. Mais

bon, si ça pouvait foutre le feu, bordel ! C'est trop déprimant va, l'insurrection, elle vient pas, putain, elle vient pas. Mais moi ça me démange là d'voir un peuple qui se lève pour enfin se défendre et bouffer ces enfoirés. Putain d'enfoirés ! J'te jure. Ça fait un bail. T'as des cheveux maintenant ! Faut qu'tu m'racontes. Tu vis où ? Comment ? »

Taklit s'empessait auprès de Louise, avide de connaître sa nouvelle vie. Et Louise lui racontait tranquillement, contemplant par moment les toits de la ville qui plongeaient dans l'horizon.

« Pas grand-chose. J'vis dans une petite ville, j'ai bossé dans une librairie. Trop chiant en vrai. Enfermée toute la journée, tu vois pas l'jour, la plupart des clients s'la pètent parce qu'ils savent vaguement l'alphabet. Et puis la marchandise, la marchandise... j'en pouvais plus d'tous ces livres. Et quand j'regardais la patronne. Putain aucune envie de finir comme ça. Hystérique, détestant les clients, bluffant sans cesse sur les bouquins qu'elle lisait pas.

– T'as démissionné du coup ?

– Nan, j'ai pété la vitrine.

– Quoi ? C'est pas vrai ?

- Ouais, j'étais trop vénère.
- Putain, et tu t'es pas fait choper ? Wow, ça a dû trop t'faire triper.
- Ouais, enfin, c'était pas très malin et j'ai un peu flippé quand même. Mais toi, pourquoi t'as filé comme ça, sans rien dire ?
- J'devais prendre l'air. Et j'avais trop envie de cogner, de plus en plus et n'importe qui. Tu sais, j'suis sortie avec un type. Un truc de ouf, il me dégoûtait grave, aussi bien physiquement que moralement, un pauvre type. Mais au pieu, j'voulais tout l'temps. Et c'était violent, tu vois. Des fois on s'cognait d'ssus, truc de ouf. Quand j'suis partie, j'ai fait n'importe quoi. Je me reconnaissais pas. C'est chelou tu vois, je me suis perdue pendant longtemps mais j'en avais pas vraiment conscience. Et maintenant, en repensant à ça, j'me dis, j'en avais besoin. Fallait que ça éclate.
- Si c'était un con, t'as pas à regretter les coups d'poings qu'tu lui as filé. Dit en souriant Louise, qui ne savait pas trop comment interpréter les paroles de Taklit.
- Ouais, enfin bon, me voilà au point de départ, toujours vénère, toujours prête à sortir les poings, sans être pour autant la même. Bizarre, comme si ma violence se dégrossissait pour

s'affûter lentement mais sûrement. Quand j'sortirai d'ici on pourra s'barrer toutes les deux. Mes parents sont sympas mais bon, ils me prennent la tête. J'peux pas, tu comprends, j'y arrive pas. Ça m'fait trop mal d'les voir flipper comme ça. Et j'ai peur d'l'envie qui me prend parfois de les secouer pour qu'ils se réveillent. J'peux pas rester avec eux. J'peux pas vivre avec des passifs, ça m'met en boule. Ça turbine dans mon cerveau. P't'être pas bien, mais ça turbine. J'te jure, faut qu'on trouve le moyen de devenir acteur de cette société. Pour de vrai, changer tout ce merdier. »

Louise percevait tout l'énervement de Taklit, ses nerfs à fleur de peau, mais elle ne s'y reconnaissait pas.

« Faut s'défendre. On n'a pas le choix. Faut prendre les armes, y'a que comme ça qu'on peut gagner.

– Mais on a déjà essayé, c'est toujours le massacre. L'affrontement c'est pas possible, on n'est ni assez nombreux ni assez armé.

– T'as peur de mourir ?

– Oui, peut-être, j'en sais rien. J'aime pas, j'aime pas les armes. J'en ai ras-le-cul de cette tyrannie guerrière. Pour moi, c'est un piège, ça te dévore et te consume.

– Mais qu'est-ce que tu racontes ? Tu vas quand même pas me proclamer les bienfaits de la paix quand on vit dans un tel état de violence ?

– J'sais pas, tu vois, c'est le délire militaire. Ça génère un état d'esprit qui devient ton quotidien. Si on lutte contre un état policier, militaire, qui rêve de contrôler, maîtriser, quadriller tous les secteurs de la vie, c'est pas pour adopter leur état d'esprit. Je ne ferais pas de ma révolte une machine militaire. Sinon, on s'en sortira pas. Et puis j'aime pas c't'impression que leur violence ils me l'ont gravée dans les tripes. Faut arrêter le délire des armes. Au pire tu vois, je me battrais à coups de fourchette ! Le domestique, ce qu'ils tiennent tant à contrôler doit redevenir sauvage. La sphère domestique ne doit plus être soumise à leur délire de prédation.

– J'comprends rien à ton délire là. La sphère domestique, depuis quand tu crois qu'elle va nous sauver ? Tu veux te battre à coups de fourchettes contre les blindés ?

– Putain Taklit, les armes c'est le problème pas la solution. Tu vois, a un moment donné les outils de chasse sont devenus des armes de guerre, et les femmes ont été les premières victimes de ce changement. Des conflits y'en a certainement toujours eu

et y'en aura toujours, mais des guerres, des massacres, ça c'est le mâle qui, on ne sait comment ni pourquoi, a voulu se débarrasser de la sphère domestique dans laquelle il a confiné la femme. Il s'est d'abord emparé des outils de chasse tranchants, les a retourné contre la femelle. Ces outils sont alors devenus des armes. Il a contrôlé la sexualité de la femme, s'est ensuite emparé de la nourriture, de la santé, de la procréation pour les contrôler et asseoir sa domination. Nous devons nous emparer de tous ces domaines. Perso, j crois plus en l'efficacité d'une résistance souterraine qu'en une guérilla.

– Mais je ne te parle pas d'une discipline militaire. Je te parle de s' préparer pour le jour de l'insurrection. Ce s'ra sanglant, Louise, tu crois quoi ! On va pas changer de système sur une poignée de main !

– C'est bien beau ça un peuple qui se lève, mais pourquoi armé ? J' préfère un peuple bien outillé, dit-elle en souriant. Tant qu'on insistera sur les armes pour nous protéger y'aura un problème, faut les remettre à leur place, la sphère alimentaire. Fantasmer le guérillero c'est poursuivre l'erreur qui ne fait qu'attiser la folie qui s'est emparé de l'homme il y a quelques dix mille ans.

– T'es sérieuse là ? Tu crois que tout le problème vient de l'agriculture ?

– Peut-être bien. Aux dernières nouvelles c'est avec elle que sont apparues les guerres, les hiérarchisations, l'accentuation du dimorphisme sexuel.

– J'te comprends pas, j'suis pas d'accord. On doit s'emparer des armes, on n'a pas le choix, face à leur violence c'est la seule solution.

– Se défendre c'est une chose, s'entraîner comme un bon petit soldat en est une autre. Nous devons, malgré eux et leur folie, accueillir dès maintenant et au quotidien les chants de la terre. C'est avec cette force qu'au final on vaincra.

– Tu rêves ! Personne ne se lèvera pour ça. Le jour où l'insurrection viendra la plupart n'auront qu'une idée en tête : organiser le travail pour bouffer et nourrir les gosses. Les chants de la Terre, nan mais sérieux. T'es devenue plus givrée que Mary Lou. »

En prononçant ce nom un silence pesant s'abattit.

Une grande déchirure et une irrésistible envie de gifler Taklit envahit Louise. Ce nom l'avait plongée dans un tel état de souffrance qu'elle ne pouvait voir la honte envahir Taklit au

moment même où elle le prononçait. Mais Taklit était loin de se laisser happer par des sentiments tels que la honte ou la culpabilité et elle se reprit rapidement.

« Mary Lou et Louise, comme Bouvard et Pécuchet, deux indécrottables enfants de la chimère. » dit-elle tendrement.

En quittant Taklit, Louise cogita pas mal.

« Pour assouvir son délire viriliste, l'homme a ordonné et contrôlé la moindre parcelle de l'univers ; il a nié l'existence à des milliards d'êtres. Sa passion pour lui-même l'a aveuglé au point de ne voir ni entendre la souffrance et la destruction qu'il ne cesse de répandre sur la Terre. Sa folie est telle, qu'il n'a pas hésité à se proclamer supérieur et si parfois il accordait des sentiments aux autres, c'étaient toujours les plus vils et méprisants : rouerie, agressivité, bêtise, envie, luxure, lâcheté. En vérité - me dit Louise une nuit de novembre - il est l'incarnation de ces défauts. À imposer sa vanité il a plongé les esprits dans l'obscurité du fanatisme et de l'imbécillité. L'homme de pouvoir se voile la face, celle qui ricane sous l'étain du miroir, sous le masque de la civilité, sous les parfums

de la toilette ; celle qui chaque nuit rêve de lui trancher la gorge et qu'il n'ose affronter. Pour étouffer ces ricanements qui guident sournoisement son quotidien, il ne sait que détruire et mutiler son corps, son esprit et ceux des autres. Mais le plus insupportable est que le pouvoir que certains s'octroient ne pourrait exister sans le besoin vital d'affection, d'échange et de partage des soumis qui vont jusqu'à éprouver respect et amitié pour le bourreau lui-même ; ce bourreau qui se flatte de leur admiration, de leur affection, mais qui toujours privilégiera son plaisir. Trop souvent nous admirons ce que nous devrions mépriser, renier, détruire ; sottement, nous nions la brutalité et nous accrochons au moindre signe d'affection comme des naufragés à un radeau moisi ; médusés par la brutalité des uns, par leur déni de notre droit à l'existence, de notre droit à disposer de nous-même ; leur goût pour l'appropriation, pour la richesse, pour l'exploitation, à soumettre, à commander, à inférioriser, nous détruit de l'intérieur et déforme le monde et sa réalité. Il ne faut jamais oublier que le maître sera toujours plus sensible à ses propriétés qu'à nos supplications. Ils nous veulent marchandises et rien d'autre. Ils se sont tellement aliénés eux-mêmes qu'ils ne voient plus la beauté et la richesse

du monde. Ils sont incapables de s'identifier hors de leur accumulation matérielle, propriété terrienne, intellectuelle, spatiale. Je pense à ces animaleries où des humains achètent des poissons rouges, des hamsters, comme on achète des pots de confiture. Il n'y a pas d'exception humaine ! Notre capacité à vivre sur Terre commence par cette évidence que toute vie est, par sa fragilité même, exceptionnelle, miraculeuse et infiniment respectable. Ne l'oublie jamais Zagad. Mais Taklit avait raison. Nous ne pouvions lutter sans les armes. Nous étions pris au piège d'une technophilie guerrière. Et le pire est arrivé. Des conflits à n'en plus finir pour s'emparer des ressources, des vagues d'êtres humains fuyant les atrocités des guerres, des frontières fermées, des côtes sous haute surveillance, des forces de l'ordre matraquant des hommes et des femmes refusant les belles Lumières du progrès. Qui était alors l'humain ? Celui qui torturait, massacrait, enchaînait, exploitait, méprisait, violait. »

Louise était retournée à Ægosome, elle ne voulut pas suivre Taklit et Ilouf ne voulut pas suivre Louise.

« Quelques mois plus tard - me dit-elle - des bombes

explosèrent à différents endroits du pays. Les médias accusaient à tour de rôle les extrémistes religieux et les extrémistes de gauche. Les responsables des attentats d'Ogone furent cependant très vite identifiés mais seul *La bataille sociale*, journal alternatif, rendait compte des faits. La suspension de Patrick Durand, inspecteur des renseignements généraux, et dirigeant d'un mouvement néo-nazi, ne passait pas inaperçue dans les pages de ce petit journal. Pourtant, les médias officiels insistaient sur l'implication d'un groupuscule d'écologistes. Les discussions allaient bon train au PMU. François lisait à haute voix chaque matin un article du quotidien *La dépêche de l'humaniste* :

« Depuis qu'existent des polices et des services spéciaux, l'infiltration, le noyautage et la manipulation ont été une de leurs tâches principales. Tout groupuscule aux structures incertaines et à l'idéologie flottante, mais dont le verbiage de gauche et la violence irresponsable peuvent faire illusion, est une proie rêvée... Le but des provocations est toujours le même : favoriser la répression. Le manipulateur pousse à la violence, il utilise les manipulés pour tendre le piège où viendront se faire prendre les militants égarés puis dévoyés.

L'impunité demeure, les criminels pouvant être en mesure d'exercer un chantage paralysant sur les enquêteurs en les menaçant de rendre publique des opérations réalisées en commun. En vrai, le seul résultat des mesures anti-terroristes est de restreindre les droits des citoyens sans restreindre le moins du monde les coupables. Moi j'suis d'accord, assenait François se méfiant de plus en plus des versions officielles. Ils nous prennent tous pour des cons. Faut pas oublier quand même que le préfet de police c'est un ancien militaire, il a fait ses armes en décapitant hommes, femmes et enfants. C'est pas un philanthrope, j'vous l'dis ! »

Quelques semaines plus tard un nouvel attentat enflamma le pays, un bus piégé explosa près d'une école, au total trente cinq morts et cent deux blessés. L'état d'urgence fut décrété. Chaque homme public s'empara des événements pour distiller la peur et l'obéissance tandis que les civils, abasourdis par le choc, l'effroi et la douleur, étaient incapables de penser. Sur l'écran du bar les hommes politiques se succédaient :

« Aux portes de notre pays affluent des réfugiés qui fuient la violence et la faim, c'est vrai, mais, parmi eux, se cachent des ennemis de la Démocratie. Ces terroristes ont de la famille

dans notre pays, des amis. Nous devons nous défendre et rester vigilants. L'heure n'est pas à la naïveté et je conseille à tous de ne pas parler aux réfugiés, de ne pas les accueillir et de déclarer les nouveaux individus au commissariat le plus proche. Ne vous laissez pas attendrir par la présence de femmes et d'enfants. N'oubliez pas que l'accueil des réfugiés doit être géré par l'État. Parmi eux se cachent des terroristes qui n'hésiteront pas à embrigader les plus jeunes pour servir leur folie. Le succès ne peut être obtenu que si toutes nos activités, politiques, économiques, sociales, culturelles et militaires, s'exercent dans le but final de détruire l'organisation des terroristes. Les attentats de ces derniers mois prouvent à quel point ils sont déterminés. La totalité des énergies nationales doit concourir au salut commun. Toutes les forces vives de la nation sont en périls et toutes doivent être mobilisées pour sa défense. »

Le silence pesant fut rompu par Jean-Paul, un congolais fan de Zarathoustra et témoin des guerres néo-coloniales :

« Les hommes politiques seront toujours des proxénètes qui vendent leur pays et leur peuple au plus offrant.

– Rien d'étonnant, notre culture est fabriquée par les

proxénètes. Et malheureusement, nombreux sont ceux qui envient leur capacité à prendre et à vendre sans s'inquiéter de quoi que ce soit, répondit Rita, une italienne en lutte contre le rêve paternel de la voir porter foulard et tablier de cuisine.

– Facile de critiquer, c'est du boulot d'être un homme politique. Tu dois gérer l'économie de tout un pays. La politique c'est ça, la gestion économique et le maintien de l'ordre. Vous croyez quoi ? intervint Jorge, un espagnol regrettant le régime franquiste.

– Désolé, mais si tu vois pas la différence entre une société et une épicerie, on n'peut rien pour toi, répondit de nouveau Rita entre deux gorgées de chocolat.

– Mais c'est vrai quoi, il a raison, y'en a marre de tous ces immigrés ! Ils passent leur temps à faire des gosses qu'y peuvent même pas nourrir, y nous piquent le boulot et en plus maintenant y nous foutent des bombes ! Ça me dégoûte ! Ajoute Jésus, vénézuélien débarqué depuis quinze ans.

– Tu devrais pas dire ça. Nos armées s'imposent chez eux et les tuent par centaines. Ton monde libre c'est un des plus grand meurtrier de l'histoire ! S'emporta Seb, un trentenaire toujours prêt à défendre les victimes.

– Ouais, bah moi, comme le dit si bien notre ministre, je crois à l'inégalité des races, c'est évident. Toute l'histoire le démontre. Et en vrai, c'est ce que pense tout le monde. L'inégalité entre tous ces métèques et la race blanche est un fait. D'puis l'temps qu'j'viens ici, j'en ai marre d'vous entendre critiquer les colonisations, on a participé à une œuvre civilisatrice et vous nous crachez à la gueule tout le temps. Vous les connaissez pas les arabes, des égorgeurs fainéants. Ça va un temps la philanthropie. Et vous m'faites rire tiens avec votre égalité et vos luttes sociales. Faudrait juste les mettre au boulot tous ces indigènes, veulent profiter sans jamais rien foutre. Obligé de les fouetter pour qu'ils s'lèvent ces fainéants. »

C'était la première fois que Robert balançait un truc pareil. Toujours silencieux, sirotant son pastaga au comptoir, comme un vieux qu'en a trop vu et qu'est pas dupe. On entendait les mouches se débattre contre la colle des rubans qui pendaient un peu partout. Le silence fut rompu par Jules, un autre papy rigolard qui aimait pincer les joues des filles :

« Une conquête c'est toujours violent et on n'doit pas reculer devant les violences de détail. Elles sont nécessaires pour la consolider. J'ai souvent entendu des hommes que je respecte,

mais que je n'approuve pas, trouver mauvais qu'on brûlât des moissons, qu'on vidât les silos, qu'on s'emparât des hommes sans armes, des femmes et des enfants. Ce sont là des nécessités fâcheuses, mais auxquelles tout peuple qui voudra faire la guerre sera obligé de se soumettre. La conservation des colonies est nécessaire à la force et à la grandeur du pays.

– Nan mais vous êtes devenus fous ! S'écrie l'vieux Georges. J'croisais qu'ça vous était passé toutes ces conneries ! Les colonisations sont une honte pour notre République ! J'en fais encore des cauchemars. Des milliers d'gosses décapités, des villages entiers brûlés, des villageois enfumés dans les grottes. Mon supérieur a même fait bouffer leur mère aux gosses d'un village. Non, c'était pas beau, pas beau du tout. J'y croyais pourtant, quand j'suis parti là-bas, à notre devoir civilisateur. Des sauvages qu'on nous disait. J'y comprenais rien à leur charabia, mais quand même. C'est des hommes, comme toi, comme moi. Comment vous pouvez dire ça d'nos jours ! Déjà à l'époque c'était complètement con mais là, vous êtes de beaux salops !

– Ils sont moins qu'des bêtes. Il était temps d'avoir enfin un préfet de police avec une bonne paire de couilles qu'hésite pas

à envoyer ses dogues contre les petits merdeux qui n'y connaissent rien. Tu crois qu'tu l'as comment ton chocolat, toi ? dit Robert à Rita, muette de honte et de dégoût.

– Sans aller aussi loin, y'a pas d'place pour tous ici, ils ont qu'à faire leur révolution chez eux. Nous on a bien fait la nôtre, hein, sans l'aide de ces bougnoules, baragouinait Régis dans sa barbe moussant de bière.

– Toi, t'as rien fait mon gars, t'es qu'un pilier d'bar trop trouillard pour réfléchir. Et puis, cette fameuse révolution dont on nous parle tant, c'est qu'une belle arnaque qu'on nous vend tous les ans avec force défilé militaire. Et on s'extasie comme des cons sur les beaux tanks que l'armée hésitera pas à retourner contre nous si jamais nous v'nait l'idée de dire non à leur monde de merde, répondit Georges.

– J'veux plus d'vous ici, s'mit à hurler François. C'que vous v'nez dire, là, ça me fout la rage. Je s'rai capable de mettre de la mort au rat dans vos verres si vous revenez. Vous m'donnez envie de vomir.

– T'inquiète, on s'casse. Avec un peu de chance c'est le retour des conquêtes et on aura ta gueule en guise de paillason.

Le visage de Robert se tordit dans un rire affreux. Régis était

tout penaud, Jules haussa les épaules :

– T'exagères Robert, t'as toujours été trop d'un bloc, tu vois, c'est ton problème. Moi c'qu'j'en dis, François, c'est pas contre toi. Faut se protéger, j'vous jure. Une invasion comme celle-là ça s'gère pas avec de la fraternité.

– Misère ! Ça recommence ! Le fascisme est dans nos rues, dans le crâne de ceux que nous pensions être nos amis, nous sommes foutus ! Dit Lyakout les yeux exorbités.

– Tu crains rien Lyakout, t'es pas une étrangère. Lui répondit François, attentif au départ de Robert, Jules et Régis.

– J'accumule les tares, je suis femme, de parents immigrés, sans emploi, sans domicile fixe, sans langue de bois, mendiante et parfois putain. Tu crois vraiment que mon profil n'est pas subversif pour ces tarés ?

– De toute façon, nous sommes tous potentiellement des subversifs. Ouvrez les yeux les gars, tout État fasciste est paranoïaque, autoritaire et disciplinaire. Ils auront toujours des raisons de se méfier de n'importe qui. Ça commence par des camps pour immigrés et ça se poursuit par des génocides. L'humain, ils s'en foutent ces gens-là. La priorité c'est l'ordre, l'obéissance, la marchandise. Ils sont programmés pour ça et

sont très fiers de ne pas faire de sentiments. Il n'y a pas de place chez eux pour des qualités humaines, dit Jean-Paul.

– C'est bien beau ces discours, mais qu'est ce qu'on va faire ? Là, c'est la merde. On s'en doutait, hein, mais là c'est officiel. On n'peut pas accepter, on n'peut pas laisser faire. Putain, sérieux, on doit défendre nos libertés coûte que coûte. Dit Isabelle, une cinquantenaire imposante qui ne craignait pas de monter aux barricades.

– J'ai toujours dit, ce pays est pourri. Il ne s'est pas remis de la décolonisation, il rêve toujours des esclaves à violer et à fouetter, des hommes à abattre comme des lapins. Moi, j'vous conseille d'aller voir ailleurs. Y'a rien à faire ici, dit Léon.

– J'suis pas d'accord, faut surmonter l'émotion et réfléchir. Ça va être chaud là, mais merde, c'est bien à cause de leur délire de puissance qu'on en est là ! Et les attentats, franchement, m'étonnerait pas que nos gouvernants ou nos agents secrets y soient pour quelque chose. Ça arrange bien tout le monde quand même. Un état policier ça facilite l'application du libéralisme, répliqua Seb.

– On se doute bien qu'on aura pas le fin mot de tous ces attentats mais faut pas succomber au délire paranoïaque sinon

c'est foutu. C'est le ferment du fascisme, j' préfère être accusée de naïveté que sombrer dans un délire de persécution. Et puis c'est pas encore l'état policier, faut pas exagérer. Ils avaient pas le choix, faut pas toujours crier au complot, répondit Marie l'épicière.

– Ils avaient pas le choix ? Tu rigoles ou quoi. Ils ont toujours le choix. T'inquiète, pour les industries de l'armement c'est tout bénéf cette débauche sécuritaire.

– Ça rapporte rien à l'État, au contraire, toutes ces nouvelles forces de l'ordre ça coûte cher.

– Comme si la politique actuelle n'était pas d'augmenter les dettes des États pour leur imposer une tutelle économique. T'oublies que la plupart des dettes de l'État sont les cadeaux des boîtes privées qui construisent à crédit autoroutes, centres commerciaux et tout leur merdier... La logique c'est celle des flux monétaires virtuels, pas celle de l'épicier avec ses entrées et sorties de billets. On est à une autre échelle là, et nous on est juste bon à nourrir le flux virtuel par les crédits qu'on accumule pour payer nos factures.

– L'important et l'urgent, ce sont les réfugiés. On sait tous qu'ils sont les victimes de notre politique extérieure. Y doit y avoir

des manifs de prévues, on va surveiller le réseau, faut un refus national ! », ajouta Gloria, une jeune anarchiste.

La majorité n'était malheureusement pas assez outrée, la masse serait décidément toujours trop obéissante. Les dominants, indifférents au sort des réfugiés se délectaient du spectacle offert par les médias. Toujours plus stratégiques que nous ne l'imaginions ils les encourageaient à émouvoir les téléspectateurs qui cliquaient pour financer des ONG aux fins d'assister au mieux ces enfants, ces femmes et ces hommes qui fuyaient les guerres et la faim. Il était du devoir de tous d'aider et de soutenir les réfugiés, comme il était du devoir de tous de d'arrêter les bulldozers et excavatrices qui avançaient sur tous les fronts, tuant des milliers d'êtres vivants, empoisonnant les sols, l'air et l'eau. Mais toutes ces horreurs, les dominants les transformaient en spectacles émouvants qui offraient une bonne conscience à ceux et celles qui sentaient monter en eux une larme. Nous n'avions pas besoin de larme mais de colère, et la colère était canalisée et dirigée contre le voisin, l'étranger, le pauvre. Des siècles de cette stratégie n'en avait pas émoussé l'efficacité. »

Malgré tout, et surtout malgré son interdiction, il y eut une première manifestation, quelques milliers de personnes dans les rues. L'enthousiasme avait gagné de nombreux habitants de la ville qui chantaient : « *Luttons ensemble contre toutes les oppressions.* » Beaucoup y croyaient alors. Mais des bombes explosèrent de nouveau un peu partout dans le pays. La peur permit au gouvernement d'élargir ses oppressions. Des réfugiés furent conduits dans des prisons et hôpitaux psychiatriques vétustes. Solution provisoire, disait-on, le temps de régulariser la situation. Il y eut de moins en moins de manifestants dans les rues, les regards étaient suspicieux, et la honte s'emparait de chaque cuisine, de chaque atelier, de chaque chambre à coucher ; les nuits la suaient et les jours la déversaient, poisseuse et nauséuse, sur la tête de tous les peuples du monde. *Et surtout, mon corps, aussi bien que mon âme, gardez-vous de vous croiser les bras en l'attitude stérile du spectateur, car la vie n'est pas un spectacle, car une mer de douleurs n'est pas un proscénium, car un homme qui crie n'est pas un ours qui danse...* (Aimé Césaire) dit un jour le poète ; et ces mots, comme nuées ardentes, consumaient les êtres qui avaient vu la laideur des hommes de guerre et n'avaient su y

mettre fin. Pour anesthésier la honte, les médias inventèrent un nouveau programme télévisuel : dans les camps de réfugiés, nommés « villages de liberté », où des centaines d'hommes, de femmes et d'enfants étaient cantonnés, espérant chaque jour pouvoir vivre dignement et librement, des coachs démontraient aux spectateurs comme leur intégration était difficile ; ils s'appliquaient à mettre en scène une soi-disant expérience humaine, ingénieusement sentimentale pour qu'une communion virtuelle ait rôle de catharsis. En vérité, hommes, femmes et enfants travaillaient gratuitement dans les villages de la liberté. Comme les prisonniers, ils étaient une main d'œuvre corvéable à souhait. Les somnambules devinrent de nouveaux bienheureux, soulagés de voir qu'au moins les réfugiés mangeaient et possédaient des couvertures. Mais tous n'étaient pas somnambules et les arrestations se poursuivaient avec leurs cohortes de violences policières. Jusqu'au jour où un contrôleur des transports publics asphyxia un homme qui se promenait sans sa pièce d'identité. Une nouvelle vague de manifestations envahit les rues, plus colérique et violente. Des ouvrières et ouvriers, des chômeuses et des chômeurs, des mères et pères, des prostitué-e-s, des sans-papiers, des étudiant-e-s, envahirent

les rues où régna pendant plusieurs semaines un semblant de fraternité. Le peuple, comme aime à nommer ceux qui exploitent les milliers d'individus qui leur permettent de vivre, le peuple s'enivrait de discussions, de réflexions, d'émotions et de sentiments joyeux et profonds. Quelques flics abandonnèrent l'uniforme pour participer aux banquets, aux partages des tâches domestiques qui sont joyeuses, agréatives et valorisantes. Les prostituées parlaient avec les mères et pères de famille, les ouvrières et ouvriers, les sans-papiers, les étudiantes et étudiants, des assemblées se tenaient dans tout le pays.

Dans les places, les bars, les universités, mâles et femelles discutaient de tout et de rien cherchant à construire autre chose, à vivre autrement, à imposer une qualité de vie que les exploitants s'obstinaient à mépriser. Mais ceux qui ne pouvaient vivre sans le labeur et la soumission de ces milliers d'humains possédaient des chiens de garde sans pitié qui envahirent de nouveau les rues. « *Je suis innocente et douce mais si tu m'affames je deviens sauvage ! Qui crois-tu être, derrière ton tank, comme un coq !* » (Shadia Mansour) hurlaient

les insurgés qui refusaient de céder et lançaient des pierres tenant ferme les banderoles « *Ce n'est pas de l'utopie mais la joyeuse révolte que dansent les oubliés* » (Ana Tijoux). L'armée fut fidèle, elle obéit sagement et sans état d'âme. Sans sommation les uniformes chargèrent la foule et un de ces bipèdes-augmentés saisit les poignets d'Antonine jusqu'à les lui casser, insensible à ses hurlements ; mais elle parvint à se relever et à fuir quand le bipède, frappé par Gloria, la lâcha pour asséner un coup de poing à son assaillante. Les matraques, les bottes, les bombes lacrymogènes, les grenailles sifflaient dans la masse unie, cherchant à mordre pour disperser. Il y eut des centaines « de blessés légers » déclarèrent les médias mais les disparitions, jour après jour, ne cessaient d'augmenter. Un mois plus tard, c'était une centaines d'individus qui avaient disparu, majoritairement des prostituées, des improductifs, des étrangers et des activistes écologistes. Une centaine furent jugés pour acte terroriste. Louise et ses amis échappèrent aux rafles mais Taklit avait disparu.

« La violence de l'assaut, mon esprit et mon corps ne pourront jamais l'oublier. Un mépris viscéral s'est alors emparé de moi.

Je voulais comme jamais encore la fin de ce règne. J'ai retrouvé cette rage impuissante qui me bouffait lorsque j'étais enfant. C'est étrange, je me suis sentie alors plus proche que jamais de la Louise de neuf ans que de celle de vingt ans. Une vague de souvenirs et de colère m'envahit. Nous étions abattus, comme des arbres tombés sur le sol d'une forêt sous contrôle et que certains souhaitaient exploiter ou, à défaut, liquider, brûler. Ils nièrent nos désirs, nos espoirs, nos pensées, nos réflexions, nous étions matière première et rien de plus. Léon est parti, définitivement. Il ne voulait plus entendre parler de ce pays, comme si ce système ne s'était pas mondialisé. Je n'étais pas d'accord. Et je sais, ce que je ne voulais pas m'avouer alors, que ce pays m'habite. Ses tours lugubres, ses zones d'activités mortifères, ses ciels gris, ses ruelles où pourrissent les maisons d'ouvriers, les terrains vagues, les voies ferrées ; Ægosome, ses maisons et immeubles de granit dont le mica étincelant scintillait au soleil, son PMU, QG de tous les invisibles, le manoir et ses crépuscules déchiquetés, les poules courant dans la brume ; Écale et ses ruines, ses prairies, ses refuges ; la langue de ce pays, les mots enfouis dans ses roches, ses rivières, sa pluie, ses brumes, ses ciels. C'est le territoire qui me

possède et ses paysages, des plus tristes au plus luxuriants, sont le labyrinthe où mon esprit, mon imagination, mes sensations s'alimentent. Et je n'oublie pas, aucun d'entre nous n'oublie. *Nous sommes campés sur ces défaites et nous ne pouvons renoncer à aucune d'entre elles, car de chacune nous tirons une part de notre force et de notre lucidité. (Rosa Luxembourg). »*

Les mois qui suivirent l'affrontement, la résignation dominait mais certains voulaient rester intraitables et ne se décourageaient pas. Ils réfléchissaient à une stratégie de résistance, une résistance au quotidien qui permettrait de retourner les armes contre leurs possédants. Le trio Lyakout, Louise et Pierre rejoignit Ilouf ; il ne faisait pas bon vagabonder dans le pays et la tolérance envers les chômeurs et les étrangers s'était fortement émoussée. François, le patron du PMU, qui, lors des manifestations, avait découvert la force de sa propre révolte, leur paya le billet et les tint régulièrement au courant des trahisons et des fidélités. L'ascenseur de l'immeuble était trop étroit pour qu'Ilouf puisse monter aux étages, les voisins venaient donc chez lui. Les récents événements avaient rapproché certains d'entre eux et Ahmed, qui avait aiguisé ses réflexions en prison, organisait des assemblées pour dénoncer la violence policière, le destin de chair à prison pour tous les sacrifiés du système. Ses parents étaient souvent chez Ilouf, où tous attendaient et espéraient des

nouvelles de Taklit. Un soir d'automne Lyakout leur raconta l'histoire de son frère :

« Nous vivions dans une petite ville de montagne encerclée d'une muraille romaine, petite ville en expansion où les terrains vagues et les ruines parent comme lichens et chardons. Sa terre d'ombre brûlée était régulièrement battue par les pluies et le vent soulevait une poussière micacée à la voix d'ébène. Les rues étaient une succession régulière de vieilles maisons et d'immeubles modernes, de granites avachis et de béton armé. À l'orée des ruines un vent, tantôt gouailleur tantôt hostile, grondait et parfois se glissait en eau fétide comblant fentes, crevasses et trous. L'air se teintait alors d'une poudre verdâtre qui irrite les narines et recouvre la peau d'une fine couche grasse. Ces jours-là, il exhalait des habitants une odeur d'ammoniaque et, nous, les enfants, entendions alors des mots atroces :

« Nous sommes prisonniers, tous asservis, enchaînés les uns aux autres et tous aux choses. Victimes consentantes dont la bouche ne déverse qu'immondices, déchets absurdes et gerbes stériles. »

La femme qui parlait ainsi était très vieille et malade. Elle ponctuait ses phrases d'une toux caverneuse. Ses longs cheveux étaient sales et gras, ils recouvraient ses épaules et son dos affaibli, ils léchaient, comme des animaux aveugles, la vase qui régnait sous sa croupe anguleuse. Le menton posé sur le plat des mains, dont la paume et les doigts s'accrochaient au sommet du mur, nous écoutions, attentifs, ses paroles. Une après-midi de décembre, son visage, étrangement lumineux et souriant, se tourna vers nous, et de ses lèvres blanches elle murmura :

« Je suis née de mes refus successifs, et aucune richesse ne comblera mon bonheur d'être. »

La luminosité de son visage s'atténa brutalement et un coup de vent souleva sa chevelure blanche. Elle fut auréolée un court instant puis ses cheveux retombèrent sur son visage le couvrant d'un voile grisâtre.

« Il y a le corps, ses bourgeonnement, ses maladies. Nos dysfonctionnements sont la source de notre individuation... ».

Et la vieille s'en retourna, pliée en trois jusqu'à sa cabane perdue parmi les vieux pots de peintures, les tôles, les planches, les vieux meubles... Un jour que nous guettions sa

voix, elle fut prise de convulsions, et nous la vîmes mourir dans sa flaque. Il n'y eut pas de service funèbre, personne ne la pleura sauf nous, les enfants. Nous étions hantés par ses mots. Quelques semaines plus tard gisaient à sa place une bicyclette et un plateau de table rond où des montagnes bleues et écumeuses se perdaient dans un ciel jaune indien. C'était une bête étrange, couchée et immobile, oubliée, morte.

Certains jours, une odeur d'antimite rôdait dans l'air. C'était les jours sans vent, sans pluie, sans soleil, les jours où les nuages stagnaient, profonds et sombres. Et c'est un de ces jours que mon frère voulut toucher la bête morte. Un frisson parcourut son dos, ses jambes tremblèrent un peu, la sensation de pénétrer dans un air différent l'exalta. De la flaque sur laquelle gisait le vélo il lui semblait entendre des borborygmes. Il s'en approcha lentement, en cercle, comme un oiseau de proie maladroit et craintif. Il s'en approcha malgré ma peur et mon insistance pour rentrer à la maison, mais les sons lui étaient de plus en plus audibles. Éboulis, bourdonnements, soupirs, grognements, rots, déglutitions..., les sons se concrétisaient en vols d'êtres étranges et fantomatiques. Comme des filets de salive ils s'élevaient à la verticale et

l'encerclaient. Entre les filaments des apparitions subtiles et soudaines de thérianthropes. Mon frère ne ressentait aucune crainte, ni audace ni courage ni curiosité. Il ignorait ce qui l'animait mais il traversa tranquillement le rideau blanchâtre pour tomber dans la vase. Il se débattit dans les profondeurs de la terre argileuse qui comblait ses orifices et cheminait dans ses boyaux. Il sentait comme un déchirement en dedans, comme un double d'argile tentant de s'extraire de son corps ; son double, amas de cylindres tortueux se dilatant et se contractant, ne présentant aucun orifice, parfaitement clos. Mon frère, dans un sourire ravi, enlaça le boyau jusqu'à le faire éclater. Je ne vis pas ce qu'il vit, je ne vis qu'un enfant s'avançant lentement vers une bicyclette pour l'enlacer et s'endormir. Effrayée de son silence, ne le reconnaissant pas, je me suis enfuie pour me réfugier dans la cuisine où ma mère préparait déjà le repas de midi.

Il se mit à pleuvoir. Depuis combien de temps ? Il était trempé mais tenait fermement dans ses bras le tube de direction. Quand il ouvrit les yeux il pleura. Les douze coups de la cloche du midi sonnaient, les parents ne tarderaient pas à

le chercher. Ses pensées s'agitaient tentant de venir au monde...
« Je n'existe pas » fut la seule à venir. Comme un coup de griffe elle déchira le silence et dans la brèche se glissa jusqu'à tout éventrer. Son cœur s'emballa, ses membres s'amollirent et son souffle haleta quand son œil absorba la brume.

Il ne me parla pas tout de suite de ce dont il se souvenait. Il resta de nombreux jours silencieux et apathique. Nous nous inquiétions mais le médecin ne trouvait rien d'anormal. Mon frère avait douze ans et le début de l'adolescence est souvent accompagné de légers troubles du comportement. Quatre ou cinq semaines plus tard, alors que ma mère l'avait envoyé chercher du pain en compagnie de notre voisine âgée de sept ans, il retourna sur les lieux. Ce jour-là, une chaleur étouffante émanait des pierres, des tôles, des boîtes de conserve qui jonchaient le terrain vague. Elle asservit l'esprit de mon frère déjà tourmenté et malade, et distilla dans son corps un désir violent et jusque là inconnu. Une envie de toucher l'amie qui l'accompagnait, de sentir sa peau et de fourir dans la bouche s'empara de lui. Mais l'autre ne se laissait pas faire, l'autre ne comprenait pas, l'autre ne voulait pas. Elle se débattit, griffa, gifla. Alors mon frère, à coups de pierre, éclata

la tête de la petite Linda. Sans comprendre l'acte commis, le survivant reposa la pierre ensanglantée sur le sol, toucha le visage humide et rouge et prit du bout des doigts des lambeaux de crâne. Ce n'était pas cela qu'il voulait. Non, il ne voulait pas de ce liquide chaud, de ces fragments d'os et de cette cervelle écrasée. Déçu il abandonna le cadavre. Indifférent et calme, il avança dans les rues de la ville sans entendre le moteur des voitures, sans voir les passants qui l'observaient et les enfants qui jouaient. Il entra dans la boulangerie et sa chemise, rouge du sang de sa camarade, son regard hagard, son front couvert d'une sueur malsaine, inquiétèrent le client et la boulangère qui interpella l'enfant dont elle connaissait le nom.

« Une baguette » demanda-t-il, comme un somnambule. Et la boulangère inquiète lui demanda

« Tu es blessé ? »

Elle fit le tour du comptoir et posa sa main sur l'épaule de mon frère qui, à son contact, gémit puis sanglota de plus en plus fort, des spasmes de plus en plus violents parcoururent son corps.

« Tu es blessé ? »

Répéta la boulangère qui cherchait une blessure en

jetant des regards inquiets sur son client. Non ce n'est pas son sang, il n'a pas de blessure...

« Que s'est-il passé ? »

Demandèrent la boulangère et le client. En réponse un cri effroyable lacéra la rue plongeant le quartier dans le silence et l'angoisse. Des enfants coururent jusqu'à la source du cri. Des êtres défilèrent devant la vitrine, des silhouettes fugitives. Mon frère cessa de pleurer et fixa de ses yeux aveugles la vitrine ou la rue ou le néant. La boulangère et le client, témoins de ce regard, virent ses mains couvertes de sang. Des paroles arrivèrent jusqu'à eux, inaudibles d'abord, puis plus précises. Le marmonnement prit forme, la forme d'une enfant, couchée, ensanglantée, morte, crâne défoncée. Et la boulangère hurla et se rua jusqu'à la source du cri qui résonnait dans ses oreilles, cri signifiant le nom de son enfant.

Le drame était imprévisible. Mon frère et Linda étaient souvent ensemble, il lui apprenait à jouer de la guitare. Ils étaient tous deux doux, calmes et un peu timides. Elle était peut-être un peu plus turbulente ou aventurière, lui plus prudent ou peureux, selon l'opinion des gens. Depuis son arrestation

mon frère, l'enfant meurtrier, n'avait pas prononcé un mot et la boulangerie portait les couleurs du deuil. Le quartier était plongé dans la torpeur. Les femmes tenaient leurs enfants par la main et murmuraient aux pas des portes. « Il n'était pas si doux, ni si calme, ni si timide, ni si peureux... » Mon frère perdait peu à peu son statut d'enfant, d'être humain, d'animal, en quelques heures, il était devenu une bête, un monstre. On ne lui accordait aucune circonstance atténuante, mon père n'étant pas si violent, ma mère n'étant pas si méchante, sa sœur étant peut-être un peu étrange mais ni cruelle ni tyrannique..., du moins leur semblait-il. La victime, quant à elle, fut auréolée de la gloire des martyres. Jolie petite fille si gaie, innocente, généreuse, intelligente... Les adultes, aux pas des portes, prétendaient comprendre, juger et condamner. Et je les entendais souvent imaginer la torture qu'ils infligeraient au monstre, mon frère, s'ils en avaient le pouvoir. Ils étaient inconscients du poids des paroles dans l'esprit des enfants présents qui écoutaient, les yeux fixant les lèvres des adultes, la nuque en flexion arrière, tout leur petit corps étiré pour mieux saisir ce qu'ils décrivaient. Certains insistaient sur les détails et des scènes cruelles envahissaient l'imagination de leurs

enfants : leur camarade hurlant, pendu au-dessus d'un brasier, les ongles arrachés un à un...

Jamais personne ne comprit pourquoi le crime fut commis ni comment mon frère devint meurtrier. Il aurait été simple d'expliquer le crime si l'enfant avait été véritablement hors norme d'un point de vue physique ou moral. Mais le meurtrier n'était pas que meurtrier, son crime n'était pas prémédité, son dysfonctionnement n'était pas total, il restait chez lui une part importante d'innocence. Un réseau complexe de circonstances pouvait peut-être expliquer l'acte commis mais personne n'avait ni le désir ni le temps de se consacrer à ce qui, en dehors de l'individu et de son histoire familiale, était susceptible d'expliquer le geste du meurtrier.

Mon frère fut enfermé dans un hôpital psychiatrique, ma famille, moi et la boulangère quittâmes la ville. Tout le monde eut son petit mot à dire, son interprétation des faits, son étalage d'émotions... puis les petits drames du quotidien reprirent le dessus.

Mes parents ne voulaient pas que je lui rende visite, mais onze ans plus tard je voulus voir mon frère, pour comprendre, pour qu'il me raconte sa version. Il était tellement

vieux, tellement maigre, et ses yeux étaient immenses, disproportionnés dans ce visage desséché. Je ne m'attendais pas à l'entendre parler mais à mon grand étonnement, il ouvrit ses lèvres sèches et de ses gencives nues il marmonna : « Quand la brique a fendu son crâne, j'ai vu une goutte de ma salive tomber, une goutte sur la flaque de son sang, près de sa tête éclatée. J'ai gardé, inscrit dans ma paume, cette goutte de salive et de sang mêlés. C'est le dernier souffle de Linda. Depuis ce jour, je me réfugie toujours plus profondément dans la paume. Je veux comprendre les signes, les détourner méticuleusement », et il me montra sa paume aux multiples scarifications et où du sang coagulait encore. « Les signes changent tout le temps. Ils sont mouvants comme si des vagues les déplaçaient, les tordaient, les mêlaient. Mais je sais que ces signes sont ma voix dans son cadavre à elle. J'ai bu la brume mais n'ai pu supporter son secret. Et ma voix me devint soudain étrangère, elle était un animal entravé guettant la fuite, l'évasion. Et ce jour-là, elle voulut posséder le corps de Linda pour oublier le vide et la peur. J'aurais voulu maîtriser ma voix, la juguler par la parole articulée, l'obliger à suivre le cheminement de ma gorge et de ma bouche. Qu'elle comprenne, une fois pour toute, que mon

corps était le sien. Mais j'ai été impuissant et trompé par ces mots que je n'ai pas su comprendre : Je n'existe pas. Elle souriait à coté de moi, je me souviens de ce sourire sincère et de sa bouche chaleureuse, cette bouche qui se dressait comme un cobra, comme une plante carnivore et hypnotisait ma voix, l'attirait irrémédiablement. Je me souviens de ma bouche posée sur la sienne et de la vague qui vint mourir au bord de mes dents me jetant par-dessus bord. Chu près d'elle, je voyais mon propre corps s'acharner contre le sien pour lui rentrer la voix au fond de la gorge. Il m'était impossible d'agir contre moi-même. »

Le clair de lune éclairait le balcon et les dernières paroles de Lyakout rampèrent lentement en quête des coins les plus sombres. Le bruit de fond du périphérique était la stridulation des sacrifiés qui s'approchaient régulièrement, transportant dans le fracas des déroutes les haches ancestrales. Pas une voix ne s'éleva dans la nuit, pas un chien n'aboya. L'infini était un roulement qui écrasait de tout son poids le cœur des hommes, fruit immature pressé de toutes parts. La danse des villes était saillie de soldats arrachant à la terre sa chair et son sang pour en vêtir grotesquement l'humain.

5.

Une fois par semaine, ils portaient les sacs pleins de vivres, rasant les murs pour éviter les bousculades de la foule, les yeux baissés pour ne pas voir les militaires armés déambulant dans les rues. Au fil des heures les cagettes jonchaient le sol, et les rats, de moins en moins farouches, montraient parfois leur museau. L'odeur du poulet rôti flottait dans l'air, la cardamome et le cumin parfois s'y mêlaient. Les tissus bariolés se gonflaient de vent quand les femmes les jaugeaient. Fettouma, la mère de Taklit, était couturière et ils passaient de nombreuses après-midi à coudre. Ilouf adorait le tricot, Pierre la couture, Lyakout ne se lassait pas de repriser sa vieille jupe et Louise attachait les chutes de tissus aux bambous d'Ilouf. Un jour qu'ils flottaient en l'honneur des cirrus et du bleu qu'ils caressaient, une poupée de chiffon cousue par Sonia revint à la mémoire de Louise que les morts hantaient de plus en plus. Elle en rêvait souvent : Sonia, langue arrachée, attachée à une chaise avec du barbelé, soumise à l'abattoir ; Fantomette, pelage noir aux senteurs fauves, fuyant toujours à

son approche ; Mary Lou portant le masque à clous de la vierge de fer ; les grands yeux jaunes de Fantomette dominant le ciel, chauds et bienveillants comme le soleil ; Sonia la frappant à coups de pierre et la jetant dans la rivière ; Mary Lou imitant les grues pour qu'elles reviennent ; et elle, poisson rouge enfermé dans un bocal, baleine plongeant sous les glaces, enfant naviguant vers le grand nord pour fêter le retour des ancêtres. Cauchemars ou rêves, elle aimait ses nuits et l'amertume des derniers événements cédaient lentement devant un nouvel enthousiasme. Le quotidien ne semblait guère avoir changé et pourtant, aucun n'ignorait plus le prix sanglant des marchandises et la marche funeste qui fauchait de l'autre côté de l'océan. Louise pensait souvent au frère de Lyakout, pressentant qu'elle avait échappé de peu au même destin. Elle sentait de nouveau rugir au fond d'elle les gouffres où chutent les bêtes, les abysses où les os des noyés sont des épaves buissonnantes, le grand calamar rêvant dans les abysses le scintillement des surfaces.

Un soir qu'ils mangeaient tous ensemble des frites avec des œufs au plat dans la petite cuisine d'Ilouf, que Ahmed

parlait de l'avancée de son ouvrage sur le froid pénitentiaire, entreprise de bétonnage du vivant et ses liens avec le fanatisme religieux et le fascisme, que Fettouma et Rachid évoquaient les rages et espoirs de Taklit, que Lyakout cogitait une nouvelle balade, qu'Ilouf rappelait des souvenirs de Sonia à Louise, Pierre, entre deux frites, rapporta ce qu'il avait entendu au bar du coin :

« Des chasseurs sont entrés dans les parcelles, ça a été très violent. Ils ont tiré dans le tas, toutes les juments et les chèvres sont mortes. Ils ont tout brûlé, il ne reste plus rien. Ils ont été envoyés par la direction nationale de la santé.

– Les enculés, murmura Ahmed

– Quand cessera la répétition des massacres ? Demanda Lyakout

– À croire que chez eux le meurtre est inné. J'ai trop vu leurs têtes laides et leurs yeux comme des clous fichés au fond de leurs orbites. Ils sont cruels, froids et rigides comme l'acier de leur fusil. Des criminels que l'État n'hésite pas à lâcher contre ceux qui lui résistent. Il est temps que leurs chiens, bien plus intelligents et capables d'aspirer à l'infini, se révoltent,

arrachent leur chaîne et enfoncent leurs crocs dans leur gorge
», dit Louise la mâchoire serrée et le regard sombre.

Il leur fallait vivre dans un monde où les armes emportaient irrémédiablement les peuples dans leur tourbillon de folie et de mort. La vue des fusils et des uniformes à chaque coin de rue leur donnait à tous la nausée et il leur sembla soudain, dans la rage lourde de tristesse et d'amertume de Louise, que le mal était parvenu à s'incarner, qu'il n'avait jamais été si présent et vif. Ils devaient anéantir la symbolique guerrière qui dominait depuis trop longtemps les sociétés humaines et ils espéraient bien trouver le moyen de ne plus être le carburant des conflits et des haines qui permettaient à une poignée d'homme de détruire la vie sur terre.

Version numérique : septembre 2019

Version papier : février 2015

La version papier peut-être commandée via mail :

lesruminant-e-s@protonmail.com

C'est une impression maison sur papier recyclé,

couture à la main et exemplaire numéroté.

